LA RUE

REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE D'EXPRESSION ANARCHISTE

CHRONIQUES

N° 7

1er trimestre 1970

Prix : 6 F

Edité par le groupe libertaire Louise-Michel

sommaire

REVUE TRIMESTRIELLE CULTURELLE ET LITTERAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE
EDITEE PAR LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Rédaction - Administration - Abonnements :
24, rue Paul-Albert — Paris-18e — Tél. 076-57-89

Comité de rédaction et d'administration
Pierre BOISSEL - Catherine BOISSERIE - Michel BONIN - Roland BOSDEVEIX
Paul CHAUVET - Louis CHAVANCE - Suzy CHEVET - Jacques CUGINI
François GARCIA - Maurice JOYEUX - Arthur MIRA-MILOS
Jean-Loup PUGET - Jean ROLLIN

Le numéro .... **6 F**
Abonnement de quatre numéros .... **22 F**
Abonnement de soutien .... **30 F**

ATTENTION !
Réglez les abonnements et les réabonnements, ou toute somme affectée à « LA RUE ».
1°) **par compte-chèque postal** (le plus pratique)
Michel BONIN : C.C.P. **31 276 42** LA SOURCE
2°) **par chèque bancaire, mandats ordinaires, espèces, etc...**
Michel BONIN - 24, rue Paul Albert, PARIS-18e

Toute correspondance concernant la rédaction, l'administration, etc. l'adresser à
Maurice JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, Paris-18e — Tél. 076-57-89

Directeur-Gérant : S. JOYEUX. Dépôt légal: «La Rue» 1er trimestre 1970 - n° 32 015

Photo de H. GROOTECLAES

Bilan

Il y a bientôt deux ans : mai-juin 1968. Il y a un an : la chute de De Gaulle. Depuis, de nombreux soubresauts secouent l'embryon d'ordre social que la bourgeoisie a réussi à imposer après sa grande peur de mai : les manifestations des commerçants et des paysans, la grève à l'E.D.F., les cinq morts du « foyer » africain d'Aubervilliers, et enfin, une fois encore, Nanterre. C'est clair : dans aucun des secteurs sociaux, l'Etat n'est parvenu à apporter une solution aux problèmes qui se posent et qui se posaient déjà, en mai 68 et avant. De même, la fadeur et la monotonie du travail et de la vie quotidienne de la grande masse des gens n'a pas évolué. Changer la vie est toujours le grand besoin qui est inscrit à l'ordre du jour. La faiblesse de l'Etat réside dans son incurie à résoudre des problèmes fondamentaux qui sont soulevés par la nature même de la société de classes. Le gouvernement est relativement conscient de cette faiblesse et c'est pourquoi, avec l'arrivée de Pompidou, il a changé de tactique. Il ne proclame plus audacieusement comme il fut un temps son optimisme en disant que tout va bien, et que si quelques broutilles vont mal, les progrès rapides que nous faisons vont bientôt les réduire à néant. Il reconnaît en partie les insuffisances et essaie de les cacher (et peut-être surtout de se les cacher) en lançant des idées qui n'ont de la nouveauté que l'apparence : « contrat de progrès », « intéressement », « nouvelle société », et qui recouvrent soit de vieilles tactiques, soit des tentatives de renforcement de la technocratie, instrument de la rentabilité. On n'est pas avare de mots ou d'effets publicitaires qui ne coûtent pas cher.

De même, les partis traditionnels cherchent leur second souffle : le P.C. avec la comédie du procès Garaudy, les radicaux avec J.-J. S. S., les autres en magouillant ou en faisant de la surenchère comme ils peuvent.

En face de cela, les révolutionnaires ne doivent pas se laisser berner par la phraséologie ou par la poudre qu'on jette aux yeux du peuple, ni se laisser entraîner par des préjugés ou des illusions qui sont longues à arracher. Pour sa part, l'équipe de « La Rue » présente dans ce numéro plusieurs études sur les problèmes actuels : le manifeste des radicaux, le monde arabe, les travailleurs immigrés, l'organisation anarchiste, etc., avec les habituelles rubriques littéraires, en espérant susciter la réflexion, s'il le faut la désapprobation, mais en tout cas la discussion — qui étayera l'action et la propagande.

Ciel et terre politique

ou les «réformistes révolutionnaires»

par Jean-Loup PUGET

Le manifeste radical, œuvre du citoyen Schreiber, dit J.J.S.S. pour les besoins de la publicité à l'américaine, a fait couler beaucoup d'encre ; beaucoup plus que tous les manifestes politiques publiés depuis un certain nombre d'années. Cet intérêt nouveau apporté à une profession de foi politique était de nature à pousser un anarchiste à y regarder de plus près ; qu'y-a-t-il de nouveau ? Serait-ce un manifeste politique sans démagogie (ce serait alors le premier, donc digne d'intérêt) ou deuxième hypothèse (à mon avis plus vraisemblable) la démagogie politique changerait-elle de forme ?

Je rassure tout de suite les anarchistes inquiets, je n'ai pas l'intention de chercher les aspects libertaires des projets du parti radical. Mais on n'a jamais avancé d'un pas en affirmant péremptoirement : ils ne disent pas comme nous, donc ce qu'ils disent est sans intérêt. Un homme politique nous présente une analyse de la situation dans le monde, et plus particulièrement en France, et propose des solutions. Il n'est pas mauvais de décortiquer un peu ces deux éléments, et de voir en quoi nous sommes ou non d'accord, en quoi notre philosophie répond ou non aux questions qui sont posées. Et puis il n'est pas mauvais non plus de chercher à comprendre le pourquoi d'un tel texte, et ça ne m'est pas apparu évident (peut-être devrais-je apprendre à lire dans le marc de café).

Essayons de dégager les grandes lignes de l'analyse de la situation, puis celle du projet.

Presque tout repose sur cette affirmation ; l'histoire est séparée en deux parties :

— Toute l'histoire humaine jusqu'à une date récente (disons pour fixer les idées : fin de la deuxième guerre mondiale) ;

— La période qui débute maintenant **dans les pays les plus développés économiquement.**

Entre les deux une différence fondamentale qui change complètement la nature des problèmes : nous sommes passés de l'âge de la pénurie à celle où la production s'est suffisamment développée pour donner à chacun le nécessaire.

Donc rien n'est plus pareil. Mais il y a ceux qui ne s'en sont pas aperçus et qui vivent des survivances du moyen âge comme si la pénurie régnait encore. Heureusement le citoyen Schreiber annonce la bonne nouvelle : tout est possible, nous allons, nous dirons « réaliser l'utopie » ; enfin presque, car il faut aller « jusqu'au bout du raisonnable et pas audelà ». Ce « raisonnable » avec tout ce qu'il sous-entend de morale bourgeoise du juste milieu, de radicalisme en un mot, m'avait fait mal augurer de la suite (cette phrase est dans l'introduction). J'avais en partie tort. Les limites du juste milieu se sont écartées, ou au moins tolèrent qu'on en sorte avant d'y revenir prudemment.

Revenons à l'analyse de la situation. La production se développe à un tel rythme qu'une sorte d'âge d'or est possible (en tout cas pour les pays économiquement les plus développés) et pourtant ça ne va pas : les gens ne sont pas heureux. La machine économique s'est emballée et on ne la contrôle plus ; elle se permet même de considérer les hommes comme des objets, comme des éléments de la machine. L'homme a réussi à se débarrasser des contraintes que lui imposait la nature mais « une nouvelle nature se dresse : l'économie elle-même ».

On reconnaît à maints endroits la description de la « société de consommation » tant décriée. Le citoyen Schreiber insiste particulièrement sur un point : même les cadres en sont victimes ! C'est affreux, il faut faire quelque chose. Il semble, à lire le manifeste, que l'économie n'avait été auparavant que le fidèle serviteur de l'homme, un serviteur trop faible. Si l'exploitation économique de l'homme par l'homme est parfois timidement mentionnée, c'est pour expliquer qu'elle était alors inévitable (la pénurie ! comme on verra, elle a bon dos) et que maintenant c'est un problème secondaire... Avant insoluble, maintenant sans importance, voilà donc une question réglée.

Il faut donc libérer l'homme de l'économie et ce problème ne s'était jamais posé ; le problème avant, c'était la pénurie. On croit rêver, il semble ne pas savoir que des gens comme Kropotkine avait pensé qu'on pouvait libérer l'homme de l'emprise de l'économie avant même d'avoir résolu celui de la pénurie. (On peut noter en passant que ce n'était pas le cas de Marx qui pensait qu'il fallait que la production atteigne un développement suffisant pour que le communisme soit possible).

Une autre découverte extraodinaire, c'est que l'économie est au pouvoir « et non la politique ». Les radicaux ne faisaient pas de démagogie, ils étaient sincères, mais ils ne s'étaient pas aperçus que le pouvoir politique était dominé par l'économie ; c'est pour ça qu'il pouvait être socialiste mais en même temps pour l'économie capitaliste. Le citoyen Schreiber semble ignorer que d'autres y avaient pensé et que le phénomène n'est pas nouveau ; depuis qu'il y a des gouvernants... Un certain Marx a même tiré des conclusions fort intéressantes et fort discutables du fait « qu'en dernière analyse » le seul moteur de l'évolution historique est l'économie.

Et puis il y a d'autres malheurs : la publicité faite par l'économie capitaliste par exemple. Une question est néanmoins laissée de côté : l'usage de la publicité en politique. Je persiste à croire qu'il a néanmoins étudié cette question avant de lancer son manifeste (J.J.S.S., vous n'avez jamais entendu parler ces derniers mois ?).

Le sous-développement, c'est la pénurie qui continue dans certains pays du monde. Mais qu'ils ne se découragent pas, ils feront comme nous, ils en sortiront ; d'ailleurs on va les y aider. On cherche vainement une analyse de l'impérialisme et de l'exploitation néo-colonialiste des pays du tiers monde par les pays riches. Probablement une survivance de l'ère de la pénurie destinée à disparaître d'elle-même.

Soyons honnête, le citoyen révolutionnaire Schreiber conclut néanmoins que la société actuelle est incapable d'apporter le bonheur aux gens, qu'il faut réduire les inégalités, empêcher l'économie d'écraser l'homme en en faisant seulement un consommateur chez lequel on crée des besoins artificiels par la publicité, il faut remettre en cause fondamentalement l'autorité et la hiérarchie de type militaire qui règne dans notre société. Il y est même expliqué que la répression est liée aux inégalités et qu'on peut faire disparaître la nécessité de la répression par l'égalité et l'abondance. Il faut reconnaître que de telles analyses ne sont pas très fréquentes dans les manifestes politiques. Il y est même dit : « Tous les génies guerriers aiment la centralisation et tous les génies centralisateurs aiment la guerre. » Quel anarchiste ne signerait cette phrase ?

En fait rien de bien nouveau sous le soleil, ce sont les grandes idées du socialisme (dit utopique), idées qui ont souvent resurgi depuis quelques années, en particulier dans les révoltes de la jeunesse. Alors on est l'original, dans cette prétendue modification fondamentale de tous les problèmes due au développement de la production. Le citoyen Schreiber prétend que tout cela on vient de le découvrir ou qu'en tout cas maintenant seulement on ne reste pas dans l'utopie en en parlant.

Bref, pour résumer, il veut faire du bruit, ne pas avoir l'air de continuer tout simplement le train-train radical. Et puis certaines aspirations profondes resurgissent avec une certaine acuité : lutte contre l'autorité régressive, égalité, lutte contre l'économie toute-puissante... Alors on les reprend mais il faut bien expliquer porquoi on découvre tout cela aujourd'hui, pourquoi les radicaux et le citoyen Schreiber en particulier n'y avaient pas songé plutôt. C'est très simple, il y avait, avant Schreiber, la pénurie. Aujourd'hui la production permet de poser ces problèmes en termes de ce qui est **raisonnable.**

La valeur de cette analyse réside dans la mise en lumière d'une modification fondamentale de certains problèmes par l'augmentation fantastique des possibilités économiques depuis vingt ans (par exemple l'augmentation du niveau de vie due essentiellement au taux de développement économique et non pas à une répartition plus juste).

Elle contient aussi une critique assez vigoureuse de notre société quant à **sa capacité à rendre les gens heureux** et non pas sur des critères abstraits ou à priori. (On doit cependant noter que celle-ci est faite souvent par référence aux cadres et aux intellectuels, ce qui n'est pas sans intérêt pour la suite.)

Cette critique n'hésite pas à aborder des sujets habituellement tabous dans un manifeste politique : nature de l'autorité et de la répression et leur caractère **évitable,** rôle des guerres et de l'organisation de type militaire, caractère incontrôlable de l'économie capitaliste actuelle (même pour ceux qui sont censés la diriger).

Enfin elle évite la confusion volontaire des aspirations et des buts, et celle des moyens ou plutôt la disparition des aspirations des gens (recherche du bonheur) derrière les moyens qui sont alors présentés comme le but : socialisation de l'économie, suppression du capitalisme et de l'Etat bourgeois (voir les habituels programmes de la gôche »).

Le caractère inquiétant c'est le soin mis à démontrer que ceux qui posaient ces problèmes avant étaient des utopistes ou même que certains de ces problèmes sont fondamentalement nouveaux (économie considérant l'homme comme une marchandise par exemple) et cela en faisant tout reposer sur cette différence entre la période de la pénurie et la période actuelle. Si annoncer le début d'une ère nouvelle facilite les retournements de veste (au moins sur le papier) et les opérations publicitaires tagada boum boum, c'est aussi un peu trop facile.

La critique nous a néanmoins entraîné à l'extérieur des limites du juste milieu. En bon radical le citoyen Schreiber va donc y revenir en passant aux propositions. Il a fort bien réussi à le démontrer salle Wagram où le texte a été adopté à l'unanimité moins une voix.

Ayant proprement démoli la société capitaliste (verbalement seulement, les lecteurs trop enthousiastes peuvent reposer leur pavé) et le socialisme de Brejnev (on passe un peu plus vite sur celui de Mao mais on en parle), le citoyen Schreiber conclut qu'il faut trouver autre chose. L'idée que le socialisme puisse être libertaire ne l'effleure même pas (pas plus d'ailleurs que celle que le syndicalisme puisse être révolutionnaire).

Il passe donc à la construction de la société future.

On va tout d'abord se placer résolument dans la perspective réformiste du radicalisme. Cela est facilité par le fait qu'on peut révolutionner des structures économiques et sociales en oubliant qu'elles sont très intimement liées à des structures mentales : morale, préjugés, habitudes et que contrairement aux affirmations péremptoires de Marx il n'est pas évident que les relations de causalité soient à sens unique. Or le train-train réformiste, le calme, la « paix sociale » sont plutôt une source d'engourdissement et d'apathie intellectuelle que de révisions déchirantes. Les habitudes, la morale et les préjugés se renforcent dans les périodes où l'autosatisfaction est la règle et le réformisme est voué à ne rien modifier de très profond. Les modifications profondes des structures sociales sont forcément accompagnées de transformations importantes dans le domaine de la morale et supposent une rupture avec des habitudes qui tendent à se renforcer en dehors des périodes de crises.

Donc réformisme ; voyez : tous les progrès sociaux se sont faits de cette façon sous l'impulsion d'hommes de bien comme Clemenceau (celui des décimations de régiments mutins en 1917). Que quelques luttes aient pu être le moyen d'imposer l'idée de telles réformes en 1848, en 1870, en 1936, etc., cela est délibérément ignoré.

Il développe donc ensuite la liste de ces réformes destinées à apporter la satisfaction des grands principes énoncés. Il se donne d'ailleurs dans la plupart des cas 20 ou 30 ans pour y parvenir. Comme il n'y a pas de modification essentielle à court terme (on reste en régime capitaliste), il suffit de se référer à ses propres arguments sur la rapidité des modi-

fications dans notre monde pour voir qu'il ne se mouille pas beaucoup quant à son avenir politique personnel. Ouf ! on avait eu peur !

Je ne détaillerai pas ces réformes qui prises dans leur ensemble ne nous intéressent pas.

Il faut cependant remarquer qu'une étude assez poussée est faite de certains problèmes précis qu'il faudra bien résoudre dans un cadre capitaliste-révolutionnaire-réformiste ou dans une société communiste libertaire. Car il ne suffit pas de dire auto-gestion-liberté pour les résoudre comme par un coup de baguette magique (comme semble le penser beaucoup d'anarchistes).

Le premier concerne l'enseignement et sa démocratisation. L'égalité économique ne supprime pas les inégalités culturelles qui existent aujourd'hui.

Le fait que le mode d'expression des milieux ouvriers et paysans soit moins riche et moins apte à exprimer des idées abstraites donnent aux fils de ceux-ci un handicap très lourd. Le développement d'un certain nombre de facultés intellectuelles se faisant très tôt (3 premières années), il semble comme l'affirme le manifeste que c'est là qu'il faut tenter de résoudre le problème par une pédagogie adaptée pour les enfants d'âge pré-scolaire.

Un autre exemple est celui du rôle de la concurrence. Dans le domaine économique bien sûr mais aussi dans le domaine universitaire ou celui de la recherche. Là encore pas d'évidence. La liberté et l'égalité ne sontelles pas à ce niveau en contradiction ? Les études très longues nécessaires à certaines professions y sont dénoncées et il y est beaucoup question de l'éducation permanente. Ce problème est d'ailleurs directement lié à celui des reconversions qui semblent devenir inévitable vu la vitesse d'évolution de l'économie moderne.

La question de la vieillesse y est, elle aussi, posée assez courageusement ainsi que toutes les tâches que la société dans son ensemble doit prendre à sa charge et cela en dehors du circuit production-consommation. Il est indéniable que sur un certain nombre de points précis les solutions proposées sont à retenir car une fois de plus il ne suffit pas de dire anarchie-autogestion pour que les réponses jaillissent de la cuisse de Jupiter.

Je n'en donnerai pas la liste car cette énumération serait ici sans intérêt ; il ne serait pas mauvais de s'en souvenir quand on aborde un problème précis.

Avant de passer aux hypothèses qu'on peut émettre sur les arrière-pensées du citoyen radical-révoluformiste Schreiber, je ne peux que dire le dégoût que l'on ressent devant la « conclusion » qui utilise un texte de Robert Gerckens, le lycéen de Lille qui s'est fait brûler vif.

Le comble de l'abjection est atteint quand ce politicien ose écrire à la suite de ce texte : « Oui Gerckens... Et la mort c'est vrai, est un moyen de protester ». La publicité a ses impératifs et quand on vise la présidence de la république...

Comme disait de Gaulle : la perfection évangélique ne conduit pas à l'empire. L'homme d'action ne se conçoit guère sans une forte dose

d'égoïsme, d'orgueil, de dureté et de ruse. « Simple écho de Machiavel, de l'éternité » ajoute le citoyen, futur président Schreiber, qui avait dû se regarder longuement dans sa glace ce matin-là.

Tout ce livre est une vaste entreprise de récupération. Enfin une tentative de récupération... On fait des clins d'œil aux intellectuels contestataires : vous avez raison : pour l'égalité, contre l'autorité, contre la société de consommation. On fait surtout appel aux cadres de l'industrie qui en ont marre de faire le boulot alors que souvent les propriétaires du capital ne sont plus dans le coup. Ils veulent vivre et ne pas être victimes d'une économie qu'ils font marcher. En fait ce sont eux contre qui l'économie vient de se retourner. On s'adresse aux bourgeois, grands, moyens ou petits, aux gens raisonnables qui ne veulent pas être dominés par les Américains et qui seront pour l'Europe, car ce sera «la première puissance mondiale en matière de commerce international et de réserve monétaire ».

D'ailleurs, il oublie de le dire, ce sera bien plus facile pour se partager avec les Américains l'exploitation des autres.

Je vais ici émettre une hypothèse à laquelle je vois le mérite d'expliquer beaucoup d'éléments «a priori» étrange de cette affaire. Il semble que le but poursuivi est l'établissement en France d'un système politique à deux grands partis sur le modèle américain. Ces deux groupes politiques font la même politique à des variantes près.

La nouvelle société de Chaban a beaucoup de points communs avec le manifeste radical pour ce qui est des grandes lignes, beaucoup de différence pour ce qui est des points de détail. Il est bien clair qu'après le départ de de Gaulle, l'U.D.R. a perdu progressivement du terrain. La gauche non communiste est trop faible pour gouverner seule. Si on postule que les Français tiennent trop à leur liberté individuelle pour laisser le parti communiste prendre le pouvoir, il devient lumineux pour le politicien ambitieux qu'il va y avoir une place toute chaude à prendre d'ici peu. Comment émerger parmi le lot de tous les petits malins qui y ont pensé ? Il faut faire du nouveau et se tailler un électorat adéquat dans le gâteau allant du centre gauche à la majorité actuelle. Le manifeste répond assez bien à cette exigence. On s'est permis des incartades dans la critique pour faciliter l'opération publicitaire à l'américaine. Au niveau des propositions, sous des dehors frappants (suppression du pouvoir capitaliste héréditaire par exemple), on reste près du cadre actuel dans ses grandes lignes, ou bien on ne prend pas d'engagement ennuyeux à court terme. Dans trente ans, le manifeste... (après moi le déluge comme disait Louis XV).

Si on mesure maintenant les résultats, l'opération semble assez bien réussie. La vedette est lancée.

Cette société puzzle : le fair-play britannique, plus le socialisme suédois, plus le « management » (c'est lui qui le dit) américain, plus les syndicats allemands, plus le taux de croissance du Japon, plus l'aide aux pays sous-développés (ceux-là on ne les copie pas, on les « aide »), est un bon tremplin politique. A part cela ? Quand on pense à ce que

sont certains de ceux qui ont voté le manifeste à Wagram, on ne se le demande pas bien longtemps (ou alors les Emile Roche, Georges Bonnet et autres ont brusquement beaucoup changé).

Outre un certain nombre d'idées intéressantes portant sur certains problèmes économiques ou sociaux (ce qui n'est pas sans intérêt), ce manifeste apporte peut-être du nouveau dans le domaine de la démagogie politique. Elle n'a probablement pas changé de nature mais elle a peut-être changé de forme.

J.-L. P.

Le matérialisme historique et la révolution énergétique

par Maurice FAYOLLE

Depuis que la pensée s'est éveillée chez l'homme, celui-ci a tenté d'expliquer sa présence sur ce monde et d'en déterminer l'origine. Deux grandes options s'offrirent alors à lui et l'on peut dire que, depuis sa naissance, la philosophie a tourné autour de ces deux pôles : le spiritualisme et le matérialisme, l'Esprit et la Matière. Pendant de longs siècles, ces deux conceptions de l'univers se sont opposées avec âpreté et différenciées avec de tels contrastes que l'une était nécessairement l'inverse de l'autre, les philosophies religieuses s'identifiant au spiritualisme, les philosophies athées au matérialisme. Ce choix en entraînait un second : le spiritualisme religieux exigeait l'hypothèse de la Création et de l'immuabilité, le matérialisme athée affirmait l'incréation et l'évolution continue, la transformation incessante.

Si l'on se situe dans l'optique de ce choix élémentaire, les anarchistes sont matérialistes en ce qu'ils rejettent comme invraisemblable la conception même de la création, qui suppose un créateur, c'est-à-dire un dieu sous une forme quelconque. Ce rejet entraîne celui du concept du Commencement et de la Fin, non pas d'une parcelle de l'univers (espèce humaine, terre, etc.), mais de l'univers dans sa totalité — pour autant qu'on puisse parler de totalité dans l'infini du temps et de l'espace.

Cependant, la connaissance que pouvaient avoir de la matière les philosophes de l'antiquité et même ceux du siècle dernier, a considérablement évolué au cours de ces dernières décennies, ce qui a pour conséquence d'ébranler ce qui paraissait être hier des certitudes : les spiritualistes comme les matérialistes sentent bouger sous leurs pieds un sol qui leur paraissait solide.

Chez les spiritualistes, Teilhard de Chardin a le premier compris que, pour demeurer plausible, le spiritualisme devait s'évader du schéma simpliste d'une Création unique et d'un Univers immuable.

Les matérialistes ont été beaucoup moins gênés par les découvertes scientifiques. Cependant, au fur et à mesure que les physiciens ont progressé dans « l'autopsie » de la matière, celle-ci s'est révélée extraordinairement complexe et sans commune mesure avec la représentation simpliste que pouvaient s'en faire nos aïeux. Certes, quatre siècles avant notre ère, Démocrite avait déjà esquissé une théorie de la constitution atomique de la matière. Mais il a falllu attendre vingt quatre siècles pour que la science fasse éclater cet atome considéré jusqu'alors comme insécable et il semble bien, aujourdhui, que les savants aient renoncé à fixer une limite à l'indivisibilité d'un corps, aussi infinitésimal soit-il.

Force est bien alors de constater ce phénomène et d'assister à ce paradoxe : au fur et à mesure que les savants progressent dans la dissécation de la matière, celle-ci... s'évanouit. A la limite, on peut dire que, telle que nous pouvions la concevoir, telle qu'elle a été conçue pendant des dizaines de siècles, **la matière n'existe pas :** à la découverte de l'infiniment petit, les physiciens plongent et nous font plonger dans un vide immense, qui n'est pas autre chose, en définitive, qu'un champ de force électro-magnétique, c'est-à-dire des grains d'énergie en perpétuelle mouvance et, dans une formule célèbre, Einstein a démontré l'équivalence masse-énergie.

Mais appeler encore cette composante matière me paraît être une facilité de langage. En fait, entre la pensée qui s'élabore dans le cerveau humain et les gigantesques constructions sidérales, il existe une parité qui les identifie au niveau d'un universalisme cosmique. Ce que nous appelions hier et continuons d'appeler aujourd'hui improprement l'Esprit et la Matière et qui exprimaient d'apparentes contradictions, parait bien n'être que deux manifestations sensibles et perceptibles de cet unique et impalpable océan fluidique : l'énergie.

Ces données nouvelles ne peuvent pas, à mon avis, ne pas avoir de répercussions philosophiques. Dans un tel contexte, l'hypothèse d'une déité quelconque, Idée première, Esprit unique ou Verbe créateur, se trouve exclue sans retour. Et ce ne sont pas les acrobaties intellectuelles d'un Teilhard de Chardin et de ses successeurs qui pourront réintroduire une divinité sous quelque forme que ce soit. Mais, d'autre part, le matérialisme, tel qu'il a été conçu jusqu'à ce jour, est remis en question.

Ainsi, il est absurde de faire **naître** l'Idée de la Matière : elle **est** matière, ou plutôt énergie — et, je le répète, il faudrait un nouveau terme pour désigner une réalité nouvelle. Rien ne se crée, rien ne se perd : tout est dans tout et de toute éternité. Ce qui est, **préexistait** nécessairement, **sinon cela ne pourrait pas être.** Il n'y a donc pas de création, c'est-à-dire ni commencement, ni fin, pas plus dans une optique spiritualiste (l'existant sortant de l'inexistant), que dans une optique matérialiste (création spontanée), mais une multiplicité d'expressions énergétiques dont nous ne percevons sensiblement que quelques infimes parcelles : notre propre existence et le monde qui nous entoure, le temps et l'espace n'étant probablement, comme la matière elle-même, que des formes différentes de l'énergie.

La millénaire querelle entre l'essence et l'existence est ici sans objet : toutes deux se confondent dans une commune identité. Disons seulement,

pour la commodité du langage, que nous avons conscience d'être à partir de notre propre existence : le monde n'existe pour moi que parce que je le perçois. L'Histoire humaine commence donc avec l'homme ou, du moins, avec la perception sensible et pensante que celui-ci a acquise de sa propre existence : il y a une existence, pas d'histoire animale.

Voici donc que, au terme de ces brèves réflexions philosophiques, se rétintroduit la notion d'historicité.

Qu'est-ce que l'Histoire ? C'est, bien sûr, dans sa définition élémentaire, le répertoire chronologique des faits et gestes de l'espèce humaine depuis qu'elle a pris conscience de son existence et en a noté une narrative description.

Mais, déjà, par le seul fait qu'elle existe, elle dépasse la valeur d'un simple catalogue : en offrant à la réflexion du présent ce que fut le passé elle projette la pensée sur le futur. Elle n'est donc pas simple énumération statique, mais une dynamique en mouvement continuel, par quoi se concrétise notre temps existentiel, se projetant d'hier à demain en passant par aujourd'hui, sans solution de continuité. Plus qu'une ontologie de l'être, l'Histoire est le mouvement particulier de l'espèce humaine dans sa brève trajectoire terrestre de quelques milliers ou millions de siècles. Et, en ce qu'elle est mouvement, l'Histoire est l'expression humaine de l'universelle énergie, à quoi se rapporte finalement tout ce qui est.

On va voir que l'énergie humaine et l'environnement énergétique dans lequel se meut l'homme depuis ses origines conditionnent toute son Histoire.

L'analyse marxiste affirme que : « La production d'abord et ensuite l'échange des produits forment la base de tout ordre social », ce qui confère à l'économique une primauté absolue sur le développement des sociétés humaines. Les structures sociales sont les reflets des rapports de production. L'échange des produits dans une société basée sur la propriété individuelle des moyens de production et l'exploitation de l'homme par l'homme qui en résulte, déterminent la recherche maximum du profit, ce qui a pour conséquence une inégale répartition des richesses et l'existence corrélative de classes sociales antagonistes, d'où lutte (des classes) permanente. Cette lutte devient le moteur d'une marche dialectique de l'Histoire, des rapports humains qui en résultent et qui varient avec les modes de production. Celles-ci se succèdent suivant un ordre irréversible : esclavagisme, féodalisme, capitalisme, auquel la révolution prolétarienne victorieuse fera succéder le socialisme, régime transitoire vers le communisme, terme final de l'évolution, société idéale parce que sans classes et, donc, sans contradictions. Les premières formes sociales constituent la préhistoire de l'Humanité, l'histoire proprement dite ne commençant qu'avec le communisme.

Voilà, très schématiquement résumé, l'analyse de l'économie sociale qui, dans la perspective de la philosophie marxiste, constitue la charpente du matérialisme historique. Comme démonstration critique du monde capitaliste de l'époque à laquelle vivait Marx, cette analyse est certainement la plus conséquente qui ait été faite. Comme explication du passé historique, elle n'est que partiellement valable, car elle procède d'un enchaînement dialectique qui exclut le fait humain, l'intervention

humaine dans le déroulement historique, exclusion inacceptable... et à laquelle l'homme Marx, par sa propre existence et l'influence qu'il a eu sur l'histoire, inflige le plus catégorique des démentis ! Mais l'analyse marxiste, exacte pour le présent, partiellement valable pour le passé, s'est complètement fourvoyée en se projetant sur le futur : aucune des prévisions marxistes ne s'est réalisée ou, du moins, ne s'est réalisée suivant le processus dialectique auquel Marx conférait l'infaillibilité d'une vérité absolue.

Le matérialisme historique ne s'est donc pas vérifié en tant que loi fondamentale de l'évolution sociale. Pourquoi ?

Je laisserai de côté le fait que le matérialisme historique écarte délibérément l'homme de sa propre histoire — ce qui est paradoxal pour une philosophie qui affirme prendre l'homme pour finalité de sa proposition. Et doublement paradoxal en ce sens que, comme le rappelle notre ami Joyeux dans son livre « L'Anarchie et la Société Moderne », le marxisme, qui refuse à l'homme toute prise sur l'événement, est la philosophie ayant donné naissance à un système politique qui a élevé au plus haut sommet le culte de la personnalité. Ainsi en est-il de Marx vénéré comme un Messie, de Lénine exposé en son cercueil de verre comme une sainte relique, de Staline hier et de Mao aujourd'hui encensés par des millions de fidèles comme des dieux vivants.

Il est incontestable que les structures économiques et les contradictions qu'elles engendrent créent les conditions favorables à tel ou tel événement. Mais sans l'homme qui intervient au moment propice, cet événement peut dégénérer ou, au contraire, s'insérer dans la trame historique. Qui donc oserait affirmer, par exemple et pour ne citer que deux cas, que la Révolution française aurait été ce qu'elle a été sans Robespierre, que la Révolution russe aurait été «bolchévisée» sans Lénine? Certes, l'homme ne crée pas l'événement, mais il le modèle à sa mesure et, par là, il intervient dans l'Histoire. La réciproque est d'ailleurs vraie : sans Robespierre et Lénine, les révolutions françaises et russe n'auraient pas été ce qu'elles furent, mais sans les circonstances qui permirent l'événement, Robespierre et Lénine n'auraient été sans doute que d'obscurs agitateurs dont les noms seraient tombés dans l'oubli.

Je ne citerai également que pour rappel cette contradiction fondamentale du matérialisme historique, à savoir que, fondé sur une dialectique rigoureuse suivant un processus qui se répète à l'infini (affirmation, négation et négation de la négation), ce mouvement qui anime toute la « préhistoire » est brutalement stoppé au moment où, grâce au communisme, l'humanité entre dans l'Histoire. En effet, la société communiste étant une société sans classes, donc sans contradictions, la marche dialectique est arrêtée puisque l'affirmation ne trouve plus en face d'elle une contradiction. D'où un soudain immobilisme : si le « moteur » de l'évolution se situe au niveau des contradictions économiques (la lutte des classes), on ne voit pas très bien le « moteur » qui animera une société sans classes...

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire » : c'est par ce dicton que pourrait se conclure le marxisme. Le communisme ayant assuré le bonheur des peuples, le paradoxe du matérialisme historique est donc de supprimer... l'Histoire. En fait, le marxisme, qui se veut un socialisme

« scientifique » aussi éloigné que possible de l'utopie, réintroduit au terme de sa trajectoire les notions de finalité et de perfection (qui sont d'essence religieuse) en évoquant la perspective d'une société idéale... c'est-à-dire parfaitement utopique.

Je n'insisterai pas sur ces contradictions, déjà maintes fois évoquées, et je voudrais ici attirer l'attention sur un aspect peu exploré du problème fondamental de l'existence humaine, dont l'exposé fera ressortir les insuffisances de l'explication marxiste.

Cet aspect est celui de l'énergie. Dans les pages qui précèdent, on a vu que la matière qui nous entoure, dont nous sommes faits, qui nous parait si « solide », se révélait de plus en plus, au fur et à mesure que la science plonge dans l'abîme vertigineux de sa contexture, comme un univers inconsistant et impalpable de radiations électro-magnétiques animé d'un incessant et prodigieux mouvement tourbillonnaire.

Tout ce qui fut, est ou sera n'est donc et ne peut être qu'une composante de cette étrange « matière » qui s'évanouit à l'approche du chercheur comme le mirage de l'oasis s'évanouit dans le désert à l'approche de l'explorateur. Tout — et à commencer par l'homme lui-même, dans sa totalité, corps et esprit, depuis les mouvements visibles de son corps jusqu'aux manifestations cérébrales de son intellectualité.

Cette énergie cosmique, à quoi se réduit finalement la « matière », dont l'homme et son environnement ne sont que des formes particulières, ne peut pas ne pas avoir une importance capitale dans le déroulement de la vie humaine et, par conséquent, ne pas trouver place dans son histoire.

Marx, de toute évidence, a raison (mais cette « découverte, d'autres, dont Proudhon, l'avaient faite avant lui) lorsqu'il affirme et démontre que l'histoire humaine est l'histoire de la production, des contradictions économiques qui en résultent et des conflits qu'elles engendrent. Mais le problème ainsi posé n'apporte que d'incomplètes ou fausses réponses aux questions soulevées. Il faut donc remonter au-delà du phénomène de la production, considéré comme cause première et unique de l'Histoire.

Au-delà, nous retrouvons l'énergie.

Tout a commencé lorsque l'homo-sapiens est devenu l'homo-faber, lorsqu'ayant fabriqué son premier et rudimentaire outil, l'homme cessa de se servir de ses seules mains nues pour vivre et survivre. Mais, limitée à cela, c'est-à-dire à la création de l'outil, qui fut la première invention technique, la production n'aurait pas engendré les contradictions et les conflits que connurent les sociétés humaines si l'homme n'avait alors pris conscience que, pour utiliser cet outil, une énergie était nécessaire et que cette énergie, il pouvait la trouver en lui-même, mais aussi hors de lui-même. En effet, la production en elle-même, dans sa forme la plus élémentaire, qui est la recherche de la subsistance, n'est pas une invention humaine : elle existe pour toutes les espèces animales. Cueillir des fruits, attraper des animaux, pêcher du poisson, qui fut la première occupation du pré-humain comme elle est celle de tous les animaux, constitue déjà une « production », celle-ci n'étant jamais une création, mais une appréhension ou une transformation d'un produit naturel.

Que ce soit avec ses mains nues ou avec l'aide d'un outil, pour cette « production » élémentaire, l'homme comme l'animal doit dépenser une certaine somme d'énergie, énergie qu'il récupère par l'absorption des produits. C'est un cycle en circuit fermé : il ne fait appel à aucune énergie extérieure à lui-même. Jusque là aucun problème ne se pose et, même en se perfectionnant et en se multipliant, la production n'aurait jamais engendré les contradictions et les conflits que connurent les sociétés humaines si, avec l'invention de l'outil, l'homme n'avait eu l'idée, pour le manœuvrer, de rechercher et de domestiquer une énergie **extérieure** à lui-même.

Ce fut le point de départ de la gigantesque aventure humaine : la découverte ou, plutôt, la prise de conscience de phénomène énergétique, l'incessante quête, puis la conquête des énergies ambiantes dans lesquelles baigne l'homme et dont il est lui-même constitué.

J'ai effleuré ce problème dans une très courte et incomplète étude dans cette même revue. En fait, je suis de plus en plus persuadé que le problème économique ne s'est vraiment posé et a pris l'ampleur qui est devenu la sienne qu'à partir du moment, non pas de l'invention de l'outil, mais de la recherche de l'énergie pour utiliser cet outil : dès l'éveil de son intelligence, l'homme commençait à entreprendre la longue marche qui devait le ramener aux sources mêmes de sa réalité vivante.

Quelle fut la première forme d'énergie que découvrit et utilisa l'homme ? Ce fut celle qui pouvait être extraite du muscle humain — de **l'autre** homme. Cette découverte capitale, plus importante sans doute que la découverte du feu, eut deux conséquences indissociables dont les effets allaient conditionner tout le devenir de l'espèce humaine pour une longue suite de siècles : l'institution de l'esclavage et la recherche incessante de la plus grande quantité d'énergie disponible à l'état brut dans la nature : humaine par les guerres de conquête et la réduction en esclavage des peuples conquis ; extra-humaine par la domestication des animaux et l'utilisation du vent dans les voiles des navires et les ailes des moulins, et de l'eau pour entraîner les roues à aubes.

Cette longue marche vers la captation des énergies tourbillonnaires qui entourent l'homme, constituent son « essence » et expriment son « existence » et dont la maîtrise lui permet une appréhension sur le milieu, se prolongea durant une longue suite de siècles, durant lesquels la production resta bloquée à un stade primitif en raison de la modestie des sources d'énergie. En l'absence d'une puissance énergétique supérieure, la technique (invention et amélioration de l'outil) s'avérait inutile. Tout au plus, l'utilisation de l'énergie animale permit-elle un léger progrès dans l'instrument de production (par exemple : le cheval remplaçant l'homme dans les manèges pour piler le grain, pour pomper l'eau, pour traîner et élever de lourdes charges. L'invention de la roue a sans doute été la conséquence directe de cette disponibilité plus grande d'énergie). Cette stagnation explique pourquoi durant une longue période de l'histoire humaine, les structures économiques et, par suite, sociales des divers régimes politiques qui se succédèrent changèrent fort peu, que se modifièrent peu les contradictions de l'économie et les formes des luttes de classes qu'elles engendrèrent.

Le verrou qui bloquait ainsi la production à un niveau statique allait sauter avec le couvercle de la marmite de Denis Papin et la découverte de cette nouvelle source d'énergie incomparablement supérieure à celles qui l'avaient précédée : la vapeur. Il est très vraisemblable d'ailleurs que cette découverte et celles qui suivirent furent retardées de plusieurs siècles par la longue nuit du Moyen Age dans laquelle l'obscurantisme chrétien plongea l'Occident, stoppant non seulement la progression du savoir, mais interdisant même l'accès aux connaissances acquises de l'Antiquité.

On voit par là que la production et tout ce qui en découle n'est pas une cause en soi, mais un effet, l'expression matérielle directe d'un autre phénomène, qui est celui de l'énergie dont peuvent disposer quantitativement et qualitativement les sociétés humaines. Quantitativement : un cheval-vapeur équivalait à l'énergie musculaire de plusieurs hommes ; qualicativement : le rendement d'un moteur électrique est trois fois supérieur à celui d'un moteur à vapeur.

Dès lors, la production n'étant que le reflet fidèle de l'énergie disponible, on comprend que ce n'est pas la première qui détermine les structures sociales à un moment donné de l'histoire, mais la nature, la quantité et la qualité de l'énergie disponible : l'invention de la machine à vapeur a fait sauter les structures économiques médéviales en transformant la production artisanale en production industrielle. Le capitalisme, sous la forme qui fut la sienne pendant le XIX[e] siècle, est issu directement de la marmite de Denis Papin. Mais le rythme croissant des découvertes, de nouvelles sources d'énergie : électrique, explosion, réaction, nucléaire, ont eu pour conséquence, à partir de la fin de la seconde guerre mondiale, en multipliant la quantité et la qualité de l'énergie, de bouleverser à nouveau les structures sociales : le capitalisme, en cette seconde moitié du XX[e] siècle, n'a plus grand-chose de commun avec le capitalisme du XIX[e], ni même de la première moitié de ce siècle. En moins d'un quart de siècle, de 1950 à 1970, les sociétés industrialisées ont évolué avec une extraordinaire rapidité, la poussée économique due à l'abondance d'énergie obligeant, bon gré, mal gré, les dirigeants politiques à procéder à des restructurations sociales d'une ampleur telle que la vie humaine s'en est trouvée profondément modifiée.

Or, c'est cette extraordinaire abondance d'énergie, absolument imprévisible au XIX[e] siècle, qui a bouleversé toutes les prévisions théoriques de Marx et jeté bas l'orgeuilleux échafaudage du matérialisme historique.

Ainsi, dans les sociétés industrialisées, l'abondance des produits de consommation est devenue telle que leur absorption par les classes exploiteuses (à l'intérieur par le surprofit et à l'extérieur par l'exportation) s'est révélée insuffisante. Par une inéluctable nécessité économique, les classes dirigeantes ont donc été amenées à augmenter les salaires et la sécurité de la classe ouvrière, c'est-à-dire son pouvoir d'achat et ses loisirs, afin de lui permettre d'accéder au rang de consommateur. Toute la théorie marxiste, parfaitement valable au siècle dernier, sur le mécanisme de la société capitaliste, qui consistait à attribuer au producteur un salaire minimum pour lui permettre de survivre et de produire, avec pour conséquences prévisibles un surprofit toujours croissant des capitalistes,

l'extention et la paupérisation croissante du prolétariat, a été balayée par l'inondation énergétique de ces vingt dernières années. Le résultat est une véritable mutation qui est en passe de donner à l'homme de plus en plus d'importance en sa qualité de consommateur au détriment de sa fonction de producteur. Dans quelques décennies, le « prolétaire », tel que l'ont vu Marx et les sociologues du XIX[e] siècle, c'est-à-dire l'homme en bleu ou en blouse travaillant douze à quatorze heures par jour pour un salaire de famine, sera devenu un personnage aussi anachronique que peuvent nous le paraître les esclaves de l'Antiquité et les serfs du Moyen Age. D'ores et déjà, l'ouvrier moyen de cette fin de siècle a un niveau de vie supérieur à celui d'un bourgeois du siècle dernier.

Conséquence logique de ce profond bouleversement : la classe ouvrière, en tant que classe uniquement vouée à la production, est en train de disparaître. Ce qu'on appelle le « secteur tertiaire », ainsi que les techniciens, prennent une importance numérique croissante. Enfin, d'une part, la prolongation de la scolarité jusqu'à dix-huit ans, d'autre part, la généralisation du régime des retraites écartent de la production un nombre toujours plus grand d'individus — mais qui demeurent et sont sollicités en tant que consommateurs. Parallèlement à l'industrie et plus rapidement encore, l'agriculture suit la même évolution : quantitativement, son importance numérique décroit sans cesse et, qualitativement, le paysan pauvre, misérable, véritable bête de somme à l'image de Jacquou le Croquant, est en voie de disparition.

Cette mutation socio-économique qui s'est opérée en deux courtes décennies est telle que parler aujourd'hui de la primauté et du rôle « dirigeant » d'une classe ouvrière qui, comme l'avait connue Marx, n'existe plus, devient un anachronisme. Et les marxistes eux-mêmes, désespérément accrochés à l'évangile périmé de leur prophète, le sentent si bien qu'ils tentent de faire des distinctions subtiles entre ceux qui participent aux « forces productives » et les autres — ces autres qui, dans un avenir très proche et dans les pays surindustrialisés, constitueront la majorité de la population. Certains intellectuels marxistes commencent à prendre conscience de ce phénomène et tentent de s'évader de l'étroit schéma où Marx avait prétendu corseter l'avenir. Ainsi, actuellement, Garaudy s'efforce de substituer la notion du « bloc historique » (ouvriers, techniciens, intellectuels) à celle, spécifique et limitée, de prolétariat, ce qui fait pousser des cris d'orfraie aux marxistes orthodoxes. Il est cependant bien évident que cette obstination à attribuer une mission historique et quasi messiannique à une classe dont l'importance numérique et sociale décroit tous les jours relève d'un aveuglement intellectuel résultant d'une fidélité à un passé révolu et d'une méconnaissance des réalités affirmée au nom d'un « réalisme » politique — aveuglement et méconnaissance dont le socialisme « scientifique » nous a offert maints exemples. Mais les acrobaties des intellectuels marxistes pour « adapter » les théories du maître aux formes nouvelles du monde moderne sont aussi laborieuses et vaines que les semblables contorsions des intellectuels déistes pour réintroduire la divinité dans l'univers einsteinien.

Ainsi, dans ce monde si différent de celui que connurent nos grands-pères, la lutte des classes, en ce qu'elle était la lutte des ventres vides contre les ventres pleins, des sous-consommateurs contre les sur-consom-

mateurs, c'est-à-dire telle que l'avait conçue et définie Marx pour en faire l'expression des contradictions et le « moteur » de l'histoire, cette lutte des classes appartient au passé et ne trouve plus place dans la réalité nouvelle de la société de consommation. Ce qui ne signifie nullement la fin des luttes sociales, mais seulement leur report à un autre niveau. Car, parvenue grâce à l'explosion énergétique au rang de consommateurs, la grande majorité des êtres humains demeure aliénée. Cela prouve que l'aliénation n'est pas un fait exclusivement économique, mais un fait humain ; qu'elle ne se situe pas seulement au niveau du ventre, mais également à celui du cerveau ; que la libération effective ne se limite pas à l'atténuation de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais aussi et surtout à la disparition de la domination de l'homme sur l'homme.

Dans cette perspective également, le matérialisme historique a fait faillite dans la mesure où il se veut une explication globale et unique de l'histoire. Et cela parce que Marx a construit toute sa théorie à partir de la production considérée comme le fait social essentiel, alors qu'elle n'est que le reflet fidèle de l'abondance ou de la rareté de l'énergie — cette énergie qui nous environne, qui constitue ce qu'on appelle la matière et conditionne toute la vie humaine.

Cette brève esquisse d'une vision énergétique du monde ne prétend pas établir une philosophie nouvelle, ni définir des « lois » historiques inéluctables. Elle constitue simplement l'approche d'un problème et une réflexion sur la condition de l'homme dans les temps que nous vivons.

M. F.

Construire,
Détruire,
Construire

l'organisation anarchiste

par Roland BOSDEVEIX

MISE EN GARDE

La succession dans le temps de plusieurs types d'organisation libertaire, ou leur coexsitence à un moment donné, ne peut que nous inciter à un certain scepticisme quant à la valeur absolue de nos propres propositions. Considérer un modèle d'organisation comme une valeur absolue et intangible, c'est condamner, au nom de cette prétendue valeur générale, tout autre système organisationnel anarchiste. En un mot, c'est admettre le domaine de l'arbitraire. L'enseignement que l'on doit tirer de cette observation concernant la succession ou la coexistence de ces mouvements structurellement différents ne peut que nous conduire à une leçon de relativisme.

Que l'on nous entende bien : il ne s'agit pas ici de fixer les bases de construction d'un mouvement anarchiste mais plutôt d'essayer de mettre à jour certaines constantes de divers concepts organisationnels libertaires et cela, en vue de l'action.

> *« Le despotisme de l'idée engendre toujours le despotisme du fait. »*
>
> **R. Rocker.**

QU'EST-CE QUE L'ORGANISATION ?

Il serait normal, avant d'aller plus loin, de donner une définition aussi précise que possible du concept d'organisation. Mais nous pensons que cette définition ne pourra réunir l'adhésion générale que lorsqu'elle aura fait preuve de sa fécondité sur le plan théorique et sur celui des recherches concrètes.

> *« Il convient donc d'élaborer un certain nombre de règles communes qui seront l'expression moyenne de l'ensemble et que chaque adhérent s'engage à respecter. Ces règles communes constitueront les structures de l'organisation ».*

Dans ce passage tiré de « Réflexions sur l'anarchisme », Maurice Fayolle propose sa définition. On y décèle un certain souci d'efficacité, principe qui, comme nous l'explique un peu plus loin l'auteur de l'opuscule, ne peut se dissocier de deux autres éléments : « la discipline librement consentie », considérée comme nécessité organisationnelle, et la « liberté » qui distingue notre organisation des autres par son aspect non autoritaire. Au risque de lui déplaire, je ne vois guère dans cette troisième donnée qu'une simple addition qu'il est possible de retrancher les deux premières car la complémentarité qui soude ces deux-là n'apparaît pas avec cette dernière : l'union n'est pas naturelle. En fait, nous nous trouvons bel et bien devant une conception d'organisation de type homogène.

> « *L'organisation homogène est donc à proscrire, seule l'organisation hétérogène conserve de réelles qualités.*
>
> *A cette dernière adhéreront tous ceux qui conçoivent l'anarchie comme un tout moral, social, politique et révolutionnaire ; à travers les différentes interprétations les groupes s'affronteront sur les décisions à prendre, les grandes lignes de force à adopter, mais ces divergences mêmes assurent la vitalité de l'idée anarchiste, tant il est vrai que la vie ne se construit que dans la diversité.* »
>
> (P. Chauvet - L'organisation anarchiste. La Rue n° 5)

L'antinomie flagrante de ces deux propositions nous place devant un choix difficile : homogénéité ou hétérogénéité ? L'axe de nos différenciations repose-t-il sur ces deux orientations particulières du mouvement libertaire ? Qu'il nous soit permis ici de rompre une première, puis une seconde lance. Ainsi nous nous apercevrons que cette distinction théorique est absurde, qui plus est un faux problème divisant pourtant les militants dans la pratique.

L'organisation homogène prônée par Fayolle absorbe l'individu dans un univers de décisions, d'actions collectives. Certes, les militants qui constituent l'organisation ne sont pas en eux-mêmes vides de toute personnalité, mais ils n'existent et n'agissent que groupés dans un certain type d'organisation : ces individualités mises en relation organique sont résorbées par la relation elle-même. Et, en réduisant l'homme aux relations par lesquelles celui-ci agit, on en arrive logiquement à absorber le pourquoi s'organiser dans un comment s'organiser. Notamment, dans la plate-forme d'Archinoff sur l'organisation, on retrouve un acheminement identique de recherche conceptuelle sur la structuration du mouvement anarchiste. L'échec d'Archinoff ne réside pas, comme le prétend le journal « Insurgé » (n° 7), dans le fait que celui-ci s'est adressé à l'ensemble (forcément hétérogène) du mouvement libertaire mais plus probablement parce que déjà ses propositions contenaient des germes dangereux que le mouvement dans son ensemble refusa.

N'étant pas régie par les principes énoncés précédemment, l'organisation hétérogène définie par Chauvet, à la fois souple et lâche, se situe aux antipodes de l'organisation aux structures spécifiques. Sans doute « l'anarchie est un tout » et « la vie ne se construit que dans la diversité » — Fayolle en conviendra volontiers —, mais l'action et la pensée militante sont-elles aussi diversifiées que la vie ? Nous ne le pensons pas et

nous serions plus enclin à croire que la diversité militante se réduit en vérité à peu de choses : un prolongement et une adaptation particulière des options fondamentales de l'anarchie à notre comportement individuel. Paul Chauvet entend peut-être dresser des barricades pour protéger contre les assauts répétés des « monolithiques » l'existence et la confrontation des trois grands courants de la pensée libertaire au sein d'un même mouvement ? Ce serait d'un grand intérêt que d'entreprendre une étude cernant l'évolution de nos idées au cours des temps car nous nous apercevrions certainement que l'émergence et le développement d'une tendance libertaire résulta du contexte général d'une époque. Pour notre part, nous considérons que cette conception distinctive n'est plus aujourd'hui de mise dans la pratique, bien que certains se complaisent encore à porter et faire porter une étiquette. Alors que l'organisation homogène tend à déterminer à priori tous les rapports entre les militants, l'organisation de Chauvet ne le permet pas — en cela c'est extrêmement sain — mais, en contrepartie, puisqu'elle admet et justifie la séparation des tendances, elle favorie le règne de la stérilité et de l'impuissance organisée que seul un problème important et suffisamment large pour concerner toute l'organisation pourra permettre de mobiliser l'ensemble du mouvement dans un effort conjugué.

On le voit, les esprits se sont égarés dans les confins de cet horizon de positions brouillé. Ces camarades qui nous proposèrent leur point de vue n'ont pas fait que scier la branche sur laquelle ils se sont assis ; ils ont soulevé des questions fondamentales quant à la nature du mouvement libertaire et ceci dans des conditions telles qu'une partie au moins de ces questions trouve une réponse dans ce qui va suivre. Ecoutons Kropotkine qui, par cette phrase, va nous rétablir sur cet étroit sentier de l'équilibre entre l'homogénéité et l'hétérogénéité :

> *« Chaque pas en avant de la société est une résultante de tous les courants d'idées qui existent à un moment donné ».*
>
> **(La loi et l'autorité)**

Nulle autre citation ne définit aussi clairement et en si peu de mots l'évolution sociale. Car c'est à partir d'idées hétérogènes, de leur coexistence, que se construit la vie collective ; ce sont ces idées qui promouvoient, orientent la marche de la société dans un sens indéterminé mais toutefois homogène. Cette notion ainsi comprise et admise ne peut correspondre à aucune application pratique : elle doit être considérée comme un trait que l'on tire sur l'évolution, une ligne qui nous fait mieux comprendre que la vie suit un processus relativement homogène de développement, ce que Rudolf Rocker appelait « l'évolution organique de la transformation sociale ».

A côté de l'idée d'hétérogénéité des membres composant un ensemble organisé, apparaît l'idée d'interdépendance et d'intégration de ceux-ci dans cet ensemble. Ces associés ne prennent tout leur sens, toute leur raison d'exister en qualité de sociétaire que l'un par l'autre ; même si leurs objectifs ne sont pas nécessairement communs, si leurs points de vue diffèrent ou si ce qui les lient se résume seulement à quelques principes moraux et pratiques, base de regroupement dans une organisation commune. Pour nous, c'est à partir de cette dernière conception d'interdé-

pendance et d'intégration que se définit pratiquement l'homogénéité ; conception d'ailleurs qui se situe bien loin de celle d'une organisation autoritaire car elle prend alors un sens et une réalité bien différente.

Nous avons rétabli ces notions à leur juste valeur, dissipant ainsi le faux problème qu'elles créaient, en tenant compte que le mouvement libertaire est une addition de consciences individuelles agissant et réagissant les unes sur les autres et conservant toujours dans le contrat organisationnel établi, le respect et la primauté à la pensée comme être « unique » et comme membre d'un ensemble. M. Guillaume va nous expliquer ce phénomène du double rapport à travers le problème de la forme (1), laissons-le clore ce chapitre :

> « *Une partie dans un tout est autre chose que cette partie isolée ou dans un autre tout, à cause des propriétés qu'elle tient à sa place et de sa fonction dans chacun d'eux. Le changement d'une condition objective peut, tantôt produire un changement local de la forme perçue, tantôt se traduire par un changement dans les propriétés de la forme totale* ».

ANALYSE STATIQUE DU MOUVEMENT

Pourquoi statique ? Nous allons tenté ici, pour les besoins de l'analyse, d'immobiliser le mouvement libertaire en le figeant dans le temps et dans l'espace sans faire de référence à son fonctionnement. Cela nous permettra de dégager plus profondément notre conception de l'organisation puis d'aborder en fin de cet article, une dynamique de l'organisation.

Un écueil peut se présenter à ceux qui séparent à tort le cadre du mécanisme. Chez certains, ce sera le mécanisme — ou si vous préférez les rapports organisationnels à l'intérieur d'un cadre donné — qui les intéressera ; pour d'autres, ce sera le cadre qui conditionne ce mécanisme. En fait, il faut tenir compte des relations de mutuelle dépendance qui s'imbrique l'un et l'autre.

L'aspect fondamental de l'architecture organisationnelle libertaire réside sans doute dans l'importance que l'on accorde aux relations psychologiques, humaines et théoriques entre les militants. Car c'est à partir de ces rapports préliminaires que pourra s'engager un travail commun constructif et durable. Tout tourne autour de cela.

L'objet de l'organisation consiste essentiellement pour nous en une série de relations entre d'une part, les fins conçues comme **objectifs possibles** à notre conduite militante et d'autre part, l'environnement social dans lequel nous vivons et réagissons. Bien entendu, il ne s'agit pas d'admettre cet environnement comme « donné » une fois pour toute mais comme étant extrêmement mouvant, variable. Les implications tant théoriques que pratiques en sont énormes. Tenir compte des facteurs objectifs du milieu social, tenir compte également des facteurs subjectifs des hommes intégrés à ce milieu et des militants que nous sommes et qui réagissons diversement. Cela exige de nous-mêmes un effort d'approfondissement, de remise en cause de nos propres pensées et de notre propre organisation. Le mouvement libertaire ne peut permettre que ses

---

(1) La psychologie de la forme.

structures soient des données établies de façon inamovible sans se figer inévitablement et se laisser dépasser par la réalité changeante de l'environnement. Que l'organisation s'adapte au gré des circonstances et des besoins de la lutte, nous dirons alors avec Chauvet que celle-ci « conserve de réelles qualités », les structures ne représentant que l'état des relations spécifiques du mouvement (internes, externes, qualitatives et quantitatives) dans le temps comme dans l'espace.

DYNAMIQUE DE L'ORGANISATION ANARCHISTE

L'objet de l'organisation c'est aussi de se donner des moyens d'action, de posséder une méthode de travail dynamique. Peu ou très structuré, un mouvement révolutionnaire ne peut occasionner une inertie, une rigidité, une résistance à la propagation des idées sans se détruire lui-même. C'est de la vie animant nos idées et nos actions que l'aspect dynamique de l'organisation apparaît.

Si l'on juge l'organisation libertaire à court terme, on s'étonnera volontiers de l'apparente lenteur, de la discontinuité ou du désajustement qui se crée entre le travail respectif des militants ou des groupes. C'est souvent à partir d'une analyse à court terme que proviennent les erreurs de jugement : on ne cherche pas à aller au-delà de cette attitude contingente qui nous pousse à juger immédiatement ou très rapidement le milieu dans lequel on se trouve plongé activement. On additionne alors des faits dont le lien qui les raccorde n'est point perceptible en cette brève période, on les interprète sans un recul suffisant. Cela est d'autant plus facile qu'aiguisée par une complète autonomie, l'originalité spécifique de chaque militant, de chaque groupe fait que le mouvement des idées et des actions n'est pas entraîné à la même vitesse, au même rythme et dans une même direction. En vérité, ce mouvement singulier ne résulte pas forcément de contradictions fondamentales au sein de l'organisation mais, plus généralement, caractérise l'existence de plusieurs options militantes. Cela nous montre qu'il y a des ruptures dans la méthode de travail ; ruptures extrêmement saines et nécessaires car elles fixent les limites de celle-ci, remettent en cause certaines de ses formes et quelquefois la méthode en elle-même.

Par cette multiplicité d'options (et non pas de tendances), l'organisation devient à long terme un élément dynamique incontestable. Ce qui semblait apathie, distorsions, décalages revêt à longue échéance un aspect dérisoire, sans importance, qui s'efface pour laisser présent à l'esprit les éléments majeurs de ce passé. C'est à long terme que l'homogénéité, telle que nous la concevons, prend tout son sens ; enfin, c'est à long terme que l'on juge de la valeur et de l'efficience des structures que se dote l'organisation. Des structures qui, dans l'immédiat, se caractérisent par une efficacité certaine peuvent créer à longue échéance des effets pervers dans l'attitude d'agir ou de penser des militants. La transformation consciente, délibérée, volontaire du comportement d'un individu ne se réalise que selon un long processus. Ce délai indéterminable oblige l'organisation, en particulier l'organisation très structurée, à ne pas intégrer tout de suite ce camarade si elle ne veut pas courir le risque d'étouffer son individualité naissante et créer en lui une subordination psychologique néfaste.

CONCLUSION

Le mouvement anarchiste français d'aujourd'hui a hérité d'un passé extrêmement riche et divers qui s'enracine dans les esprits en freinant leur adaptation aux réalités du monde contemporain. Cette adaptation ne peut être rectifiée que par une action progressive ; aucun redressement ne peut être attendu si nos desseins ne sont pas clairs. Un changement radical de notre comportement, de nos conceptions est nécessaire si nous voulons jouer le pari de l'anarchie avec les risques qu'il comporte.

Même si notre mouvement n'est pas l'élément déterminant dans l'ensemble de relations et de rapports qui crée la déflagration révolutionnaire, il appartient à cette structure de la révolution à venir. A condition que l'on se défasse de ce folklore, de cet anarchisme bon teint dont on protège de la poussière son antique squelette, de ce monolithisme des tendances dans lequel certains se complaisent trop facilement. Il est essentiel que se traduisent dans les esprits les nouveaux besoins de lutte, les exigences qu'ils requièrent, les modifications plastiques qu'ils nécessitent à l'organisation libertaire. L'organisation est une dimension de l'existence humaine et ce n'est que dans la mesure où l'homme se propose comme fin suprême que les moyens créés par lui sont bénis. Quels que soient ces moyens !

R. B.

Orgueil

par Paul CHAUVET

« Seigneur de la Consistance et de l'Union, vous dont la marque de reconnaissance et l'essence sont de pouvoir croître indéfiniment, sans déformation ni rupture, à la mesure de la mystérieuse Matière dont vous occupez le Cœur et contrôlez en dernier ressort tous les mouvements — Seigneur de mon enfance et Seigneur de ma fin, — Dieu achevé pour soi et cependant, pour nous jamais fini de naître — Dieu qui, pour vous présenter à notre adoration comme « évoluteur » et « évolutif », êtes désormais le seul à pouvoir nous satisfaire, — écartez tous les nuages qui vous cachent encore — aussi bien ceux des préjugés hostiles que ceux des fausses croyances. »

Teilhard de Chardin
(*Cœur de la matière*)

« L'espèce humaine passera... Peu à peu la petite étoile qui nous sert de soleil abandonnera sa force éclairante et chauffante... Alors toute la civilisation humaine ou surhumaine, découvertes, philosophies, idéaux, religions, rien ne subsistera... En ce minuscule coin d'univers sera annulée, pour jamais, l'aventure falote du protoplasma, aventure qui déjà, peut-être, s'est achevée sur d'autres mondes, aventure qui en d'autres mondes peut être se renouvellera, partout soutenue par les mêmes illusions, créatrice des mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vaine, aussi nécessairement promise dès le principe *à l'échec final et à la ténèbre infinie. »*

Jean Rostand.

« Ni dieu, ni Maître »

cri anarchiste.

Tout a été écrit sur la religion depuis plus d'un siècle, l'idée de dieu a été démontée par Bakounine, Nietzsche, Sébastien Faure, etc. Il n'y a apparemment plus rien à dire sur le sujet.

Les luttes anticléricales ont mis à bas le prêtre, et la crise actuelle traversée par l'Eglise catholique annonce bien plus les derniers soubresauts d'une structure archaïque que les prémices d'un renouveau.

Aussi la violence qui opposa nos grands-pères au début du siècle ne semble plus de mise dans la lutte antireligieuse actuelle, car frapper un homme à terre, même si celui-ci est le pire des pires amène à dévaloriser l'homme debout et son combat.

Le temps paraît donc venu d'appréhender le problème sur le fond et d'une façon qui se voudrait neuve, en rapport avec les positions des hommes modernes sur le sujet.

L'idée de cette courte étude m'est venue à la lecture des deux textes de Teilhard de Chardin et Jean Rostand mis en exergue, et qui me semblent à la fois fort opposés et très proches dans leurs préoccupations.

Ces deux écrivains d'origine fort différente ont tous les deux un point commun, leur formation scientifique, et il était intéressant de voir à travers deux extraits leur position face à l'homme et son devenir.

Il en résulte cet article né d'une certaine colère contre ces deux croyances qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre, mais peut-être n'est-ce là qu'un cri d'orgueil.



L'homme est ainsi construit que le néant lui fait peur. Nos ancêtres, pour cacher ce vide, en conjurer le mauvais sort et enrayer leur panique, ont inventé des images matérielles, des dieux leur servant de garde-fous. Aussi loin que l'on remonte dans le temps l'homme ne se conçoit pas sans la représentation d'un dieu, ce sont les quarts de dieux, demi-dieux, grecs et romains, dieux représentant des animaux, dieux bucoliques des rivières, de la lune, du soleil, etc., jusqu'au jour où apparut le dieu chrétien seul mais représentant trois personnes, ce dernier en date conditionnera toute notre civilisation occidentale.

Pour ce dieu tout de bonté, de charité, pétri de bonnes intentions, nos ancêtres firent table rase de leurs croyances païennnes, et n'hésitèrent pas à persécuter, tuer, éliminer ceux qui résistaient ou pensaient différemment.

Et il fallut attendre l'époque moderne pour entendre enfin le premier cri de l'homme adulte : « Dieu est mort. »

Dieu est effectivement mort, la science l'a tué. Mais cela ne durera pas, les scientifiques sont des hommes, et ils perçoivent aussi le vide, qui semble d'ailleurs pour eux plus vaste encore que pour le commun des mortels. En effet les hommes de science travaillent souvent à la limite des connaissances de leur époque et ont nettement conscience de ce qu'ils ne connaissent pas, au-delà de leur pensée extrême il y a un espace inconnu qui ressemble au vide anxiogène.

Alors, pour se rassurer, les scientifiques disposent de deux solutions, d'une part la tentation du scientifisme religieux de Teilhard de Chardin et d'autre part le rationalisme athée pessimiste de Jean Rostand.

Pour le premier des deux, jésuite de vocation et paléontologue distingué, à moins que ça ne soit l'inverse, il va s'agir de faire correspondre l'idee de dieu avec la notion de science, récupérant ainsi le vieux concept

qui nous cachera le vide aussi bien qu'il le fit pour nos ancêtres. Les scientifiques travaillés par la foi trouveront là leur planche de salut.

Selon Teilhard de Chardin, dieu n'est pas cet individu qui créa le monde et continua de se reposer en attendant la fin du monde et le jugement dernier pour reprendre le travail, mais une entité en voie de réalisation à travers la masse des individus et définitivement construite en fin d'évolution, très loin, là-bas, en quelque point Oméga, limite suprême de surhumanisation de l'espèce humaine.

Une pareille théorie présente de nombreux avantages, elle récupère notamment la notion d'évolution scientifique dans l'idée religieuse; toute recherche est ainsi bénie puisqu'elle permet d'avancer un peu plus vite vers dieu; elle laisse espérer aux hommes leur propre autodépassement et dispose au-delà de toute représentation du vide une petite lumière, ce fameux point Oméga vers lequel l'esprit de l'homme se tend et cache ainsi l'abîme infini du néant, et permet d'éviter le vertige.

Il ne faut pas nier l'attrait de cette théorie de l'idée de dieu, elle imprègne un certain nombre de cerveaux et leur sert de boussole dans la tempête soulevée par l'évolution de plus en plus rapide du monde des découvertes.

La première solution au vide qui résultait de la mort de dieu se trouve résolue par sa propre récupération sous une image différente, adaptée au monde moderne.

Pour le rationalisme athée le problème se pose différemment. Dieu est mort si tant est que l'on puisse dire qu'il ait existé, mais sa disparition laisse brutalement apparaître ce vide affolant autour de l'homme isolé sur un bout de caillou dans l'univers.

La science va chercher à offrir à l'homme des tenants et des aboutissants qui lui permettent de paraître au moins posséder la clef de son absurdité.

Les scientifiques rationalistes ont alors inventé le hasard qui va jouer le rôle d'un dieu pessimiste, c'est le hasard qui fit naître l'homme du néant et le même hasard qui l'entraînera sûrement un jour vers le néant originel. Le hasard reste donc le maître incontesté de l'homme, de son passé et de son avenir, tout en présentant le terme ultime.

Il est amusant de mettre en parallèle cette notion de hasard toutpuissant et de la notion de dieu pour constater l'analogie de certaines formules ; les uns diront « poussière tu retourneras poussière », les autres « néant dès le principe, néant tu redeviendras », avec évidemment la possibilité de réalisation en dieu pour les croyants et la diffusion totale pour les autres.

Ainsi la boucle est bouclée, le monde tourne logiquement l'amoureux de dieu, comme le partisan du hasard, possède une vérité bien articulée.

***

Alors je veux rester lucide, ne pas me laisser emporter par la première colère et tenter de raisonner logiquement.

La grande panique de l'homme c'est le vide, il le comble comme il peut, pour l'un ce sera dieu, pour l'autre ce sera le hasard, mais pour les deux il ne fait aucun doute que l'homme atteindra sûrement, à un moment, donné, sa fin et disparaîtra en tant qu'homme pour devenir soit dieu soit néant.

Pour moi qui me veux orgueilleux, je ne puis accepter aucune des deux éventualités de cette alternative ; l'homme ne semble être plus qu'un fragment de dieu ou qu'une parcelle de vide ; s'il découle d'un hasard quelconque sa vie consiste justement à tenter de se soustraire à ce hasard pour devenir enfin son propre gestionnaire, autonome, créateur et recréateur constant, indéfiniment son propre architecte.

L'homme essaie et continuera d'essayer toujours de diriger cet univers, d'en être le maître d'œuvre.

Pas plus qu'il n'est possible à qui que ce soit de prouver l'existence réelle de dieu, il n'est pas possible de certifier que le néant présente sûrement le bout du chemin, dans un cas comme dans l'autre il s'agit d'une simple supposition verbale remplaçant aisément, pour les deux parties, la preuve nécessaire.

Rien n'est vérifiable, alors il ne s'agit pas ici d'empêcher celui qui le désire de se raccrocher à l'une de ces deux idées permettant de refouler l'angoisse profonde de l'individu en lui laissant le choix de sa finalité, mais il s'agit d'avoir le droit de penser différemment et de s'adapter à une troisième voie.

Pour moi l'homme existe et continuera de se dépasser sans fin possible évoluant et créant sans cesse sur ce fameux néant qui ne l'est qu'en imagination ; lorsque l'homme construit et avance, le sol naît sous son pied, dans ma façon de voir il n'existe pas de finalité, sinon l'homme qui est lui-même sa propre fin à chaque instant. Et si les soleils s'éteignent les hommes trouveront bien le moyen d'en rallumer d'autres ou alors d'émigrer vers d'autres univers mieux nantis en énergie.

Les religieux veulent croire en dieu, les scientifiques au hasard, et moi en l'homme. Et si cet écrit paraît hérétique à quiconque c'est qu'il résulte d'une colère d'orgueilleux qui ne voudrait « ni dieu, ni maître ».

P. C.

Le monde islamique et la pensée révolutionnaire

par Maurice JOYEUX

Le réveil du peuple arabe a mis en branle le monde islamique. C'est sans contredire un des phénomènes les plus significatifs de la seconde partie de ce siècle. A cheval sur trois continents, trait d'union entre l'Afrique, l'Inde et l'Europe, l'Islam pose des problèmes économiques et stratégiques à tous les Etats occidentaux, intéressés à la liberté des voies séculaires qui permettent les trafics commerciaux entre les deux hémisphères. Touchant à tous les continents, bordé par tous les océans, contrôlant les débouchés des nombreux reliefs qui sont l'épine dorsale du vieux monde et qui permettent l'accès aux plaines fertiles de la Russie, de la Chine, de l'Inde, l'Islam a contrôlé dans le passé et pourrait commander dans l'avenir tous les grand axes du globe. Massé autour de la Méditerranée, ce poumon du monde occidental, il pousse ses avancées au cœur des civilisations qui sont ses contemporains. Au cours de l'histoire celles-ci se sont efforcées de le maintenir entre le vingtième et le quarantième parallèle, puis de le morceler sans réussir à rompre cette ligne presque continue qui de la mer de Chine se prolonge jusqu'à l'Atlantique.

Ce territoire immense est une terre de colonisation qui absorbera tous les conquérants, mais c'est également une civilisation de colonisateurs qui partout où elle pénétrera, s'implantera de façon durable grâce à la singularité de ses mœurs. Cimenté par l'islamisme, le monde musulman forme aujourd'hui un bloc distinct, redoutable par sa situation géographique et par son potentiel d'expansion. En dehors de ses richesses économiques et pétrolifères, nous tenons là l'explication rationnelle de l'activité diplomatique et militaire déployée par les grandes puissances pour s'assurer des gages solides à ce carrefour des civilisations.

Toutes ces raisons suffiraient à justifier l'intérêt du mouvement révolutionnaire et des anarchistes aux convulsions qui agitent ce peuple un peu mystérieux, que l'on ne connaît qu'à travers la légende que véhicule une littérature confidentielle ou par des articles, des études, des livres publiés dans nos pays occidentaux, ce qui n'offre pas une garantie indiscutable d'impartialité. Ces dix dernières années des soubresauts furieux ont secoué cette vieille civilisation. Décolonisation politique, décolonisation économique ? L'une et l'autre ont emprunté au mouvement révolution-

naire occidental sa phraséologie, ses méthodes de combats auxquelles s'ajoutera une fureur de vivre oubliée par nos civilisations nanties.

Mais il existe une autre raison qui aujourd'hui explique l'attention qu'il nous faut porter aux mouvements qui secouent l'Islam. C'est l'attitude d'une fraction de la jeunesse universitaire qui se réclame du mouvement révolutionnaire et qui s'est enflammée pour les luttes de libérations politiques menées par la population arabe, et soutenue par l'Islam. C'est également le soutien que ces luttes ont obtenu de la part de formations politiques qui se réclament de la gauche et qui intéressées par leur aspect économique ont voulu y voir un reflet de leur propre objectif. La distance, le merveilleux, l'aventure, les illusions romantiques, un antisémitisme latent qui dans l'histoire n'a pas épargné les formations de gauche, une certaine rudesse de mœurs chez les bédouins explique cet engouement d'une jeunesse travaillée par le marxisme et mise en condition par le raisonnement dialectique fourré, ainsi que l'avait bien vu Bakounine, de toutes les propositions réformistes.

Le fond de justification de cette attitude est fournie par la « théorie des nations prolétaires », repoussée par le deuxième Congrès de la Troisième Internationale et qui conduisit son inventeur Sultan Galiev dans les caves du Kremlin où comme tant d'autres sa carrière se termina par une balle dans la tête. Que disait Sultan Galiev : « Les peuples musulmans sont des peuples prolétaires car ce sont les seuls peuples véritablement opprimés, ils sont plus authentiquement prolétaires que les prolétaires français ou anglais. Donc on peut affirmer que les mouvements nationaux dans les pays musulmans participent à une véritable révolution socialiste ». Cette théorie fut condamnée et on comprend Staline qui possédait dans son immense empire des républiques musulmanes dont la docilité au pouvoir central n'était pas le point fort. Mais elle fut condamnée également par les militants révolutionnaires lucides car elle assimilait les intérêts des peuples colonisés à ceux de leur propre bourgeoisie, qui parfois collaborait avec l'occupant mais qui souvent prenait la tête des luttes nationales de façon à détourner sur la classe dirigeante autochtone les bénéfices que le colonialisme tirait de l'exploitation des masses. En fait on sacrifiait l'émancipation des travailleurs au profit du nationalisme indigène.

Avec l'avènement de la Chine communiste au premier plan de la politique européenne, cette théorie petite bourgeoise bien faite pour les intellectuels a refait surface. Son caractère malfaisant ne s'est pas fait attendre. Appliqué par la Chine à l'Indonésie, elle a renforcé la bourgeoisie de cette nation et celle-ci suivant une logique prévisible, a profité des circonstances locales et d'un embarras momentané de la Chine pour écraser le mouvement révolutionnaire. Cependant aujourd'hui, malgré cet exemple, nous voyons la théorie des nations prolétaires resurgir de tous côtés. Cette politique se comprend de la part des grands pays impérialistes se réclamant du communisme car ils ont besoin d'alliés puissants et pour les obtenir, ils sacrifient le sort des travailleurs aux nationalistes, pour peu que ceux-ci consentent pour sauver la face à camoufler leurs buts véritables sous une phraséologie de circonstance puisée dans le vocabulaire gauchiste.

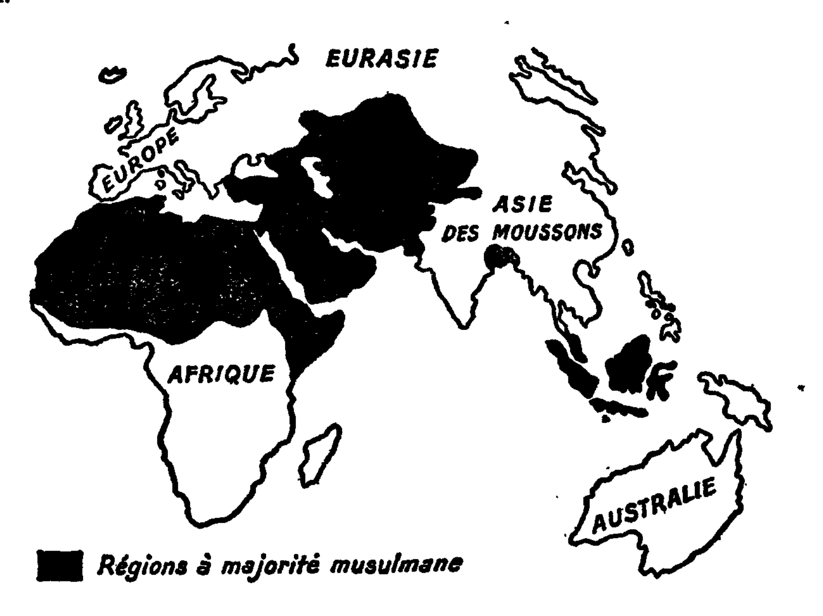
Le réveil du monde musulman, comme les répercussions qu'il a au

sein des organisations marxistes, gauchistes ou qui parfois se réclament d'un anarchisme d'épiderme mérite donc un examen approfondi. Mais nous ne devons pas nous cacher que celui-ci sera d'autant plus difficile que les éléments de base nécessaires à un tel travail nous sont fournis par des propagandes intéressées à justifier les prétentions discutables des clans musulmans inféodés aux grandes puissances impérialistes qui s'affrontent dans le monde. Cependant avec la prudence que ce sujet impose, je crois qu'il est possible de dégager quelques grands axes susceptibles d'orienter nos réflexions.

LA GEOGRAPHIE ET L'HISTOIRE

On ne peut pas porter de jugement sérieux sur les événements qui se déroulent dans le proche-Orient et qui ont leurs répercussions sur un tiers des continents qui constituent le monde ancien sans avoir une idée précise de ce que représente l'Islam pour trois cent millions d'êtres.

L'Islam coïncide avec une zone sèche qui s'étend de l'Afrique du Nord à l'aile orientale de l'Asie moyenne. La largeur de cette bande est de deux à trois mille kilomètres, sa longueur de dix mille kilomètres. De l'Atlas à l'Indus, elle a été non seulement le berceau du monde arabe mais celui de l'humanité et les premières civilisations connues s'inscrivent dans son périmètre. Sa superficie atteint vingt cinq millions de kilomètres carrés. Dans cette zone sèche s'enfoncent la mer Rouge et le golfe Persique. Des fleuves comme le Tigre, l'Euphrate, le Nil, l'Indus, etc. la pénètrent profondément. Mais les pluies qui arrosent abondamment son pourtour et alimentent les fleuves historiques manque cruellement sur son plateau central... Même si au cours de l'histoire, l'Islam a débordé ce territoire, même si elle maintient son influence au-delà de ce pré-carré, c'est dans cette zone sèche que s'est joué et que se joue encore son destin.



Tout naturellement la vie de ces pays désertiques se dirige vers l'eau. Partout où l'eau jaillira la vie se concentrera. Et tout l'aspect politique, économique, démographique de l'Islam va se déterminer à partir de ces particularités géographiques et physiques. Cette immense territoire se répartit entre les déserts et les oasis. Encore faut-il pas donner à ces définitions de caractères définitifs Les déserts ne sont pas seulement des mers de sable sur lesquelles flottent des oasis, mais des steppes ou des masses rocheuses, et des grands fleuves qui coulent dans des vallées fertiles deviennent immenses lorsqu'ils s'approchent des bordures pluvieuses du périmètre islamique.

Le territoire de l'Islam est à la fois le moins et le plus peuplé du monde. A l'échelle du territoire la densité de la population est faible, sept ou huit habitants au kilomètre carré, mais en raison de la conformité de ses sols, ce chiffre est sans signification. Un dixième seulement de ce territoire est habitable et sa population vit en réalité sur une superficie inférieure à celle de l'Europe. La densité réelle de cette population agglutinée le long des fleuves, autour des points d'eau et le long des côtes arrosées par la pluie est supérieure à celle de l'Europe. En accroissement constant, elle dépasse et de loin les ressources limitées de l'agriculture. Malgré de gros efforts de modernisation qui prennent leur source dans la colonisation et qui se sont accentués avec le morcellement de ce territoire en Etats souverains, clients économiques et politiques des grandes nations d'Occident, l'extension des terres cultivables n'a pu suivre le rythme de l'extension de la population. Partout on retrouve vivant côte à côte, le luxe le plus tapageur et la clochardisation. Cette situation doit être présente à l'esprit de tous ceux qui veulent comprendre l'évolution des pays au sud de la Méditerannée.

Et toute l'histoire économique et politique de l'Islam va être dominée par ce contraste entre le désert et l'oasis. Groupés autour de leur ville les paysans vont affronter constamment les nomades. Les uns et les autres vont construire des civilisations différentes, chez le Bedouin, les hiérarchies propres à la féodalité subsisteront jusqu'à nos jours, autour des villes des hiérarchies plus complexes serviront de liens entre les classes composées de gros propriétaires et des fellahs attachés à la terre.

La classe dominante formée d'une part par les hiérarchies tribales, d'autre part par les gros propriétaires et les négociants (encore que ceux-ci soient souvent des gros propriétaires qui investissent dans le négoce le profit qu'ils tirent de la terre) se disputeront le pouvoir. Mais ce qui dominera cette société se sont les chefs religieux et c'est d'eux que la classe au pouvoir tirera son autorité.

Lorsque cette autorité sera suffisamment affermie, alors l'Islam débordera ses frontières historiques pour aller à travers le monde porter sa foi et chercher l'eau.

LE CORAN ET LES LOIS

C'est dans le Hedjaz sur les côtes de la mer Rouge au début du septième siècle de notre ère qu'est né l'Islam. Mohamed, le prophète était

issue d'un clan pauvre de la riche ville commerçante de La Mecque. Il dotera la communauté de principes, de lois et d'institutions qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Le Coran, le livre sacré contient à la fois la loi religieuse, la loi civile et la loi politique. L'Eglise est l'Etat et l'Etat est l'Eglise. L'Islam ignore la distinction entre le spirituel et le temporel. On voit immédiatement ce que l'Islamisme doit au Judaïsme et à la loi de Moïse. La lutte pendant des siècles entre le nomade et le citadin aura pour but de faire prévaloir l'une sur l'autre de ces deux propositions sans qu'il ne soit jamais question de les dissocier. Pour l'Islam il n'y a que les croyants et les incroyants. Les distinctions politiques n'ont pour lui que peu de valeur. La communauté musulmane est donc à la fois communauté religieuse et communauté politique établies sur des principes rigides que chacun est tenu d'appliquer. Et même la clause sage contenue dans la « chariia » et qui exige le consentement universel pour l'interprétation ou la transformation des textes sacrés de façon à les adapter aux évolutions économiques et sociales n'a pas permis de moderniser le lien organisationnel qui unit la société musulmane. D'ailleurs en dernier ressort c'est aux docteurs de la loi, les Uléma d'interpréter les textes ce qui explique à la fois la profonde unité spirituelle que les musulmans ont su conserver à travers les siècles et le caractère contemplatif de l'homme qui en est issu.

Au sommet de l'Islam il y a le calife. C'est lui qui conduit le peuple à la guerre sainte. Ce n'est plus là qu'une clause de style mais qui conserve toute sa puissance politique. Car il est vrai que l'Islam reconnait aux chrétiens, aux juifs ou à d'autres le droit de pratiquer leur religion, ceux-ci doivent accepter la domination politique et payer le tribut.

Les luttes intérieures pour le califat furent souvent sanglantes. Elles eurent pour objet de le doter de la puissance religieuse suprême. Elles échouèrent devant l'évolution politique qui aboutit à diviser l'Islam en de multiples Etats politiques. Les luttes d'influence actuelles entre ces Etats musulmans ne sont rien d'autre que leur désir de rétablir à leur profit le califat pour le transformer dans son essence de façon à réunir dans une seule main la puissance politique et religieuse de l'Islam que Dieu par la voix du prophète Mahomet a donné à tous les membres de la communauté.

Naturellement ces luttes religieuses ou politiques ont créé des schismes, mais la solidarité religieuse a surnagé et sinon effacé au moins rejeté au second plan les problèmes compliqués de l'interprétation de la foi.

Et c'est la deuxième réalité du monde islamique. Le soubresauts religieux et politiques sont indissolublement liés et c'est l'étroite imbrication du nationalisme et du fanatisme religieux qui donne aux mouvements « révolutionnaires » arabes leur caractère actuel. Et si on ne connait pas la nature profonde de l'Islam il sera difficile d'apprécier les luttes auxquelles nous assistons.

L'ISLAM ET LE NATIONALISME

Même si on peut leur trouver un caractère historique, c'est-à-dire s'ils ont constitué à l'origine les provinces d'un immense empire musul-

man dominé par le Turc et ses clients, la plupart des Etats nationalistes de l'Islam moderne doivent leur configuration à la pénétration coloniale sous sa forme politique ou économique.

Cette colonisation a établi des liens entre les intellectuels des pays occidentaux et ceux des pays musulmans et ceux-ci ont pris conscience de la faiblesse de l'Islam écrasée par cette dualité politique et spirituelle. Mais en même temps ils se rendaient compte qu'il n'était pas possible de les séparer sous peine de voir le peuple musulman se soulever et courir au massacre de ses élites au nom de la foi. Ils ont alors repris le projet initial du califat qui consistait à placer l'Islam dans les mains d'une nouvelle classe dirigeante qui conserverait la loi mais ferait prédominer la politique sur le religieux. Pour cela il fallait donner à un homme le prestige du prophète et ce fut depuis cent cinquante ans la course entre les seigneurs du désert pour affirmer leur prédominance. Les uns, roîtelets de sable en s'appuyant sur le spirituel, les autres roîtelets d'eau en s'appuyant sur le temporel sans jamais oublier le lien qui les unissait tous les deux. Et cette rivalité se continue de nos jours à travers les luttes qui opposent les Uléma et des confréries comme les Frères mulsumans aux intellectuels et aux militaires qui essaient de reprendre à leur compte ce vieux rêve du califat. Mais là encore il faut se garder d'interprétations hâtives, et la doctrine des « jeunes officiers et intellectuels » tout en s'appropriant des éléments de la société européenne comme l'émancipation de la femme, sont pour un retour adapté bien sûr à l'Islam primitif qui peut seul empêcher le nationalisme de faire éclater le monde musulman.

On a beaucoup discuté parmi les intellectuels issus des grandes écoles européennes pour un Islam libéral ou pour retour à un puritanisme faux problème s'il en est un, car c'est l'unité entre le spirituel et le temporel qui maintient tous les morceaux de l'empire musulman. C'est devant cette réalité que se trouvent placés les jeunes intellectuels qui débarquent d'Europe la tête farcie de logique cartésienne et pour lequel le matérialisme dialectique est la tarte à la crême qui va pouvoir résoudre le problème pour eux essentiel et qui consiste à installer l'Islam dans le courant des évolutions techniques, scientifiques et sociales. Mais très rapidement ils perdent leurs illusions et à plus ou moins longue échéance ils se retrouvent sur le terrain classique : lutter contre l'influence étrangère, retouver la grandeur du passé de la communauté islamique. L'exemple le plus typique de cette constance est justement la laïcisation de la Turquie qui après avoir mis en pratique le laïcisme intégral s'est d'abord trouvée séparée du reste de l'Islam avant d'être contrainte à quelques corrections qui la ramènent sur le vieux terrain de combat des libéraux qui n'est pas la séparation de la religion et de l'Etat mais de la prédominance du politique sur le spirituel. Et de toutes manières dans cette aventure intellectuelle la Turquie a perdu cette espèce de prédominance que le califat lui avait conféré au cours de l'histoire.

De toute façon même lorsqu'elles sont accolées à des termes empruntés au mouvement révolutionnaire bourgeois les luttes au sein de l'Islam n'ont rien de commun avec les objectifs du mouvement révolutionnaire et libertaire. Que les libéraux soient condamnés comme «ennemis de l'Islam» ou que les «puritains» soient accusés d'être des «réactionnaires», nous som-

mes en présence de deux clans qui à l'intérieur d'un système d'exploitation de l'homme par l'homme essaient de sauver la société millénaire à laquelle ils sont attachés. Et finalement malgré les tortures qu'on fait subir aux mots et les luttes de personnalité pour saisir les réalités du pouvoir ces deux tendances sont indissociables.

L'unité politique est inscrite dans la loi : «La communauté islamique est un Etat auquel tous les fidèles doivent fidélité ». Et c'est un écrivain musulman qui pouvait remarquer « La fraternité est comparable au patriotisme, avec cette différence qu'elle fait découler l'unité non pas de considérations raciales ou géographiques mais de la Révélation divine elle-même ».

L'INDUSTRIALISATION, LE FELLAH ET LES NOUVELLES CLASSES DIRIGEANTES

Lorsqu'on regarde les Etats arabes du Moyen-Orient, on est frappé de les voir dissociés en deux groupes que représentent assez bien d'une part l'Arabie, d'autre part l'Egypte. Pour l'un de ces groupes qui couvre un territoire qui fut autrefois celui du nomadisme, le pétrole et la tradition religieuse sont les assises de sa pérénité, pour l'autre le nationalisme et l'industrialisation garantissent son influence sur l'Islam. Avec toutes les nuances qu'un tel sujet impose, l'Arabie séoudite comme l'Egypte de Nasser sont au point opposé de ce mouvement intellectuel du monde musulman que j'ai essayé de décrire plus haut. Le problème de l'unité est pour eux résolu pour l'instant grâce à leur lutte commune contre le sionisme. Cette lutte leur donne la possibilité devant les populations qu'ils gouvernent de se référer au Coran, à la loi. Ils jouent l'un et l'autre sur les deux touches sensibles de l'Islam, même s'ils n'appuient pas la note de la même façon. Ici, on défend la foi et l'intégrité de la communauté qui s'en trouve protégée et affermie. Là, on défend les nations contre l'étranger et la foi s'en trouve garantie. L'enjeu est le retour à l'intégrité de l'Islam par la prédominance du spirituel ou par l'unification politique. D'une manière comme d'une autre c'est l'universalité de l'Etat à travers l'application stricte des règles du Coran ou par le rétablissement d'une sorte de califat où la loi politique domine. D'où les essais d'unification tentés par Nasser, contrecarrer par les politiciens qui dirigent les Etats nationalistes.

Mais lorsqu'on abandonne un instant la spiritualité ou la politique pour examiner les conditions d'existence des hommes dans la société musulmane, on est frappé par la similitude des destinées des populations pauvres de l'un comme de l'autre des groupes de puissance qui se disputent la suprématie.

Partout le fellah romantique, contemplatif, traîne sa misère à l'ombre des potentats ou des politiciens qui vivent une vie fastueuse. Lorsqu'on parle du fellah on voit bien qu'il s'agit d'une image qui recouvre à la fois le paysan traditionnel, le nomade, l'ouvrier des ensembles industriels. Partout la misère règne, partout l'arbitraire commande les décisions de la bureaucratie qui forme à la fois les cadres des partis ou des clans et

à la tête de laquelle se retrouvent ces jeunes intellectuels intégrés dès leur retour d'Occident dans le rouage coranique. Et c'est tout naturellement qu'une question vient à l'esprit « Que désire le fellah, quelles sont ses aspirations profondes, quel sens donne-t-il au combat où on le convie ? »

Question qui peut paraître insoluble, lorsqu'on sait que dans ces pays ou règne soit la cour orientale soit le parti unique, aucune liberté d'expression réelle n'existe. Lorsqu'on se rend compte que la seule opposition à l'autorité gouvernementale n'est même pas l'abstention, le retrait sur l'Aventin politique, mais une tiédeur circonspecte.

Pour le fellah le précepte religieux se confond avec le nationalisme. La lutte pour l'Islam c'est également la lutte pour l'égalité devant le commandement du prophète. Le commandement du Coran reste la source spirituelle des populations pauvres et le nationalisme n'est vraiment assimilé que lorsque suivant les commandements de la loi, il se fond dans l'idée religieuse. Et toutes les aventures militaires tournées vers le triomphe de la foi ou la soumission de ceux qui la nient trouveront soyons-en sûr le soutien des masses exploitées. C'est aujourd'hui le problème de la lutte contre Israël. Et c'est ce sentiment profond qui permet aux groupes dirigeants de faire accepter ce plaquage sur la société traditionnelle de concepts économiques, sociaux ou politiques importés de l'Occident.

Il est un fait remarquable qui a passé inaperçu de nos révolutionnaires et c'est regrettable. Il y a deux ou trois ans au cours d'une révolution de palais, sans signification réelle, dont l'Irak est coutumière, un jeune officier fit une déclaration fracassante qui était à peu près celle-ci : « Les changements dans l'ordre politique n'apporteront rien à la situation de la population musulmane, disait-il, la seule utilité de cette révolution serait la laïcisation complète et définitive de la société musulmane. Ce sont les lois et les préceptes du Coran qui pèsent sur notre peuple et qui le rendent incapable de s'inscrire dans le courant de l'histoire ». Cet officier appartenait à la fraction dure du « Parti socialiste ». Immédiatement arrêté et emprisonné il a aujourd'hui disparu de la circulation et le silence s'est fait sur cette proposition réellement révolutionnaire, la seule de notre époque, et que les « partis révolutionnaires marxisants » se sont gardés de reprendre à leur compte.

L'ensemble des lois spirituelles, leurs confusions avec la politique et le social empêchent ce peuple d'avoir une vision claire de sa condition sociale de classe par rapport à sa bourgeoisie seigneuriale ou sa technocratie universitaire ou militaire. Le climat, la géographie, l'histoire, ont construit un homme et cet homme digère mal l'apport occidental qu'on lui impose. Il ne se définit pas lui-même, on le définit à travers une image qu'on lui donne du monde occidental, qu'il supporte car il croit y voir un pas vers l'unité spirituelle et politique de l'Islam, ce qui est le but du Coran. Mais partout où il se plie aux nécessités économiques, il le fait avec cette espèce de nonchalance héritée de l'histoire, ce qui donne les résultats économiques que l'on connaît. Le peuple arabe est coincé. Il accepte le nationalisme et l'évolution économique car seuls ils peuvent rétablir l'Islam dans son intégrité et c'est justement cette fidélité à l'Islam qui l'empêche de tirer du nationalisme et du développement économique le fruit que sa classe dirigeante avait escompté.

Lorsque ses diplômes en poche l'universitaire débarque à Casablanca, au Caire ou à Beyrouth, il est happé par la machine. La société composée de traditions familiales, du parti unique, de l'administration, de l'armée, des mini-capitalistes et du négoce, le presse, le vide de sa substance, pour le projeter dans une fonction où il fera carrière pour peu qu'il soit assez souple pour s'intégrer au système. Il vivra loin du fellah qu'il définira à l'aide de règles abstraites et qu'il abreuvera de slogans où celui-ci n'acceptera que ce qui le renforce dans sa foi. Il sera dupe et complice. Il participera à une valse de gouvernements qui n'auront comme effets que de maintenir le fellah dans sa conviction que la loi est juste, de convaincre le fellah qu'il applique la loi.

Et les mots ne changeront rien à la chose. Il n'existe pas de parti révolutionnaire dans le monde de l'Islam et c'est l'Islam qui est le barrage à tout parti révolutionnaire, en dehors des mots et des actes, par le fait même qu'il existe.

UN PARTI REVOLUTIONNAIRE ARABE ?

Pour un anarchiste, en dehors du fait qu'il n'existe pas de parti révolutionnaire qui combatte la société islamique, ne veut pas dire qu'il ne pourrait pas en exister un, au contraire. La création d'un parti révolutionnaire, en particulier au Moyen-Orient est possible et même souhaitable. Mais pour celà il existe un certain nombre de conditions qui doivent être nécessairement remplies. Et la première de toutes consiste à voir les choses clairement.

Je veux ici rappeler à quelques jeunes étudiants révolutionaires qui se réclament, sans beaucoup de raison, et de l'anarchie et de Bakounine, ce mot de celui-ci qui devrait les faire réfléchir : « De la destruction du vieux monde surgira un monde nouveau. Ayons confiance dans l'Esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute vie. La volupté de détruire est en même temps une volupté créatrice ».

Jamais peut-être cette réflexion de Bakounine ne s'est aussi bien appliquée qu'à l'Islam.

Il n'y a pas de parti révolutionnaire au Moyen-Orient car il n'existe aucun parti qui dise clairement que l'Islam est le barrage à tous les projets d'évolution qui pourraient être faits. Le problème du monde musulman n'est plus simplement un problème de séparation de l'Eglise et de l'Etat, il est dans l'interdiction de la présence du spirituel dans l'économique, le social, le politique. La force millénaire de la coutume est aujourd'hui telle que ce combat ne peut être dirigé que par un parti qui nie la révélation. Un parti pas seulement anticlérical mais d'abord antireligieux. Et un tel parti ne peut qu'être un parti socialiste révolutionnaire de caractère libertaire. Tout autre parti aboutira au renversement du principe du prolétariat opprimé en faveur de l'Etat prolétaire, ce qui concourra à mettre au second plan le caractère d'exploitation des masses par les classes dirigeantes autochtones et finalement les renforcera jusqu'à ce qu'elles possèdent suffisamment de force pour écraser son prolétariat in-

dustriel ou paysan. C'est aujourd'hui ce que font les marxistes et ils ont deux raisons à cela. La première est d'ordre impérialiste et il s'agit tout bonnement de nuire au bloc capitaliste et de renforcer le bloc marxiste. Dans de tels calculs la condition des classes pauvres ne compte pas et la théorie de la nation prolétaire est un outil qui n'est d'ailleurs pas toujours efficace et nous l'avons bien vu à travers l'expérience indonésienne. La seconde est doctrinale. Les marxistes enfermés dans le dogmatisme sont persuadés que la période intermédiaire est une nécessité historique et que pendant la période intermédiaire suivant les lois de la dialectique, les blocs antagonistes dans leur lutte accouchent d'une synthèse qui les dépassent et fait avancer le socialisme. L'expérience hitlérienne parmi d'autres nous a démontré le peu de solidité de ces théories toutes faites.

Il n'existe pas d'Etat prolétaire. Il existe des prolétaires exploités par leur propre classe dirigeante, parfois avec l'appui de l'extérieur, d'autrefois en luttant contre l'extérieur pour en conserver tout le bénéfice de l'opération. Et le monde musulman est l'illustration de cette vérité.

Il suffit d'ailleurs de se retourner vers un passé récent pour voir où conduisent les erreurs du marxisme appliqué aux situations actuelles. Déjà au moment de la lutte pour la décolonisation dans notre pays, il s'est trouvé des gens pour essayer de nous démontrer que la lutte nationaliste et religieuse que menait le F.L.N. en Algérie s'identifiait à la lutte pour l'émancipation du peuple. Il suffit de voir ce qu'il est advenu de la société algérienne dominée par une classe de bureaucrates qui a supprimé toutes les libertés, à commencer par la liberté syndicale, la liberté de la presse, la liberté d'association, pour faire litière de tous ces bavardages.

Si vous demandez au peuple ce qu'il veut aujourd'hui, il répondra qu'il veut l'Islam traditionnel à la fois loi spirituelle et loi temporelle de la société. Or l'Islam masque tous les problèmes d'émancipation qui se posent. Il faut détruire l'Islam. C'est le seul moyen de permettre au peuple de s'exprimer sur ses destinées futures. Mais alors il n'est pas sûr que le peuple arabe veuille la même chose que les peuples européens. L'expérience qui vient d'échouer en Tunisie doit nous faire réfléchir.

En Tunisie un gouvernement prudent drivé par un vieux matou de la politique et bien dans la tradition de la supériorité de la politique sur le spirituel avançait prudemment vers la laïcisation partielle. Une équipe marxiste a décidé de brusquer les choses en instaurant la coopérative obligatoire de la terre. Là encore il faut se référer à Bakounine qui nous a appris que toute collectivisation forcée de la propriété familiale aboutirait à des catastrophes. Et les anarchistes espagnols en 1936 s'étaient bien gardés de tomber dans une telle erreur, laissant le choix entre la coopérative, la collectivisation, l'exploitation individuelle, avec la mise en commun des outillages et le partage des bénéfices. En Tunisie les petits propriétaires ont dit non à la collectivisation et le gouvernement a été obligé de s'incliner. Cet exemple est d'autant plus étonnant que justement l'Islam ne s'oppose pas à la communauté ou plutôt proclame pour tous les mêmes droits devant les textes qui, je le rappelle, sont à la fois spirituels et temporels, ce qui justifie la coopération.

Et il n'est pas démontré que le peuple arabe s'il désirait une libération économique l'envisagerait suivant des critères définis par le mouvement ouvrier occidental et qui découlent d'une industrialisation ignorée

dans certaines parties du monde arabe et acceptée avec mauvaise grâce dans l'autre. Cette industrialisation est dans son caractère actuel imposée par des classes dirigeantes à des fins politiques. Je veux ici rappeler le trait de génie de Mao en 1926 et qui devait amener sa rupture avec l'internationale communiste. Le parti faisait alors de gros efforts pour aider à l'industrialisation des grandes villes du littoral afin d'y créer un prolétariat qui suivant le dogme devait être l'avant-garde de la révolution. En rompant avec Moscou et en se retirant parmi les paysans du centre de la Chine, Mao lança le mot d'ordre économique : « Dans chaque village, un forgeron, un maçon, un menuisier ». Et c'est Mao et non les bureaucrates du parti servil à Moscou qui avait raison. L'histoire l'a amplement démontré.

L'industrialisation n'est pas une fin en soi. Elle nécessite l'acquiescement si l'on ne veut pas voir comme on l'a vu dans le passé, les points d'eau aménagés par les soldats romains, périr enfouis sous le sable après leur départ et un barrage gigantesque ne se perpétuer qu'entretenu par de la main-d'œuvre étrangère.

Un parti révolutionnaire de l'Islam doit aller résolument à contre-courant. Refuser de s'intégrer à la bureaucratie. Réclamer la laïcisation totale des structures de la société. Se livrer à une intense propagande antireligieuse qui remet en cause les lois spirituels et temporelles dictés par le prophète. Tout parti qui ne défendrait pas un tel programme est quel que soit sa phraséologie un parti de classe même s'il veut changer les classes dans la société. Il est un parti théocratique même s'il se réclame du socialisme car pour gouverner il devra accepter les lois qui découlent de la révélation dans le Coran. Tout le reste est bavardage et exploitation de mode soit religieuse soit sociale.

Mais, me dira-t-on, un tel parti va dresser contre lui le peuple, les fellahs. C'est certain, c'est nécessaire. Où a-t-on vu autrement que dans des brochures de vulgarisation marxiste que les peuples acceptaient dans l'enthousiasme les premières révélations des partis révolutionnaires naissants ? Le parti de la révolution arabe sera poursuivi par le fellah comme le parti de la révolution avant et après la Commune a été poursuivie par le paysan et l'ouvrier français. Mais il sera un véritable parti d'opposition qui pourra dégonfler un Nasser, ce champignon pourri poussé sur le ventre de l'Islam. Il prendra date. Il posera les vrais problèmes et ceux-là même qui l'insulteront se souviendront de son propos lorsque les contradictions de l'Islamisme aggraveront la situation générale du pays.

Ce parti doit être bien sûr construit de l'extérieur. Il doit être l'œuvre des étudiants arabes venus faire leurs études dans les facultés occidentales, aidés par leurs camarades révolutionnaires qui ont autre chose à faire que de flater leurs mythes religieux ou leur passion nationaliste. Comme les partis révolutionnaires russes qui s'adressaient à une population qui n'était pas sans analogies avec l'Islam, il doit refuser toute compromission avec les classes dirigeantes actuelles, qu'elles soient militaire, politique ou commerçante. Tout étudiant qui s'intègre dans l'administration ou dans le parti unique est perdu pour la révolution. Tout étudiant qui se laisse détourner par le nationalisme ou la spiritualité est perdu pour la révolution. Tout étudiant qui se laisse envahir par la famille, les affaires, la trans-

plantation de la vie à l'européenne, au sein de la misère orientale est perdu pour la révolution.

Il y a place dans le monde arabe, berceau et commun dénominateur de tous les peuples de l'Islam, pour un véritable parti révolutionnaire. Et ce parti, disons ce mouvement pour ménager ceux que les mots choquent, naîtra un jour des contradictions qui opposent les clans inféodés aux impérialistes, lorsque les populations s'apercevront du vide que recouvre la phraséologie derrière laquelle s'abritent les politiciens.

Et lorsque naîtra sur ce vaste territoire un mouvement révolutionnaire, nous le saurons tout de suite. Non pas par une embuscade tendue dans la steppe, non pas par une bombe jetée au coin d'une rue, non pas par un avion détourné, non par « Panorama » ou par « Le Monde », le mouvement révolutionnaire s'accorde mal au spectacle si celui-ci ne découle pas d'une proposition précise, mais d'un manifeste qui probablement parviendra sur un chiffon de papier froissé et dont le contenu, qui étonnera, nous dira à peu près ceci :

« Les Dieux sont morts, le prophète fut un imposteur et le Coran un tissu d'inepties. Vive la révolution des peuples écrasés par l'Islam et qui entre le vingtième et le quarantième parallèle de la côte Atlantique à la mer de Chine, construira une société sans classe religieuse ou sociale, où les peuples d'origine différente vivront libres et égaux en droit.

Et ce mouvement là sera le nôtre. Pour les autres, ceux qui aujourd'hui se réclament de la révolution attendront ! Nous n'aurons d'ailleurs pas longtemps à attendre pour les voir s'intégrer à la société islamique pour prendre leur place dans la classe dirigeante où à leur tour et pour leur propre compte ils continueront à exploiter les paysans et les ouvriers en se servant de méthodes « modernes » empruntées à l'Occident et qu'on aura pris la précaution d'oindre de la spiritualité islamique.

M. J.

Les travailleurs immigrés

par Michel BONIN

Nous les côtoyons tous les jours, dans la vie courante ou sur le lieu de travail. Mais nous les connaissons mal, d'autant plus mal que l'isolement qui est une sorte de règle entre les groupes constitutifs de notre société est encore accru pour eux par le barrage de la langue et la condition sociale. Cet isolement, peu cherchent à le rompre, comme par une entente tacite. Les grands journaux ne disent rien, sauf quand il se passe quelque chose de spectaculaire, ou quand il y a de « l'agitation ». Les syndicats sont peu désireux de trancher avec la routine. Le gouvernement surveille le laisser faire, prêt à quelques promesses ou à la répression. Les anarchistes, poursuivant leurs dadas particuliers ou imaginant une fois de plus ce que serait la société libertaire, sont peu bavards sur le sujet. Voilà tout ce qui pouvait me pousser à écrire un article sur les immigrés. Mais avant même que le lecteur l'aborde, je voudrais lui dire que cette étude me semble être le type même de ce qu'il ne faudrait pas faire : parler de ce dont on n'a pas vraiment une connaissance concrète approfondie. Cet article, même si je réussis à le rendre clair, présentera surtout un point de vue intellectuel, s'appuyant peu sur une réalité vécue. Une récente conversation avec un camarade confronté, lui, avec les immigrés, parce qu'il était, comme eux, ouvrier du bâtiment n'a fait que m'apporter une preuve de plus de l'insuffisance majeure d'un point de vue intellectuel pour des problèmes aussi concrets. En outre, l'étendue même du sujet m'obligera à en omettre de nombreux aspects. Je voudrais simplement essayer, une fois de plus, d'ouvrir au sein du mouvement libertaire un débat sur lequel pourrait s'appuyer une action.

L'EVOLUTION DE L'IMMIGRATION EN FRANCE

L'immigration est, par nature, un phénomène qui se place dans un cadre international, sur lequel je reviendrai. Je m'intéresserai surtout à ses répercussions en France, parce que c'est la situation particulière qui nous concerne et parce que les exemples sont plus proches de nous. Le problème présente d'ailleurs les mêmes grandes lignes générales dans les pays à industrialisation comparable (Angleterre, Allemagne, Suède...)

L'étude de l'évolution de l'immigration en France est intéressante car elle met assez bien en lumière l'évolution de la société de classes de ce pays depuis le début du siècle. Depuis le début du siècle en effet, la France compte un pourcentage important de sa population en étrangers qui sont pour la grosse masse des travailleurs d'industrie ou de l'agricul-

ture. Il faudrait d'ailleurs remonter plus loin dans le temps pour trouver l'origine du phénomène avec ses caractères modernes : la révolution industrielle et la fin du XIX[e] siècle amènent déjà, au voisinage des frontières, une immigration importante (1.100.000 étrangers en 1886). En 1930, 3 millions d'étrangers, vivaient en France, soit à peu près le chiffre de 1968. Mais les conditions économiques sont différentes.

Au début du siècle, divers facteurs entraînent le recours à une immigration, organisée par l'Etat et les patrons. Il y a des raisons démographiques : la France a une faible natalité, sa population augmente peu et a une forte tendance au vieillissement. Il y a, à partir de 1918, les pertes énormes de la grande guerre à compenser. Il y a enfin une raison politique : après la Commune, la bourgeoisie s'allie à la paysannerie, et pour cela fige la structure de la petite propriété terrienne des campagnes, de sorte que l'exode rural ne peut plus satisfaire les besoins en main-d'œuvre de l'économie.*

*On voit que de telles orientations pèsent encore sur la conjoncture politique actuelle. C'est seulement au cours de ces dernières années que, petit à petit, la bourgeoisie a remis en cause cette alliance en recherchant — pas toujours ouvertement et avec de nombreuses contradictions — la diminution d'une grande partie de la population paysanne et la restructuration des campagnes sur le critère de la rentabilité maximale. Ayant reculé une centaine d'années pour mieux sauter, la bourgeoisie, qui cherchait au départ à éviter une révolte ouvrière, se retrouve maintenant avec une fraction importante de la paysannerie retournée contre elle.

L'immigration précédant la seconde guerre était étroitement liée à la conjoncture : le chômage se faisait-il sentir, une partie des travailleurs étrangers étaient renvoyés à leur pays d'origine. Pour des raisons de démographie, on favorisait l'intégration des étrangers dans la société française (nombreuses naturalisations). De nombreux étrangers naturalisés sont maintenant indiscernables du reste de la population dont ils forment une couche non négligeable (qui ne connaît pas un nom polonais ou italien dans son entourage), difficile à évaluer du fait même qu'elle est totalement intégrée (une étude sur ce sujet serait pourtant particulièrement bien venue, ne serait-ce que pour mettre en relief l'imbécillité de slogans racistes tels que « La France aux Français », détruire le mythe de l'étranger en montrant l'importance du brassage des races au cours d'une période finalement très récente). On voit cependant apparaître les premiers symptômes d'une situation qui s'amplifiera dans l'après-guerre : l'isolement des étrangers par leur regroupement dans des communautés ethniques coupées du reste de la société. Signalons que les conditions de recrutement n'étaient pas à cette époque plus reluisantes que celles que les travailleurs immigrés connaissent maintenant. Les services d'Etat ou patronaux de la main-d'œuvre étrangère considéraient ces travailleurs exactement comme ce qu'ils représentaient pour eux : une force de travail, une marchandise (et c'est toujours le cas...). Certains voyageaient vers leur lieu de travail avec un écriteau au cou indiquant leur destination, afin que l'agent des chemins de fer, comme du bétail ou comme un colis postal, les remette à bon port.

Après la seconde guerre mondiale, l'immigration va avoir d'autres causes et prendre des caractères différents. Les crises conjoncturelles vont

être mieux maîtrisées, le chômage contrôlé et limité. Pour se développer, le capitalisme a besoin de deux choses : de la main-d'œuvre et la paix sociale. Pour la première, le recours à l'immigration s'inscrit dans la suite logique de sa tactique en France — l'alliance avec la paysannerie est encore indispensable à la bourgeoisie pour gouverner. Pour la seconde, la bourgeoisie va jouer sur les désirs naturels de paix, de travail moins pénible, d'une promotion progressive, de l'accession à la voiture, la télé, d'une situation pour les enfants. Elle va miser progressivement sur la division du mouvement ouvrier en favorisant une certaine promotion des Français, bien organisés donc dangereux, et en comblant les goulots d'étranglement ainsi créés aux postes les plus pénibles ou les moins payés par des immigrés. Ainsi la bourgeoisie capitaliste va jouer sur l'immigration non plus seulement comme un moyen momentané d'augmenter ses profits en augmentant la force de travail qu'elle emploie, mais aussi comme un élément d'une tactique sociale globale. D'un côté on accorde assez de miettes au mouvement ouvrier national pour qu'il se sente partie prenante de l'ordre social existant, d'un autre côté on concentre les travailleurs immigrés au bas de l'échelle des fonctions (postes pénibles) ou des salaires : 20 % de la population française est constituée de manœuvres ou d'ouvriers spécialisés ; chez les immigrés, la proportion est de 80 à 90 % (essentiellement des manœuvres).

Remarquons qu'il ne s'agit là que d'une explication d'ensemble, par suite, schématique. En fait la politique d'immigration est pleine d'incohérences, du fait de l'affrontement des clans au sein de la classe bourgeoise, et elle ne se produit pas sans heurts : le travailleur français pâtit lui aussi des méthodes employées. Mais en gros, la tactique de la bourgeoisie est celle qu'on a décrite, et qui est analogue à celle qu'on a pu observer aux Etats-Unis (où les anciens esclaves noirs ont joué le rôle des immigrés, dans l'intégration du prolétariat américain), en Allemagne ou en Suisse (où la moitié de la classe ouvrière est étrangère).

Un autre caractère de l'immigration après la seconde guerre est relatif au problème du chômage. Par le fait même que l'immigration constitue la principale réserve de main-d'œuvre du capitalisme, ce dernier rejette à l'extérieur du territoire national les problèmes de chômage. Les travailleurs étrangers peuvent en effet être renvoyés dans leur pays presque à tout moment par plusieurs biais : suppression de la carte de séjour ou de la carte de travail (toutes deux fréquemment renouvelables, la seconde étant nécessaire pour obtenir la première), ou expulsion pure et simple pour « trouble à l'ordre public », ce qui peut justifier n'importe quoi, on l'a vu après mai 1968. Ainsi le capitalisme réussit-il actuellement, dans la plupart des pays tels que la France, à éviter la présence sur le sol national d'une masse de chômeurs qui serait un véritable détonateur de mouvements sociaux, tout en en gardant les avantages grâce à l'immigration.*

*Il y a cependant 500.000 chômeurs en France ; travailleurs relativement âgés ou au contraire plus jeunes, victimes de la carence étatique en matière de formation professionnelle. Il y a d'autre part une grosse masse de jeunes qui sont en chômage voilé dans les lycées, les universités, les casernes, ou à la charge de leurs parents. Mais les mécanismes sociaux mis en place permettent de contrôler « assez bien » (mai 68...) ces deux sortes de chômage.

L'EXPLOITATION ECONOMIQUE DE L'IMMIGRANT

Je ne considère dans ce paragraphe, essentiellement, que la portion des travailleurs immigrés qui sont manœuvres ou OS (éventuellement aussi, salariés agricoles) et qui constituent la grosse majorité. Je laisserai de côté le cas de l'immigration de main-d'œuvre qualifiée, ou techniciens, cadres, médecins... Ce que je veux expliquer ici, c'est pourquoi le travailleur étranger de l'industrie ou de l'agriculture est en fait beaucoup plus « rentable », « avantageux » pour le patron qu'un Français.

Examinons tout d'abord ce que le patron gagne sur les salaires, puis nous verrons le cas des avantages sociaux.

En ce qui concerne la pression sur les salaires, la vieille tactique était le remplacement en masse d'un contingent d'ouvriers par un contingent équivalent acceptant des salaires plus bas. Il est certain que tous les patrons n'ont pas renoncé à ce genre de méthodes. Mais ils préfèrent en général opérer progressivement, et susciter entre les ouvriers la division et la méfiance pour arriver à leurs fins. On utilise une hiérarchisation poussée à l'extrême, à la tête du client. A travail égal, immigrés et nationaux ne toucheront pas le même salaire (l'immigré étant le plus mal payé...) : les journaux tels que « Action », « les Cahiers de mai », ont publié de nombreux témoignages. Je connais le cas d'un grand garage à Lyon (Citroën) où la méfiance entre les ouvriers était telle que l'un d'eux n'est jamais parvenu à savoir ce que gagnaient les autres (on se cachait les feuilles de paye). Dans ces conditions, l'unité des travailleurs est impossible, ou très difficile, le patron se contente de ne pas augmenter, ou très peu, les ouvriers, ce qui, à la vitesse actuelle de dépréciation de l'argent, équivaut à une baisse rapide des salaires. Les nationaux, refusant de travailler dans certaines conditions au-dessous d'un certain salaire que tout un passé de lutte et toute une mentalité leur fait considérer comme dû, sont ainsi poussés à chercher de meilleures places, permettant ainsi au patron de poursuivre sa manœuvre de remplacement de ses ouvriers par des immigrés moins payés.

En ce qui concerne les allocations familiales, voici les résultats d'une enquête récente parue dans « Hommes et Migrations » n° 114, qui, pour n'avoir pas un caractère général, est néanmoins significative. Elle a été réalisée dans un bidonville : 28,65 % sont bénéficiaires des allocations familiales, 31,35 % y ont droit mais n'en bénéficient pas, enfin, 40 % n'y ont pas droit. En outre, comme le notent « les Cahiers de Mai » n° 17, il y a une différence entre les allocations familiales versées aux Français et celles qui sont versées aux étrangers dont la famille est restée dans le pays d'origine, et il y a une pseudo-justification à cette différence : le financement du Fonds d'action sociale (F.A.S.), qui construit des foyers et alphabétise. En fait on connaît bien, en France, les mécanismes de ce genre de « financement », comparable — dans un autre domaine — au « financement » des œuvres pour la vieillesse à l'aide de la vignette auto : l'argent est empoché par l'État et redistribué dans le budget selon les besoins du moment, une faible partie se trouvant affectée à sa destination première. Les allocations non payées subissent le même sort et sont redistribuées en profit au sein de la bourgeoisie. Quant au F.A.S., son action est dérisoire en regard des besoins existants. Il faut mentionner égale-

ment que l'ouvrier immigré paie des cotisations pour la retraite qui ne lui permettent pas de toucher une retraite car il passe généralement trop peu de temps en France. Les remarques précédentes sont encore valables.

En ce qui concerne le logement, le problème est en général relativement mieux connu : bidonvilles, mais aussi baraquements de toutes sortes, foyers où l'on s'entasse, meublés sommaires où l'on peut seulement dormir, cités de transit, et, au mieux, dans les communes de « gauche», HLM (réservées aux immigrés) pour lesquelles le mot cage à lapins n'est qu'une pauvre figure de style. En un mot : des économies d'investissement pour les communes, les départements, l'Etat, et, par contrecoup, des profits plus importants pour la bourgeoisie qui gère les deniers de l'Etat.

Il faudrait encore parler des multiples rançonnements dont est victime l'immigré : il paye pour avoir des papiers en règle (la majorité des immigrés sont clandestins, l'illégalité est la loi !), il paye pour être embauché, il paye pour un baraquement, il paye pour avoir un faux certificat de résidence... D'autres choses encore : un fort pourcentage des enfants n'est pas scolarisé — pas besoin d'écoles ni de maîtres, et. Tout cela rapporte soit directement à l'Etat ou aux patrons, soit à leurs acolytes, gangsters légaux, nouveaux truands, souvent des compatriotes profitant de la naïveté des nouveaux immigrés (cf le film « O Salto »).

Enfin l'Etat et les patrons trouvent un gros intérêt dans le fait que l'immigré arrive en France à l'âge mûr et retourne passer sa vieillesse dans son pays : toutes les charges sociales qui sont occasionnées par un être improductif sont ainsi à la charge du pays d'origine, que ce soit « l'élevage » du travailleur (nourriture, subsistance, voire éducation) jusqu'à l'âge mûr, ou le soutien de sa vieillesse. Certes, dans certains cas, la formation professionnelle est à la charge du patron. Mais comme presque tous les immigrés commencent comme manœuvres, les dépenses du patron sont dérisoires par rapport à ce qu'il y gagne.

PLACE DE L'IMMIGRE DANS LES RAPPORTS SOCIAUX.

L'extension du phénomène de l'immigration vient troubler les raisonnements des marxistes béats selon lesquels le prolétariat uni et invincible va écraser sans tarder les méchants patrons. En fait la question est de savoir si le patronat est en train de réussir, en France, une opération semblable à celle de la Suisse où la moitié de la classe ouvrière, étrangère, est rendue impuissante par l'épée de Damoclès que consittue un statut de l'étranger particulièrement draconien, et où l'autre moitié est largement gagnée à une idéologie réactionnaire. Comme cette opération est largement entamée, il s'agit de savoir sur quels points précis et par quelle action on peut y faire échec. Pour cela, il faut avoir une idée plus claire, moins simpliste que celle que nous présentent les vieux schémas, des rapports entre les forces sociales en présence. Il s'agit essentiellement des rapports entre le patronat, la classe ouvrière traditionnelle (Français, et aussi immigrés anciens complètement intégrés), le groupe des travailleurs immigrés. (L'action des paysans, des commerçants ou des étudiants intervient peu à l'heure actuelle sur de tels rapports.)

Dégageons tout d'abord les traits caractéristiques des deux groupes sociaux qui constituent la classe ouvrière. Leurs relations entre elles et avec le patronat, et le jeu de bascule auquel ce dernier se livre apparaîtront alors.

L'immigré a le désir d'en finir avec la misère qu'il a connue dans son pays, il est venu, attiré par des récits exagérés de rabatteurs ou d'anciens immigrés qui en remettent, pour gagner de l'argent. Etant donné ses conditions de vie précédentes, il acceptera les plus mauvaises conditions de travail, logement, etc. Dépaysé, venant de nations soumises souvent à des régimes fascistes, il sera souvent docile, apolitique. La division en races différentes, le danger d'expulsion... tout cela va peser avec le barrage de la langue, de la paperasse, pour accentuer l'inorganisation des travailleurs immigrés face à l'exploitation.

Le mouvement ouvrier traditionnel est, au contraire, puissamment organisé, le travailleur sait comment défendre ses intérêts. L'ouvrier français (ou ancien immigré intégré) désire vivre mieux, mais, possédant de solides acquis, des habitudes, une mentalité, une conscience de ce que le patron peut lui demander, et ce qu'il a le pouvoir de lui refuser. Il n'acceptera pas du patron n'importe quelles conditions. Il a une relative sécurité d'emploi, des garanties en cas de chômage, des avantages sociaux.

On voit que les intérêts immédiats des deux groupes sociaux sont loin de converger. Pour les premiers, il faut gagner le plus d'argent possible même en subissant des conditions sévères, pour les seconds, il faut maintenir ou améliorer de solides avantages souvent durement acquis.

Quel va être alors le jeu du patronat ? Tantôt il cherchera à s'assurer une paix sociale avec le mouvement traditionnel pour faire peser l'exploitation sur les immigrés, tantôt il s'appuiera sur les immigrés pour faire pression sur le mouvement ouvrier traditionnel.

Dans le premier cas le gouvernement et le patronat négocieront avec les syndicats des avantages particuliers, mais sans quitter le cadre qui remettrait en cause la division entre Français et immigrés : les augmentations de salaires se font en pourcentages et respectent la hiérarchie, la question du droit syndical pour les immigrés, du statut opprimant du travailleur étranger n'est pas posée, chacun feint alors d'ignorer l'existence de problèmes particuliers aux immigrés, même si on les agite à l'occasion pour les besoins de la propagande. Une telle attitude permet au patronat de poursuivre sans inquiétude majeure sa tactique de division de la classe ouvrière.

Dans le second cas, le patronat évitera d'affronter le mouvement ouvrier traditionnel dans son ensemble. Jouant sur l'apolitisme, l'inorganisation des travailleurs immigrés, sur leur acceptation de conditions dures, et usant de moyens de pression de type policier, les patrons vont utiliser les immigrés comme briseurs de grève, ils vont s'en servir pour augmenter les cadences, dégrader les conditions de travail, négliger les règles de sécurité. Cette tactique réussira si les ouvriers sont par exemple particulièrement isolés, trop peu nombreux pour se défendre, si les procédés de division employés sont suffisamment habiles ou si un climat policier rène dans l'entreprise. Il en résultera alors une animosité du travailleur français contre l'étranger « briseur de grève », qui vient « prendre son pain »

ou qui « accepte n'importe quelles conditions ». On le voit, la xénophobie et le racisme qu'excitent certains journaux tels « Minute » ou les quotidiens à sensation trouvent ici une base sociale. Il serait grave de la négliger et de croire qu'on est simplement en présence d'une haine de l'étranger à cause de la race, par exemple. On n'aime pas l'étranger, parce qu'on le perçoit comme un gêneur faisant le jeu du patron ; ensuite viennent s'ajouter la condition sociale — qui fait qu'on les présente comme sales, de mœurs bizarres, etc. — et des discriminations selon l'origine ou la race qui font que l'Algérien, le Portugais ou le Noir sont appréciés différemment. Les dirigeants de la C.G.T. reconnaissent, avec un certain désabusement, l'existence de la xénophobie dans la classe ouvrière. Oubliant d'expliquer sa base sociale, ils oublient du même coup qu'ils en sont en partie responsables par leur apathie devant le problème de l'immigration.

On voit que le problème qui se pose ainsi est autrement plus sérieux que les bla-bla à propos de l'unité de la gauche, ou même à propos d'une unité d'action au sommet entre les diverses centrales syndicales. L'enjeu est une division grave de la classe ouvrière. Cependant, il n'y a pas lieu de se répandre en proclamations pessimistes. Tout ne va pas pour le mieux pour le capitalisme en France, on peut même dire que c'est un des pays où, à cause de l'archaïsme de ses structures, il est le plus en état de crise latente. Le mouvement ouvrier traditionnel a montré récemment qu'il savait encore saisir les occasions de lutte lui permettant d'arracher des avantages substantiels. Dans de telles occasions, il ne peut se permettre d'avoir contre lui la masse des travailleurs immigrés. On peut donc penser, sans vouloir jouer les prophètes, qu'il devra prendre le problème en ligne de compte à la faveur de moments de crise, remettant ainsi en cause la tactique de division de la bourgeoisie qui repose sur une marge de manœuvre étroite. Je reviendrai dans le dernier paragraphe sur quelques possibilités d'action.

IMMIGRATION, EXPLOITATION DU TIERS MONDE, IMPERIALISME

L'immigration, replacée dans son cadre international, est un instrument supplémentaire de l'exploitation et du pillage du tiers monde. Les pays qui fournissent le capitalisme européen en main-d'œuvre à bon marché sont d'une part les pays peu industrialisés du bassin méditerranéen (Italie, Espagne, Portugal, Grèce, Turquie, Yougoslavie...), d'autre part les pays sous-développés d'Afrique ou d'Asie, anciennes colonies pour la France (Algérie, Afrique noire, département d'outre-mer...), pays du Commonwealth pour l'Angleterre (Inde, Pakistan). Un pays tel que l'Italie intervient par l'intermédiaire de ses zones sous-développées (Mezzogiorno. En France : la Bretagne).

Les contingents d'immigrés figurent dans les accords d'échanges internationaux signés entre ces pays et la France, par exemple. Dans les négociations avec l'Algérie, ils entrent en ligne de compte de la même façon qu'est discutée l'importation du vin. Ils permettent donc à la France de faire pression sur ses anciennes colonies, et cela d'autant plus que les devises apportées par le travail des immigrés vont être d'un appoint rapidement indispensable pour l'économie du pays d'origine. Dans les

pays où l'indépendance n'a été que la mise en place d'une équipe formée chez les anciens maîtres (partout où l'indépendance a été octroyée sans devoir être arrachée), le pouvoir est accroché aux basques de l'Etat français, et le poids de l'immigration renforce encore cette dépendance : le régime colonial se perpétue sous une forme voilée. Dans d'autres pays comme l'Algérie, où l'indépendance a dû être arrachée, cette transaction où l'homme est traité comme une marchandise permet en fait la poursuite de l'oppression par la France, avec la complicité d'un pseudo-gouvernement socialiste. Dans les deux cas les rapports entre la France et ces pays ont, sur le papier et pour les besoins de la propagande, extérieurement changé, tout en restant fondamentalement des rapports de colonisateur à coloniser, d'exploitation et de domination impérialistes.

Dans tous ces pays et spécialement dans des pays facistes (Portugal, Grèce, Espagne), l'émigration vers la France, l'Allemagne... a en outre « l'avantage » de vider le pays de forces vives capables de renverser le pouvoir — tout l'avantage étant pour la bourgeoisie locale qui reste ainsi en place et pour l'impérialisme qui en profite pour installer des bases militaires, le pays étant « sûr ». Ainsi ces pays — qui regorgent de prêtres, de militaires et de fonctionnaires — sont-ils également des pays dominés, économiquement et militairement, en partie grâce à l'émigration.

On comprend dès lors la politique « méditerranéenne » prônée par Pompidou. On vend des armes à la Grèce, des avions de guerre à la Libye, à l'Espagne. On soutient la politique arabe et on entretient des relations cordiales avec Franco. En même temps, on signe des accords fixant les contingents d'immigrés : Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Portugal, Italie du Sud, Yougoslavie, Grèce, Turquie, tels sont les pays qui fournissent ou fourniront la grosse masse de main-d'œuvre au capital français. Déjà on a l'œil sur l'Egypte comme éventuel réservoir de bras — on préfère importer des Blancs, c'est plus sûr... Voilà le véritable sens de cette politique méditerranéenne : créer une nouvelle zone d'influence à l'impérialisme français, disputer dans cette région des miettes aux impérialismes russes et américains.

L'immigration est, en France, la manifestation concrète de l'exploitation du tiers monde. C'est pourquoi elle pose au mouvement ouvrier un problème qui fait craquer les cadres traditionnels des problèmes corporatifs.

PERSPECTIVES

J'ai essayé de donner une vision globale du problème. Le lecteur qui serait intéressé par plus de chiffres et de détails peut se reporter au livre de Bernard Granotier « Les Travailleurs immigrés en France » (Maspéro, Textes à l'appui). Je crois qu'il faut surtout bien comprendre qu'on n'est pas en face d'un phénomène marginal, même si la propagande bourgeoise cherche à minimiser son importance par le silence, la présentation de thèses racistes ou un comportement paternaliste (Chaban au bidonville), mais d'un phénomène qui est partie prenante des structures sociales actuelles, et qu'il ne faut donc pas éluder. Rien n'indique qu'il faille s'attendre à une régression de l'immigration dans les prochaines années ; même si la bourgeoisie réussit à liquider une partie de la paysanne-

rie et des commerçants et artisans, elle ne disposera là que d'une main-d'œuvre limitée, et en tout cas moins « avantageuse ». Les raisons qui poussaient au départ le capitalisme (recrutement d'une certaine quantité de main-d'œuvre) se sont transformées, l'afflux des immigrés a créé de nouveaux motifs d'y recourir, qui sont essentiellement les « avantages » (main-d'œuvre d'une certaine « qualité » : docilité, forte productivité) qu'y trouvent les patrons, en même temps que de nouvelles motivations pour les bourgeoisies nationales et internationales. En 1969, l'immigration a ainsi progressé de 80 % par rapport à 1968 (le « Dauphiné » du 7 mars 1970) ; le bâtiment et les travaux publics ont plus que doublé leur recrutement, la production des métaux l'a plus que triplé. Il semble d'autre part que la proportion des clandestins soit moins forte (67,6 % contre 82 %) ce qui indiquerait que l'Etat cherche à mieux contrôler le phénomène, peut être aussi à accentuer sa pression policière sur les immigrés.

Il faut donc regarder les choses en face, et ne pas s'imaginer que le capitalisme va renoncer du jour au lendemain à un élément essentiel pour le maintien de ses profits. Qu'est-il possible de faire, à court terme, pour contrer cependant ses projets ?

D'abord chercher à percer des failles dans le mur qui sépare les travailleurs immigrés des travailleurs français et de la population. Un premier stade est de parler des problèmes des immigrés, de les mettre en lumière, au lieu de participer à la conspiration du silence ou de se laisser imprégner de sentiments xénophobes. Il existe nombre d'employés des mairies, des services de main-d'œuvre, des services de délivrance des cartes de séjour ou de travail, d'ouvriers d'usine... qui connaissent, chacun de leur côté, des aspects des brimades ou des trafics louches dont sont victimes les immigrés. Il faut qu'ils disent au grand jour comment ça se passe, comme le préconise Pouget dans sa brochure sur le sabotage à travers le slogan « bouche ouverte » — qu'ils envoient des déclarations à la grande presse, qui retiendra les informations d'un caractère sensationnel, ou à la presse révolutionnaire, qui en donnera un plus large écho. L'alphabétisation peut permettre d'entrer en contact avec les immigrés, et de rompre la barrière de la langue. Mais il est évident que certains manuels d'alphabétisation (Mohamed, en complet, laissant sa place à une vieille dame qui lui dit merci, dans le métro), seront de peu de secours. Savoir lire la feuille de paye, remplir les paperasses, se débrouiller de mille et une mesquinerie de la vie qui sont routine pour le Français, incompréhensible pour l'immigré, connaître ses droits, enfin répondre à tous les besoins exprimés par l'immigré, telles peuvent être les premières bases d'une véritable alphabétisation, c'est-à-dire une véritable délivrance de la condition sociale d'analphabète. On passe alors naturellement de la volonté de briser cette barrière de la langue, des habitudes, etc... à celle d'aider les immigrés à acquérir leurs propres moyens de défense et de lutte. Le cadre officiel de l'alphabétisation est-il assez large pour pouvoir parvenir à un tel but sans danger de répression (notamment sur les immigrés) ? Je ne connais pas assez le problème pour répondre, mais il est certain que certains militants révolutionnaires préfèrent se passer de tels cadres, et tâcher de prendre contact avec les immigrés d'une façon qui ne crée pas d'avance une séparation et un antagonisme par des rap-

ports d'enseignement du type traditionnel. Dans cet effort pour que les immigrés parviennent à prendre en main leurs propres problèmes, à se libérer eux-mêmes, quel rôle jouent les syndicats ? Certes les syndicats, notamment la C.G.T., mènent une propagande en direction des immigrés : journaux et tracts sont édités en plusieurs langues. Cette propagande a deux défauts : le premier est le paternalisme. On dit : venez chez nous, vous verrez, tout ira bien mieux, on leur rapporte des hauteurs la bonne parole en se préoccupant peu de ce que sont les besoins réels. La seconde est ce qu'on pourrait appeler le «neutralisme» : on évite de s'aventurer sur le terrain gilssant de la division de fait entre travailleurs français et immigrés, on se contente de resucer en termes vagues et généraux le programme du syndicat. Les résultats : de 5 % à 7% de syndiqués chez les immigrés — contre 20 à 25 % chez les Français. Il y a presque autant d'immigrés que d'adhérents aux syndicats (2 millions à peu près des deux côtés). On peut se demander s'il peut en être autrement quand on sait que les syndicats — au nom de l'internationalisme prolétarien — ne réclament pas l'abolition du statut de l'étranger, l'égalité des droits syndicaux et politiques, des droits sociaux, etc. On n'a que peu d'exemples de sections syndicales d'immigrés. On peut penser que les syndicats ne se donnent pas des moyens d'action très appropriés. Ne leur serait-il pas possible, par exemple, d'employer des étudiants en langue à mi-temps, ou, si l'on n'aime pas les étudiants, des interprètes qui seraient mis à la disposition des délégués syndicaux de façon que ceux-ci prennent contact avec les immigrés non seulement pour apporter la bonne parole, mais aussi pour essayer de nouer le dialogue ? Est-ce vraiment une dépense insurmontable, eu égard à l'importance du but poursuivi, quand on sait qu'on en est souvent réduit actuellement à compter sur des travailleurs immigrés qui, d'une part, sachent bien le français, d'autre part, prennent contact avec le syndicat, pour servir d'intermédiaires (conditions rarement remplies) ?

Après certains scandales récents de logement des travailleurs africains, ou « d'accidents » du travail (encore un point sur lequel il faudrait insister : chaque jour des immigrés meurent dans le bâtiment, les usines, par la faute des patrons qui trouvent que la sécurité coûte trop cher), des premiers éléments d'organisation sont apparus chez les immigrés, malgré la répression. Encore une raison de penser que le capitalisme n'aura pas en France une tâche de division aussi facile que dans d'autres pays. Encore faut-il pour cela que tout le mouvement révolutionnaire, et les anarchistes en paticulier, ne se croisent pas les bras en attendant que ça vienne. Il est facile de critiquer certaines actions violentes de groupes qui ne sont pas des mêmes opinions que nous. Il est moins facile de s'arracher à la routine du militantisme bien-pensant, qu'il soit syndical ou anarchiste.

M. B.

Gabriel Giroud *(G. Hardy)*

Le théoricien le plus instruit des problèmes du néo-malthusianisme

par Jeanne HUMBERT

D'origine lyonnaise, Gabriel Giroud vit le jour le 29 août 1870. C'est donc à l'occasion du centenaire de sa naissance qui, fait curieux, coïncide avec celui d'un autre néo-malthusien déclaré, Eugène Humbert, son ami, son « compagnon de lutte », comme il disait, que j'écris ces lignes.

Tout jeune il vint à Paris, avec son frère et ses parents. La famille s'installa dans un immeuble à Montmartre, où vivait le peintre Puvis de Chavannes, ami du père et son compatriote. Malheureusement pour le jeune Gabriel, ce père mourut tôt et la jeune veuve laissée dans une situation difficile dut se séparer de ses enfants qui furent admis à l'orphelinat Prévost à Cempuis. Gabriel allait avoir sept ans. « J'étais à Cempuis bien avant Paul Robin», me disait-il, alors qu'il était venu passer une quinzaine de jours près de moi en 1945, quelques mois avant sa mort. Tous les deux nous remuions les cendres de nos souvenirs communs de militants de même bord, et il me contait, de la façon enjouée qui était la sienne, les diverses péripéties de son enfance et de son adolescence, puis aussi son contact avec celui qui fut son merveilleux éducateur et, plus tard, son initiateur aux idées libertaires, au néo-malthusianisme et en fit ainsi un homme complet, un anarchiste dans le sens le plus total du terme.

L'établissement Prévost où fut élevé Gabriel Giroud avait été légué en 1875 par un riche philanthrope pour qu'y soient recueillis, éduqués et soignés quelques orphelins. Quand Paul Robin en prit la direction, en 1880, tout changea dans la maison. Il apporta avec lui un sang nouveau, fit abattre des murs, dont la vieille chapelle qui ne devait plus servir aux offices, agrandit les classes, fonda des ateliers, purifia tout, construisit une piscine, rendit la liberté à tous ces jeunes jusque-là parqués dans des locaux plutôt insalubres et privés de l'expansion nécessaire à la jeunesse pour s'épanouir pleinement.

Dans son livre sur Paul Robin, Gabriel Giroud retrace avec une vénération émouvante ce que fut la prise de contact avec ce nouveau

directeur qui ne ressemblait en rien à ceux que jusque-là il avait connus dans ce lieu :

> *Je garde le souvenir de sa première visite, écrit-il. Le froid était vif. Pour attendre notre futur directeur, nous étions groupés dans notre pauvre cour étroite, close par des murs de briques et des portes de fer pleines et soigneusement verrouillées. Bientôt, accompagné du régent provisoire, un homme à l'allure vive s'avança vers nous. Il souriait à nos jeunes têtes. De taille moyenne, plutôt trapu, le dos légèrement voûté, il avait les yeux gris-bleu très vifs, une barbe presque fauve et de longs cheveux châtain clair qui bouffaient en boucles sous un feutre à larges bords. Point d'allocution pontifiante. Un bonjour cordial. Et, comme nous avions froid, son premier soin fut de nous entraîner à courir, sauter, battre la semelle. Quand nous fûmes à l'abri, réchauffés, à notre aise déjà, et presque familiers, il nous pria de chanter un air de notre répertoire.*
>
> *Nous n'en avions d'autre que celui des rues parisiennes et, après la défaite, nous mangions du « prusco », comme aujourd'hui, après la victoire, on dévore du « boche ». Nous entonnâmes un chant de haine : « Mort aux Prussiens, c'est le cri de la France ». Il brisa notre élan. « Mes enfants, je reviendrai sans doute, et nous apprendrons de jolis airs sur des paroles aimables.» Il revint en effet, et se fixa à Cempuis le* 20 *décembre* 1880.
>
> *Ses enfants furent bientôt parmi nous, vêtus comme nous de l'uniforme des orphelins, élevés comme nous. Mme Robin devint notre maman attentive. Tout deux nous traitèrent comme leurs enfants. Ils étaient avec nous chaque jour, à toute heure, prenant part à nos exercices, à nos travaux, à nos plaisirs, entrant même dans nos rondes, chantant avec nous, vivant avec nous.*

On se rend aisément compte du prix que devaient attacher à ce traitement affectueux, si différent de celui auquel ils étaient habitués, tous ces petits infortunés.

Gabriel Giroud fit donc toutes ses premières études à Cempuis jusqu'à son admission à l'Ecole normale où il devait faire le stage nécessaire pour être reçu parmi les membres de l'enseignement. A l'Ecole normale il contracta deux graves maladies, une pleurésie qui ne guérit jamais, et la fièvre typhoïde. Ferdinand Buisson qui l'avait en affection, lui conseilla d'aller passer sa convalescence sous un climat plus chaud et lui fit obtenir un poste en Tunisie. C'est ainsi que le nouveau promu devint surveillant et bibliothécaire au collège de Téboursouk. Ses fonctions lui laissant des loisirs, il les employa à parfaire ses connaissances générales par de nombreuses et sérieuses lectures. Mais aussi loin qu'il était allé, il n'avait cessé d'entretenir une correspondance suivie avec ses professeurs de Cempuis, surtout avec le plus estimé, Paul Robin. Et dès que sa santé fut un peu rétablie, il accepta avec joie l'invitation pressante que lui fit ce dernier, de réintégrer la grande famille cempuisienne. Son retour eut lieu en 1892. Il fut dès lors chargé à l'orphelinat du cours complémentaire.

L'année d'après il épousait Lucie Robin, la seule fille de son maître, et qui était l'aînée des trois autres enfants de Paul Robin ; elle était également professeur et dirigeait les cours de dessin. Le beau portrait qui orne la couverture de l'ouvrage de Giroud sur Paul Robin est de sa main.

Gabriel Giroud demeura à Cempuis jusqu'en 1894, c'est-à-dire jusqu'au moment où les ennemis de Paul Robin et de ses formules nouvelles d'éducation (classes jumelées, même instruction pour les garçons et les filles, mêmes jeux, pas d'instruction religieuse, etc.) réussirent par leurs campagnes calomnieuses et malgré les enquêtes favorables à obtenir sa révocation.

Quittant Cempuis, Gabriel Giroud et sa femme furent nommés instituteurs dans des écoles parisiennes, Robin rentra chez lui, rue du Surmelin dans notre vingtième arrondissement qui fut vraiment le berceau du néo-malthusianisme français. Si la pédagogie officielle ne trouva pas dans Giroud un instrument bien soumis ni très assidu, par contre, les idées du vieux maître de Cempuis, son beau-père, avaient germé et superbement mûri dans son cerveau lucide. Et la moisson en fut et en reste abondante.

Alors que les géniales anticipations de Paul Robin sur les plans pédagogique, social, féministe, révolutionnaire et néo-malthusien ne furent que canevas solides, résumés nourris mais éparpillés dans divers journaux, revues, controverses, conférences, brochures ou feuillets, Gabriel Giroud s'attacha aux œuvres de longue haleine, à l'élucidation, au document contrôlé et le disciple sur ce point surpassa le maître.

Petit à petit naissent sous sa plume des études sérieuses. Déjà, à Cempuis, il avait réuni les éléments qui firent l'objet d'un gros volume relatant les méthodes nouvelles, les tentatives de rénovation pédagogique, d'éducation intégrale apportées par Paul Robin à Cempuis, et copiées depuis par maints enseignants. Cet ouvrage parut chez Costes, sous le titre « Cempuis ». Il écrivit ensuite un deuxième volume intitulé « Le Développement de l'enfant », préfacé par Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur. C'est une suite d'observations très intéressantes sur l'évolution physique et intellectuelle des enfants.

Lorsque Paul Robin eut décidé de se livrer ouvertement à la propagande néo-malthusienne et de créer un organe pour cette diffusion, Gabriel Giroud fut mis largement à contribution et fournit à « Régénération » de nombreux articles, des échos, des bibliographies, des revues de presse, etc. Sa qualité d'instituteur lui fit choisir plusieurs pseudonymes dont les plus connus étaient G. Hardy et C. Lyon. Il eut des polémiques véhémentes avec bien des écrivains de droite, de gauche et aussi d'extrême gauche. C'est ainsi qu'il dut répondre dans «Régénération» de décembre 1905 à Elisée Reclus qui, dans un article paru dans «Aurora» de mai 1905, organe libertaire de Sao Paulo (Brésil), avait publié un article intitulé « La grande mystification », où les néo-malthusiens n'étaient pas ménagés. Il titra sa réponse « La grande erreur » dont voici l'essentiel :

Quelques mois avant sa mort Elisée Reclus écrivit pour « Aurora » (n° 4 de mai 1905), un article intitulé « La grande mystifica-

tion ». Les mystificateurs c'était nous. Pour le prouver, l'auteur essayait d'anéantir les données statistiques produites ici et les déductions que j'en tirais.

Il terminait par une invocation quasi religieuse à la Révolution, « le seul moyen, disait-il, de conquérir le pain ».

J'espérais que le travail du doux prophète anarchiste serait reproduit par une au moins des publications libertaires françaises, à qui j'aurais pu répondre. Il ne l'a point été que je sache. Je reproduis donc l'article que j'adressai à « Aurora » (n° 6 de juillet). Je n'en modifie que le titre. Il était intitulé « Longue duperie ». La duperie, dans mon esprit, c'était cette foi naïve en la seule Révolution, *vaine tentative jusqu'ici, bouleversement momentané aboutissant à d'anodins changements dans le personnel gouvernemental mais n'apportant aux malheureux, au grand nombre, ni le bien-être, ni les bienfaits espérés ; et vain effort d'ailleurs, aussi longtemps qu'on ne l'appuiera pas sur la base solide du néo-malthusianisme. Mais je ne voudrais pas qu'on pût croire un moment que j'aie jamais considéré comme un faiseur de dupes le savant honnête et généreux que fut Elisée Reclus. Son erreur, sa* grande erreur *fut de nier la valeur du néo-malthusianisme. Ses coreligionnaires l'ont commise avec lui. Bakounine, Kropotkine et leurs disciples ignorent ou rejettent le principe de population et le néo-malthusianisme. Ils ignorent ou rejettent le chapitre premier de toute vue sur l'organisation de la société.*

une mise au point visant les statistiques, les nourritures ab-
r les humains et celles, trop oubliées par ses contradicteurs,
à l'alimentation du bétail, Gabriel Giroud continue :

Il est étonnant qu'on ne veuille pas admettre que les hommes, comme tous les autres êtres vivants, sont soumis à la loi biologique — *indépendante des temps, des régimes sociaux, — de Malthus, loi qui fut étendue par Darwin à tous les êtres organisés et qui a fait la base de ses travaux, loi admise par tous les biologistes.*

Nous sommes avec Elisée Reclus quand il proclame la nécessité de la révolution. Mais il ne s'agit pas seulement d'indiquer le but à atteindre, il faut en donner les moyens.

Eh bien ! je veux laisser de côté toutes les considérations théoriques irréfutées et irréfutables qui sont à la base du néo-malthusianisme. Je m'adresse au bon sens, à l'observation, à l'expérience des travailleurs : la limitation des naissances n'apporte-t-elle pas le bien-être, tout au moins le bien-être familial ? Proportionner ses rejetons à ses moyens, n'est-ce pas leur assurer et s'assurer des chances de résistance dans la lutte ? Quand le nombre des enfants augmente, le salaire peut-il augmenter proportionnellement ?

Pour le travailleur n'y a-t-il pas plus de force dans la lutte contre le capital à n'être point encombré d'une progéniture nom-

breuse ? Et dans les grèves ? Et quand, violemment désireux de regimber contre le servage, quand toutes ses pensées, tous ses sentiments le portent à se révolter contre l'injustice, le prolétaire pourtant accepte le joug, n'est-ce pas souvent parce qu'il est prolétaire, *c'est-à-dire* faiseur d'enfants, *et qu'il pense aux petits qui demain manqueront de pain ?*

....

Le néo-malthusianisme c'est la disparition de la concurrence folle, des guerres, de la prostitution, de la misère. C'est la race régénérée par la sélection ; c'est l'éducation rendue possible.

La mystification *consiste surtout à chanter, louer, invoquer la* Révolution *sans fournir les moyens de la réaliser. Et c'est parce qu'on s'est borné à écrire, à chanter, à discourir, c'est parce qu'on n'a pas voulu tenir compte de la question de population que la révolution n'a été, jusqu'ici, qu'une longue duperie.*

Les générations qui viennent le comprennent et le comprendront de plus en plus. Elles ne se contentent pas des affirmations des prophètes ; elles étudient, et le néo-malthusianisme leur apparaît comme indispensable à la conquête du bonheur. La révolution sera pacifique. C'est par le néo-malthusianisme qu'elle se réalisera.

La lutte fut âpre pour les néo-malthusiens de la première époque ; outre les persécutions qui leur furent largement dispensées, ils avaient contre eux bien des gens qui sans connaître une ligne du livre de Malthus «Essai sur le principe de population», ou celui du docteur George Drysdale « Eléments de science sociale », pour plus que bien d'autres ouvrages sur le sujet, émettaient des opinions sans aucune base solide, fortement empreintes pour la plupart d'un vieux fond de relent judéo-chrétien qui leur faisait rejeter des problèmes touchant de près à la sexualité.

Dans le périodique fondé en 1908 par Eugène Humbert « Génération consciente », Gabriel Giroud continua son labeur de théoricien spécifiquement néo-malthusien. Durant la guerre de 14-18, il publia quelques numéros d'un mensuel qu'il maintint malgré les intimidations et les rappels à l'ordre des galonnés, maîtres de l'heure. Puis ce fut dans notre « Grande Réforme », de 1931 à 1939, que Gabriel Giroud écrivit ses meilleurs articles, dont une étude parue dans plusieurs numéros, et éditée par la suite en brochure sur « L'Inabondance universelle » où il examina et démentit toutes les assertions optimistes à l'excès des abondancistes tels que Jacques Duboin, par exemple.

Il est regrettable que toutes les publications éditées avant la deuxième guerre mondiale soient disparues. Je ne peux donc conseiller de s'y référer. Tous nos journaux, nos livres, nos brochures, dont beaucoup sont frappés par la loi toujours existante du 31 juillet 1920, sont à peu près épuisés, sauf mon livre sur « Eugène Humbert et l'histoire du mouvement néo-malthusien français ». Je tâche toujours, quand l'occasion m'en est

donnée, de revenir sur ce problème fondamental de la nécessaire limitation de la population, sur les conséquences désastreuses, que connaît actuellement l'humanité, de l'explosion démographique générale, cette «marée humaine » que l'on n'arrive pas à endiguer.

Gabriel Giroud s'est vaillamment battu durant toute son existence pour l'avènement d'un état social à visage vraiment humain ; toute son œuvre l'atteste. Son dernier écrit fut un éloge à la mémoire d'Eugène Humbert, tué sous les bombardements, et que je publiai dans « La Grande Réforme » dont j'avais repris en 1946 la publication.

La personnalité de Gabriel Giroud ne peut être mise en relief dans quelques pages ; il y faudrait un livre. Il l'a très bien définie lui-même dans ces quelques lignes qu'il a laissées en guise d'adieu à ses amis :

A ma mort, chers amis, à quoi bon falbalas
Et fleurs, et tralalas !
Ne vous dérangez pas, ne suivez pas ma bière
Allant au cimetière.
Laissez ma tombe au temps, au vent, aux éléments...
Sans nom, sans monument.
Si quelqu'un demandait : « Quel est le délaissé
Gisant dans ce carré ? »
Qu'on réponde : « Un quidam, libertaire et païen,
Un néo-malthusien ».

Quand Sébastien Faure conçut le projet de publier « l'Encyclopédie anarchiste », il pressentit Gabriel Giroud ainsi que les autres leaders néo-malthusiens afin qu'ils apportassent leur collaboration. Et la question de population tient une grande place dans les colonnes de cette œuvre unique dans la littérature française .

J. H.

Œuvres de Gabriel Giroud :

Cempuis, Education intégrale. Costes, éditeur, Paris.

Observations sur le développement de l'enfant. Préface d'Emile Duclaux, de l'Institut Pasteur. Costes, éditeur.

La loi de Malthus, exposé et réponse aux objections.

Population et subsistance (1904).

Néo-malthusianisme et Socialisme, Controverse avec Alfred Naquet, Edition de Génération Consciente, Paris

Malthus et ses disciples, Ed. de Génération Consciente.

La vasectomie (1913).

Moyens d'éviter la grossesse (1908), 125e mille.

La Question de population (1913).

Avons-nous trop de tout ? (1935), Edit. La Grande Réforme.

Inabondance universelle (1938).

Paul Robin, sa vie, ses idées. Edit. Mignolet et Storz, Paris.

Sébastien FAURE

par Maurice LAISANT

Né le 6 janvier 1858, mort le 14 juillet 1942, Sébastien Faure, au cours de sa longue carrière, traversa les époques les plus troublées et fut le contemporain des plus graves événements.

Sa rapide biographie est indispensable à une étude sérieuse de sa pensée et de son œuvre, car son évolution d'une part, et d'autre part ses prises de position devant l'actualité éclairent d'un jour singulier le caractère du théoricien, de l'agitateur et de l'homme.

Sébastien Faure vit le jour à Saint-Etienne dans une famille riche, catholique et respectueuse de l'ordre social existant. Il était le quatrième enfant d'une famille qui devait en compter six.

Dès son plus jeune âge, il étonne ceux qui l'entourent par sa précoce intelligence et sa vive sensibilité, notamment son parrain, le frère du poète Pierre Dupont, qui se plaît à promener son filleul par la campagne et à satisfaire à sa jeune curiosité devant le spectacle de la nature.

Il fait ses premières études au collège Saint-Michel puis il entre, en 1874, au noviciat des jésuites de Clermont-Ferrand.

Il y manifeste rapidement les dons oratoires exceptionnels qui devaient faire de lui l'un des plus grands tribuns de son temps, sinon le plus grand.

Il est d'une foi sincère et rêve de se vouer au succès de la cause catholique en embrassant la carrière la plus ingrate et la plus périlleuse de l'Eglise : celle de missionnaire.

C'est alors que des événements familiaux bouleversent sa vie.

Des revers d'abord, la maladie ensuite qui frappe son père.

Celui-ci l'appelle à son chevet, et lui qui rêvait de donner à Dieu son fils préféré lui fait promettre de renoncer à la carrière ecclésiastique et, par son travail, de venir en aide à sa mère et à ses frères et sœurs.

Avec regret, Sébastien Faure prend le solennel engagement qu'il tiendra.

Son père mort, Sébastien Faure est alors appelé par ses obligations militaires, le 5 novembre 1878. Il accomplit son temps à Saint-Etienne où il échoue au peloton des élèves sous-officiers ; il ne se sent aucune disposition pour le métier des armes.

Libéré, il obtient d'un ami de son père un portefeuille d'assurances, et fait un séjour en Angleterre en 1881 pour se perfectionner dans la langue.

De retour, il s'éprend de la fille de son patron qu'il épouse en dépit de l'obstacle de la religion qui les sépare : Blanche Faure (elle porte le même nom que lui, mais n'a avec lui aucune parenté), Blanche Faure est de famille protestante.

Cependant la nouvelle existence de Sébastien Faure lui ouvre les yeux sur bien des choses qu'il ignorait et lui pose des problèmes qu'il croyait résolus. Alors que dans le silence du cloître il avait de la société et de la condition humaine une vue idéale, il va se frotter au monde et prendre conscience de sa misère physique (elle était de ce temps plus criante que de nos jours) et de la misère morale de toutes les classes, non seulement destinées à se combattre les unes les autres, mais encore destinées à condamner les individus qui les composent à se combattre entre eux.

De plus, il engage la discussion avec des jeunes venus de tous les horizons et dont certains attaquent âprement l'Eglise, responsable de la soumission des hommes à leur misère et à leur malheur.

Sébastien Faure se fait le champion de ce qui avait rempli toute sa jeunesse et avait été pour lui une raison de vivre.

Pour mieux combattre les théories qu'on lui oppose, il s'efforce de les mieux posséder, il lit, critique, analyse et, à son grand désarroi, plus il en prend connaissance et plus elles lui apparaissent évidentes et plus puérils et vains les arguments qu'il peut leur opposer.

Cela l'entraîne à une crise douloureuse faite de doute et d'effritement de sa foi.

Eh bien, son rêve a été de vérité et d'amour, il y restera fidèle et si la religion ne peut le lui prodiguer, il le poursuivra ailleurs.

En 1885, il adhère au mouvement socialiste, sous l'étiquette guesdiste

Et il s'y donne sans compter, entre dans l'arène et se présente à Bordeaux (où il demeure) aux élections législatives.

Au cours de ses conférences où il exerce son talent oratoire, des contradicteurs de toutes tendances lui opposent leur point de vue.

C'est là que se situe l'anecdote d'Antignac, militant anarchiste, qui fait valoir que le mal ne vient pas que le pouvoir soit exercé par tel ou tel, mais qu'il soit exercé. L'argument est nouveau pour Sébastien Faure, il pourrait s'en tirer par quelque brillante pirouette oratoire, il s'en abstient et déclare simplement :

« Les théories développées par mon contradicteur sont nouvelles pour moi, je ne connaissais les anarchistes que vaguement et je ne pourrai répondre à ce qui m'a été opposé qu'après un examen sérieux de la question. Aussi, j'invite tous les présents (la salle était comble) ainsi que

mon contradicteur à se retrouver dans cette salle dans quinze jours, et je vous donne ma parole que j'y serai pour lui répondre. »

Quinze jours plus tard, tous étaient là, curieux de la réponse qu'allait donner le merveilleux orateur à celui qui l'avait affronté.

Et Sébastien Faurre reprend la parole en ces termes :

« J'ignorais les théories anarchistes ; depuis quinze jours j'en ai pris connaissance, du moins de l'esentiel, et force m'est de reconnaître que c'est mon contradicteur qui est dans le vrai... » (1)

Quelle probité et quel courage !

Quelle probité de ne pas hésiter à se démentir lorsqu'on est convaincu de son erreur !

Et quel courage, venu de la religion, tout son idéal passé détruit et sa foie perdue, ayant repris pied sur une autre terre, s'étant donné un autre idéal et ayant ranimé une autre foi, quel courage de tout abandonner de nouveau dans la poursuite d'une vérité toujours plus haute et d'une beauté toujours plus grande !

Je ne fais nul doute — Sébastien Faure l'a dit lui-même — que s'il lui avait été donné de connaître une théorie plus humaine et plus libre que l'anarchie, il aurait quitté l'anarchie pour s'y rallier.

Si Sébastien Faure fit de cet idéal sa forme définitive de pensée, c'est que, précisément, elle se refuse à toute forme définitive et qu'elle laisse, dans la liberté, le champ de tous les avenirs.

Cependant, cette révolution de pensée de l'ancien séminariste allait à contre-courant des sentiments que lui portaient sa famille et celle de sa femme.

Ce n'était pas d'un bon œil qu'elles l'avaient vu adhérer au parti socialiste, mais enfin son talent de parole et son intelligence pouvaient lui permettre de briguer les places les plus enviées et il n'est pas mauvais, même pour un bourgeois, d'avoir pour gendre un député, même socialiste.

Mais se déclarer anarchiste ne mène à rien, sinon au déshonneur et à la prison.

C'est ce que lui fit entendre son beau-père dans une réunion familiale en conclusion de laquelle il lui donna à choisir entre ses théories ou sa situation, qu'il tenait de lui.

La réponse fut immédiate :

« C'est bien, dit Sébastien Faure, reprenez votre portefeuille. »

Mais un autre ultimatum plus cruel allait lui être posé.

« Parfait, mais sans situation vous êtes incapable de nourrir une famille. Et, dans ces conditions, ce n'est pas seulement le portefeuille, c'est Blanche aussi qu'il vous faut abandonner. »

Sébastien Faure se tourna alors vers sa femme qu'il interrogea par ces seuls mots :

« Que décides-tu ? »

Elle détourna la tête sans répondre.

Tous les ponts étaient rompus, séparé des siens, ayant brisé les entraves du socialisme autoritaire comme il avait brisé celles de la religion, il allait se donner sans compter à la propagation des idées libertaires auxquelles il se voua tout entier jusqu'au dernier souffle de sa lucide vieillesse.

Il quitte Bordeaux pour Paris où il renforce de sa présence les rangs brillants des propagandistes anarchistes : Louise Michel, Gori, Joseph Tortelier, Leboucher, Martinet, Dumas et d'autres...

Sa propagande s'agrémente pour lui de nombreuses condamnations : en 1889 à Toulouse, puis à Aix, puis à Nîmes.

Cependant, une évolution se produit dans le mouvement anarchiste, dont on peut faire remonter l'origine au congrès de Berne (26 au 29 octobre 1876) :

Les camarades jugeant leur parole et leurs écrits insuffisants à convaincre les masses, estiment qu'il importe de donner au peuple « des leçons de chose de l'anarchie ».

Ce qui prendra exécution l'année suivante (avril 1877) par l'équipée de Benevant en Italie où de nombreux camarades dont Malatesta s'emparent de la mairie d'une commune et brûlent les actes de propriété, contraignant un prêtre à faire un discours sur la fraternité humaine.

Cependant, à ses formes collectives, et relativement non-violentes de l'action directe, allaient suivre des gestes individuels sous forme d'attentats.

Ils s'étaleront de 1892 à 1894 avec Ravachol, Vaillant, Caserio et Emile Henry, tous dirigés contre les tenants du pouvoir et de la richesse (à l'exception de celui d'Emile Henry qui frappe aveuglément la masse coupable d'accepter son malheur) mais dont l'auteur revendique hautement son geste.

C'est alors que le gouvernement affolé et tremblant, après avoir poursuivi et condamné férocement à la peine capitale ces quatre terroristes, même Vaillant qui n'avait causé la mort de personne, vote les lois scélérates en 1893 et poursuit les militants anarchistes en 1894 sous l'inculpation d'association de malfaiteurs, vaste coup de filet ayant pour but de décapiter le mouvement anarchiste, qui restera dans l'Histoire sous l'appellation de « Procès des Trente ».

Sébastien Faure fait partie des inculpés, sous le chef d'avoir été l'un des instigateurs de ces attentats, alors qu'en ces jours il se trouvait... à la prison de Clairvaux (où il écrivait « la Douleur universelle »).

L'accusation tourne à la confusion des accusateurs et cela, en grande partie, en raison de la plaidoirie prononcée par Sébastien Faure au cours de laquelle il ridiculise les juges :

« C'est la première fois que je me trouve dans cette enceinte à titre d'accusé ; mais j'y suis venu déjà souvent. J'ai entendu déjà juger bien des anarchistes. Or profitant chaque fois de la circonstance pour diriger contre l'anarchisme et les anarchistes les foudres de son éloquence, le ministère public ne manquait jamais de dire à vos prédécesseurs : L'anarchie, c'est le chaos, le désordre, le bouleversement, la confusion. L'anarchie ne tient compte de rien ; aveugle, elle erre à l'aventure. Ce serait faire injure à la raison humaine que de croire que les anarchistes constituent un parti. Absolument incapables d'élaborer un programme et de se conformer à un plan préconçu, en désaccord perpétuel les uns avec les autres, non seulement sur les questions de principe, ennemis irréconciliables de toute cohésion, de toute autorité, de toute méthode ; ayant en horreur le seul mot de « chef » ; n'ayant d'autre fanatisme que le fanatisme aveugle de cette liberté illimitée qui serait, messieurs, la pire des tyrannies, ces hommes se flattent de n'admettre chez eux ni hiérarchie, ni direction, ni règlements, ni discipline, ni organisation d'aucune sorte et d'appliquer ce joli système à la société tout entière !

« Tel est le langage qu'a tenu devant moi le ministère public, dix fois au moins, et chaque fois sur le ton le plus affirmatif.

« Et voici que tout d'un coup de longs débats s'engagent pour établir exactement le contraire, à savoir : que les anarchistes constituent un parti, bien plus, qu'ils forment une étroite association ayant à sa tête quelques meneurs constitués en une sorte de comité directeur ; qu'il existe, depuis 1893, un plan auquel on s'est rigoureusement conformé ; qu'il règne entre eux l'accord le plus complet sur toutes les questions, qu'ils sont reliés par une organisation méthodique, subissent une inspiration commune, etc.

« Et le même avocat général, avec des accents aussi pénétrés que ceux dont j'ai gardé l'écho dans les oreilles, soutient aujourd'hui une accusation qui donne le plus formel démenti à ses antérieures déclarations.

«Quand a-t-il dit la vérité? Est-ce naguère? Est-ce aujourd'hui?» (2)

Puis passant de l'ironie à l'émotion, il met ses coaccusés à l'épreuve :

« Au surplus, il faut en avoir le cœur net. Je fais appel à tous ceux qui sont assis à mes côtés, et je leur dis : En est-il un seul parmi vous qui se puisse dire mon élève, qui ait subi mon influence, qui ait sollicité mes conseils ou reçu mes avis ? Que celui-là oublie les liens d'amitié ou de camaraderie qui nous unissent, qu'il ne prenne nul souci de moi. Qu'il songe à ceux qu'il aime, à sa compagne, à ses enfants ; qu'il réfléchisse qu'il suffira d'un mot pour écarter dans une large mesure les responsabilités qu'on cherche à faire peser sur lui ; qu'il pense, que de sa réponse,

ou de son silence, peut dépendre, en ce qui le concerne, l'acquittement avec ses joies, ses consolations, ou la condamnation avec ses tristesses et ses tortures.

« Oui, s'il en est un parmi vous qui, à un moment donné, ait suivi mes inspirations, qui se soit considéré comme mon élève, qui puisse se dire mon disciple, celui-là, qu'il se lève, qu'il parle !

« Au nom de la vérité, au nom de tout ce qui lui est cher, je l'adjure de parler.

« D'avance, je prends l'engagement de ne pas discuter, de ne pas protester ; celui-là peut parler sans crainte ; il n'entendra sortir de mes lèvres aucun reproche, aucune dénégation » (2).

Le silence de ses compagnons lui fait écho et la cause semble dès lors entendue.

C'est l'acquittement qui vaudra aux accusateurs les lazzis de la presse de droite devant l'effondrement et le vide de l'accusation. M. Magnard, dans « le Figaro » écrivit :

« Rien de plus dangereux que la force employée à contretemps.

« L'acquittement de tous les accusés du procès des Trente, en dehors des voleurs avérés tels qu'Ortiz et Chericotti, produira un effet désastreux. On va le reprocher aux jurés ; je crois qu'il faut surtout s'en prendre au parquet.

« Le procès a été aussi mal entamé que mal mené. Il m'avait paru utile avant les débats ; une fois que j'ai lu les interrogatoires, je l'ai jugé déplorable.

« Prendre au hasard des hommes dont les doctrines, si condamnables soient-elles, n'ont pas la précision qui constituerait un crime légal, puis essayer de les déshonorer en les accolant à des malfaiteurs qui ne les ont jamais vus, était déjà une rare maladresse, et qui a dû mal influencer le jury ». (2)

Quant à Rochefort, il s'indigne dans « l'Intransigeant » :

« Ce procès est bien en effet, comme on l'a intitulé, celui d'une association de malfaiteurs. Seulement, les malfaiteurs et les associés sont sur des chaises de magistrats et non sur le banc des assises ». (2)

La liberté est rendue à S. Faure, liberté précaire, dangereuse, exposée à tous instants aux foudres des lois scélérates.

Le mouvement est désorganisé et reprend difficilement vie après quatorze mois de silence.

Ce n'est qu'en 1895 que reparaîtront successivement « Les Temps

Nouveaux » sous l'inspiration de Jean Grave, « La Sociale » sous celle d'Emile Pouget et enfin « Le Libertaire » que fonde S. Faure le 16 novembre.

L'AFFAIRE DREYFUS

C'est alors qu'éclate l'affaire Dreyfus, sur laquelle je ne reviens que pourmémoire, en ayant fait une étude parue dans cette revue (4).

Il est cependant impossible de ne pas rappeler le rôle qu'y joua S. Faure et l'orientation qu'il prit, entraînant après lui ses compagnons réticents et même opposés, au départ, à défendre un traîne-sabre, même innocent.

Rappelons les motifs qui inspirèrent notre ami, raisons morales et pratiques :

1) Tout innocent mérite le secours de tout homme de cœur ;

2) Défendre Dreyfus, c'était condamner la justice militaire, et par voie de conséquence l'armée et ses mœurs ;

3) Intervenir dans une affaire qui passionnait tout le pays, c'était pour les anarchistes l'occasion de reprendre une audience, de faire entendre leur voix et d'étendre le cas de Dreyfus à toutes les autres victimes, dont la condamnation retombait sur la société tout entière.

Les vues de S. Faure devaient se révéler exactes puisque leur exécution valut la sortie du «Journal du peuple» (quotidien) et le soutien des anarchistes par de nombreux écrivains, artistes, savants qui les avaient méconnus.

L'on peut dire que la présence des anarchistes dans l'affaire Dreyfus permit au mouvement de se remettre en selle.

LE SYNDICALISME

Un autre facteur y collabora, le rôle prépondérant qu'ils jouèrent dans le syndicalisme de 1895 à 1914.

Quelle fut l'attitude de S. Faure à son égard ?

Les avis sont partagés entre ses historiographes ; on peut lire en effet ceci sous la plume de Maitron :

« Le Libertaire » est le refuge de ceux des anarchistes : Ernest Girault, Henri Dhorr, S. Faure, F. Prost, etc., qui sont violemment hostiles au mouvement syndical » (5).

Or, tout à l'inverse, Jeanne Humbert cite ce texte :

« Je ne suis pas syndiqué parce que je ne suis pas syndicable. Mais

je fus syndicable, il y a trente-sept ans, et, à cette époque, j'ai été syndiqué. C'était en 1888 » (6).

Doit-on en conclure que partisan des syndicats en 1888, il y était opposé en 1895 ?

Il me semble plus juste de supposer que, tout en acceptant le principe du syndicat, il refusait de voir le mouvement s'y noyer et qu'il prônait parallèlement à son existence celle d'une organisation spécifiquement anarchiste.

Un fait est certain et reconnu par tous, c'est qu'après 1899, S. Faure suit de très près l'action syndicale et qu'il y collabore activement (en un temps où le syndicalisme ne se limitait pas à la défense des gros sous, et où le peuple pouvait y trouver une nourriture sociale et culturelle).

Il assitera aux congrès, dont celui de Saint-Etienne en 1920, puis appuiera la C.G.T.S.R. après la scission C.G.T.U.

LE NEO-MALTHUSIANISME

Dans la grande division qui opposait, dans le domaine démographique, l'abondancisme de Kropotkine au néo-malthusianisme de Robin, S. Faure avait opté pour le premier, ou plus exactement, il lui avait fait confiance n'ayant du problème qu'une connaissance très limitée, et ne lui portant qu'un médiocre intérêt.

Cela jusqu'en 1903, où il fit connaissance d'Eugène Humbert ; c'est à la suite de controverses avec lui, qu'il lâcha du terrain.

C'est alors qu'Eugène Humbert, animateur de la revue « Régénération » joua le tout, il proposa à S. Faure de traiter le sujet, quoi qu'il en puisse dire.

C'est avec réticence que celui-ci accepta, et c'est en ces termes qu'il prit la parole le 16 novembre 1903 à la salle des Sociétés savantes :

« Lorsque mes amis de «Régénération» sont venus solliciter mon concours et me prier de prendre la parole à cette conférence, à laquelle vous êtes venus ce soir si nombreux, je me suis fait quelque peu tirer l'oreille. Le sujet ne me passionnait pas. Il me semblait de nature à se prêter à de savantes dissertations philosophiques, mais ne m'avait pas paru se rapporter aux études que j'ai l'habitude de faire et dont j'ai coutume d'entretenir le public.

« Pourtant ces amis ont insisté avec tant de véhémence, ils ont apporté une si loyale énergie à m'affirmer qu'ils ne me demanderaient pas de penser, de parler comme eux, mais simplement de bien vouloir étudier ce grave problème et d'apporter ensuite au public dont ils solliciteraient la présence le résultat de ces études ; bref, ils m'ont mis tant et si bien à l'aise, que j'ai déféré à leur désir. Et je suis heureux, ce soir venu,

de les en remercier bien sincèrement et de leur donner ici un témoignage public de ma reconnaissance.

« Comme tant d'autres, je connaissais peu, je l'avoue en toute modestie, je connaissais mal ce problème de la population. Mais, ma parole donnée, il a bien fallu, par dignité, ému par le respect d'une assemblée comme celle-ci, que je fasse les études nécessaires. Alors j'ai fait des recherches, j'ai consulté des documents, j'ai mis le nez dans certains livres que j'ignorais et, à ce travail, à cette recherche, à cette documentation, peu à peu je me suis passionné ; j'ai compris toute l'importance du problème qu'il s'agissait d'étudier ce soir. »

Dès cette époque Sébastien Faure, non seulement approuva les idées néo-malthusiennes, mais s'en montra le brillant et ardent défenseur.

Ce revirement de pensée devant l'évidence est caractéristique de sa liberté d'esprit et de sa disponibilité qui étaient restées les mêmes qu'au temps où le jeune séminariste allait du catholicisme au socialisme et du socialisme à l'anarchie.

L'EDUCATEUR

En 1904, celui que l'on avait surnommé le commis voyageur de l'anarchie, en raison des multiples conférences qu'il avait tenues à travers toute la France, veut édifier une œuvre durable.

Il a constaté au cours de ses nombreuses controverses que la plupart des hommes sont ancrés dans les préjugés qui leur furent inculqués dans l'enfance, et qu'avant de s'ouvrir aux réalités qu'on leur propose, il leur faut d'abord faire table rase de tous les mensonges dont ils sont esclaves.

Ce qu'il faut donc. c'est se tourner vers l'enfance et la préserver des dogmes dont on obscurcit les cerveaux.

Et il va mettre au service d'une école rationaliste les profits qu'il tire de ses conférences.

Certes, avant lui Robin avait tracé la voie, mais ses suivants : les Ferrer, les Sébastien Faure, les Madeleine Vernet, en ont-ils moins de mérite ?

« La Ruche » est créée ; école mixte, gratuite, prodiguant une éducation intégrale, sans punition ni récompense.

Elle durera douze années et ne disparaîtra qu'en raison de la guerre : ses difficultés s'accroissent, les revenus ont disparu, son animateur étant réduit au silence, et en février 1917, cette « Ruche » dont Freinet et même certaines école communales et lycées devaient, plus tard, reprendre les méthodes, est contrainte de fermer ses portes.

LA GUERRE DE 1914-1918

L'attitude de S. Faure en ces heures troublées est significative de sa lucidité.

Alors qu'avant l'éclatement de la tourmente, socialistes, néo-malthusiens, syndicalistes, libres-penseurs et anarchistes étaient d'accord pour condamner la guerre, alors qu'ils en avaient dénoncé le mécanisme et les profits, ils se trouvèrent entraînés par un vent de folie, dès sa déclaration.

Ne nous arrêtons ici qu'au cas des anarchistes, dont indiscutablement aucune ne cède à des considérations d'intérêts ou d'ambitions.

Cependant, on les vit justifier l'opposition à l'Allemagne au nom de la défense de la liberté.

Dans ce désarroi, S. Faure fut l'un des seuls parmi les « directeurs de conscience » du mouvement, avec Yvetot et quelques autres, à faire front à cette débacle de l'esprit (7).

Il lance une campagne, accompagnée d'un tract « Vers la Paix », à laquelle il doit renoncer pour ne pas compromettre les compagnons mobilisés, fichés par le gouvernement, et qui auraient servi d'otages.

Cependant, en 1916, il lance un périodique « Ce qu'il faut dire », largement blanchi par la censure, et en vue de l'après-guerre il ouvre en juin 1916 une librairie boulevard de Belleville et en juillet 1917, donne le jour à l'imprimerie « La Fraternelle ».

Le 23 septembre 1917, sous l'égide des syndicats du bâtiment-terrassiers-charpentiers en fer, il tiendra un meeting interdit, à la suite duquel il sera emprisonné en raison d'une odieuse machination policière lui imputant une affaire de mœurs (8).

C'est de sa prison qu'il entendra retentir le clairon de l'armistice.

LA REVOLUTION RUSSE

Un grand espoir est né dans le grand territoire sur lequel pesait le joug des tsars.

Avec tous les esprits libres, S. Faure s'y rallie, d'abord parce qu'un peuple refuse la guerre, ensuite parce qu'il refuse ses tyrans.

Cependant il n'adhère pas aux embrigadements du parti socialiste qui veut canaliser et politiser la révolte et se faire du soulèvement russe une auréole et un monopole.

Puis des nouvelles plus précises viennent d'U.R.S.S. et avec les années 1921-1922 c'est le retour des compagnons ayant vu les choses de près : Chazoff, May puis Voline dont les révélations dissipent ce que les libertaires pouvaient avoir d'illusions.

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE

Tout en poursuivant ses nombreuses tournées de conférences en faveur de la liberté et de la paix, S. Faure décide la création d'une œuvre durable et qui laissera aux mains de ses suivants une documentation solide et précieuse.

La conception de l'Encyclopédie anarchiste est née, il ne reste plus qu'à en réaliser les quatre gros volumes.

Pour cela il va faire appel aux anarchistes de toutes tendances, et cette œuvre éducatrice sera le carrefour de tous, faisant taire des querelles vaines et des controverses sans objet.

Pour en rendre l'acquisition facile à tous, elle paraîtra par fascicule que les compagnons feront relier ou brocher en leur temps.

Il faudra plusieurs années pour terminer cet ouvrage auquel d'autres même que les anarchistes auront collaboré à la demande de S. Faure.

LA REVOLUTION ESPAGNOLE

La grande opposition du peuple ibérique face à la tentative du coup d'Etat de Franco, et les grandes expériences communautaires qui s'ensuivirent, apportèrent à Sébastien Faure la dernière joie de son existence.

Malgré son âge, il partit pour l'Espagne et prit la parole à la radio de Barcelone.

Cependant, il mit les camarades en garde contre leur participation gouvernementale, et l'avenir devait, en lui donnant raison, donner raison à nos principes d'anti-étatisme sous quelque forme que ce soit.

La défaite de la révolution espagnole devant le blocus mondial fut pour lui, comme pour combien d'autres, une terrible désillusion.

Une autre devait suivre.

LA GUERRE DE 1939

Rappelons que, parmi ses activités, S. Faure avait poursuivi entre les deux guerres la lutte en faveur de la paix et que sous l'égide de la Ligue internationale des combattants de la paix créée par Victor Méric, et à laquelle il avait adhéré, il avait parcouru la France pour faire entendre sa voix contre la guerre.

Celle-ci devait éclater, et c'est au milieu de la tourmente (la troisième qu'il connaissait) qu'il devait fermer les yeux le 14 juillet 1942, en ce jour anniversaire de révolte et de renversement des citadelles liberticides.

L'HOMME

Il nous reste à analyser l'homme, le propagandiste et le théoricien,

ce qui nous sera facilité par la biographie qui précède et par les prises de position qui furent les siennes.

Constatons tout d'abord cette disponibilité d'esprit qui ne fut possible qu'en raison de sa fidélité à la liberté.

Constatons cet équilibre de sentiment et de raison qui lui permit de garder le cœur chaud et de conserver la tête froide en des heures troublées et troublantes.

Constatons son sens de la réalité si harmonieusement mêlé à son sens de l'idéal, et qu'illustre son attitude durant l'affaire Dreyfus.

LE THEORICIEN

Certes, S. Faure fut avant tout un propagandiste — et ajoutons un agitateur, car pour lui la parole était déjà action, et il paya souvent de prison le fait de l'avoir fait entendre.

Combien gardent souvenir de ces soirées dont ils sortaient ivres d'éloquence et de foi en l'anarchie, tant sa conviction n'avait d'égal que son talent ?

Cependant, certains lui reprochent de n'avoir été qu'un propagandiste et de n'avoir fait reposer ses théories que sur l'acquit de ses anciens, certains lui reprochent de n'avoir pas été un continuateur de Bakounine et de Kropotkine.

Avant de répondre à un parel grief, laissons à Bakounine lui-même le soin de le faire pour nous :

« J'ai cette conviction — écrivait-il dans sa lettre d'adieu — que le temps des grands discours théoriques, imprimés ou parlés, est passé. Dans les neuf dernières années, on a développé au sein de l'Internationale plus d'idées qu'il n'en faudrait pour sauver le monde, si les idées seules pouvaient le sauver, et je défie qui que ce soit d'en inventer une nouvelle.

« Le temps n'est plus aux idées, il est aux faits et aux actes. Ce qui importe avant tout aujourd'hui, c'est l'organisation des forces du prolétariat... »

Oui certes, pour qui s'est ouvert à la grande loi de la relativité, pour qui a choisi la règle du jeu libertaire, que reste-t-il à découvrir, sinon de vagues constatations, qui ne sont le plus souvent que la démarcation de constatations déjà faites ?

Ce vide peut se camoufler derrière un vocabulaire plus ou moins intelligible qui redira moins clairement ce qui a déjà été dit.

Mais, tout au contraire, la prétention de S. Faure tendait à la clarté et son mérite ne réside-t-il pas d'avoir dit plus clairement ce qui avait été dit avant lui ?

D'autre part, une lecture attentive de son œuvre permettra d'y découvrir des originalités, faute d'en attendre des « nouveautés », cette pierre philosophale de nos modernes savants.

Le libre-penseur : commençons par cette forme de sa pensée puisque

c'est par celle-là que se libéra son esprit et que son rejet d'une tyrannie céleste l'amena au rejet de toutes les tyrannies.

Ses motifs, dont l'essentiel est présenté dans une brochure : « Les Douze Preuves de l'inexistence de Dieu » et dans un livre : « L'Imposture religieuse » ont sans doute déjà été définis en gros par Bakounine, mais S. Faure a eu le mérite de les classer et de les exposer méthodiquement sous la forme d'une démonstration quasi mathématique.

Le pacifiste : Sébastien Faure fut un pacifiste de premier plan dont l'activité a été signalée plus haut.

Cependant, avant de définir son « pacifisme », il dénonça tous les palliatifs, les faux moyens, par lesquels on abuse et l'on berne l'opinion :

« La nationalisation des armements » qu'il ridiculisait en faisant remarquer toute la différence qu'il existe entre le fait de mourir sous des bombes anonymes ou de trépasser sous des bombes nationalisées.

Puis il décortique les thèses officielles prônées par la Société des Nations : désarmement général, progressif, simultané et contrôlé.

Général : en sorte que s'il reste de par l'univers un pays pour conserver le moindre armement, toutes les nations du monde conserveront les leurs.

Progressif : pourquoi ? si l'on juge utile, indispensable le fait de désarmer, pourquoi ne pas accomplir ce geste totalement et sans attente ?

Simultané : c'est-à-dire que c'est à la même heure, à la même seconde, que tout amoindrissement du potentiel militaire sera opéré, ce qui met ce projet à l'abri de toute réalisation possible.

Et enfin, contrôlé : car les chefs d'Etat ont un tel désir de paix, et une telle confiance les uns dans les autres, que toutes ces réticences établies et toutes ces précautions prises, le désarmement sera de plus contrôlé.

Et il pouvait conclure qu'avec un tel programme, la paix et la fin des armées n'étaient pas pour demain.

L'avenir devait lui donner sinistrement raison.

Ce qu'il oppose, c'est la thèse du désarmement unilatéral.

Là non plus il n'est pas un novateur.

C'est le député Alfred Naquet (auteur de la loi du divorce) qui en est le père.

Mais il n'est que de relire le thème que celui-ci expose et les réticences qu'il contient, il n'est en contrepartie que de relire toutes les analyses que S. Faure en tire et tous les enrichissements qu'il lui apporte pour constater que ce dernier fait œuvre de créateur.

Désarmement unilatéral, car il faut bien que quelqu'un commence, que l'exemple soit donné, qu'une déclaration de paix soit faite par un pays à la face du monde.

Geste sans danger et qui loin de diminuer la sécurité d'un peuple ne ferait que la renforcer.

Ce qui met un pays en péril, ce qui le fait menaçant, et par réaction menacé, c'est le fait d'exacerber son potentiel militaire.

Une guerre n'éclate que dans la mesure où chaque peuple est persuadé être la victime du voisin, que dans la mesure où on lui fait admettre que c'est lui l'agressé.

Comment un chef d'Etat pourra-t-il persuader ses sujets qu'ils sont menacés par celui qui ne menace pas, et que les armes qui sont braquées sur lui sont celles du pays qui n'a pas d'armes ?

Puis, S. Faure tourné vers l'histoire constate que ce sont les pays les plus puissants, les plus militarisés, qui ont connu le plus de guerres.

Il constate l'accord des hommes politiques qui, s'ils se mettent d'accord sur la guerre, pourrait le faire sur la paix.

Il constate le trafic des marchands d'armes pour qui la guerre n'existe pas.

Et il conclut par l'urgente nécessité de réaliser le désarmement unilatéral.

Mais un tel geste ne s'opérera que sous la pression populaire.

C'est à celle-là qu'il a recours :

« Ou vous imposerez ce désarmement et ce sera la révolution, ou vous ferez la révolution et vous établirez ce désarmement. »

Car pour lui une révolution doit être défendue par le peuple dans son entier, et non par une catégorie d'hommes : gouvernement, armée ou parti.

L'anarchiste : S. Faure était avant tout anarchiste, sa libre-pensée comme son pacifisme y aboutissaient, et il pouvait défendre telle ou telle thèse sans restriction ou concession d'aucune sorte.

Dans son expression comme dans sa conception, S. Faure fut l'homme des synthèses.

D'abord au sein même de la famille anarchiste, dont il ne partagea pas les divisions.

Il le prouva en faisant appel à tous en vue de la collaboration à l'Encyclopédie anarchiste.

Pour lui, individualisme, collectivisme, anarcho-syndicalisme, néomalthusianisme, étaient notions complémentaires d'un même idéal.

Mais il poussa au-delà du mouvement anarchiste cet esprit de synthèse : dans le pacifisme ainsi que je l'ai indiqué plus haut, et lors de l'affaire Dreyfus où il s'attira l'estime et l'amitié même d'hommes venus d'autres horizons que les nôtres, et d'accord avec lui pour mener en commun sur des objectifs précis une lutte profitable à la vérité, donc à l'anarchie.

Il est à considérer aussi cet aspect que je n'ai fait qu'effleurer plus haut : ce souci tout à la fois de pureté et d'efficacité dont il s'est efforcé de maintenir l'équilibre sa vie durant :

« A quoi bon le geste s'il n'est pas inspiré par une pensée ? » « A quoi bon la pensée si elle n'est pas suivie par le geste ? » avait-il coutume de dire.

Il est un dernier point de la pensée de S. Faure qui ne peut être passé sous silence et qui est exprimé par le titre même du livre qui le développe « la Douleur universelle ».

Cette société nous dit S. Faure ne fait que des malheureux, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, exploiteurs et exploités.

Elle crée des privilèges, elle assure des postes apparemment enviables mais tout cela reste en deçà du bonheur.

Au changement social que nous appelons, tous sont gagnants, même ceux qui apparaissent aujourd'hui avantagés, car le système humain que nous voulons donnera à tous des avantages infiniment supérieurs en les délivrant de leurs vaines préoccupations sociales, de leurs absurdes considérations morales, et en rendant à l'homme, avec sa dignité, la place d'homme qui, toujours, aurait dû être la sienne.

Les métiers haïssables et inutiles abolis, la lutte des classes et des individus entre eux, au sein même de ces classes, anéantie, la société cessera d'engendrer la douleur universelle.

Je ne sache pas que parmi les devanciers de Sébastien Faure, aucun n'ait poussé aussi loin l'analyse.

M. L.

---

(1)Cette citation n'est qu'une reconstitution de ce débat, dont il n'existe pas, à ma connaissance de documents autres que ceux oraux.
(2) « Sébastien Faure » de Jeanne Humbert p. 130-131
p. 140-141
p. 147
(3) « Histoire du mouvement anarchiste » de Jean Maitron
p. 234
(4) « Les anarchistes dans l'affaire Dreyfus » : « La Rue » n° 3
(5) « Histoire du mouvement anarchiste » Jean Maitron
p. 254
(6) « Sébastien Faure » Jeanne Humbert p. 41
p. 177
(7) « Monde Libertaire » n° 104 (septembre 1964)
(8) « Une infamie » p. 11
(9) « Histoire du mouvement anarchiste » Jean Maitron
p. 64

Egarements philosophiques

A tous les égarés...

par Arthur MIRA-MILOS

« Les philosophes seront simplement les chiens de garde du vocabulaire et les historiens de ce Moyen-Age où les mots avaient plusieurs sens. En attendant ils apprennent à mettre de côté les pensées dangereuses pour le jour ou leurs poisons seront évaporés : la raison a le temps, elle les retrouvera à son heure qui ne coïncide pas avec l'heure des hommes. »

Paul NIZAN (« *Aden-Arabie* »)

Nous autres, les philosophes, n'avons guère d'honnêtes sentiments pour les hommes que la science charme et prive de toute émotivité. Je parle ici des scientistes, et non des scientifiques qui se montrent toujours des êtres d'une qualité extrême. Les scientistes sont en quelque sorte des scientifiques ratés, toujours en retard de quelques dizaines d'années sur leur temps, ingurgiteurs de vérités, compilateurs de formules dont, bien sûr, ils ne comprennent que rarement le sens, où, ce qui serait étonnant et talentueux de leur part, s'ils les comprennent, s'en servent dans leurs cervelles comme on se sert de couches pour que bébé n'inonde pas la maison, de ce que ces mêmes scientistes appelleraient ses excréments, et moi, la pisse et la crotte ; un point c'est tout.

« *La science commence par l'étonnement* »

ARISTOTE

Autrefois, les hommes que la connaissance rigoureuse réjouissait, comme la géométrie par exemple, étaient tous de fins penseurs qui sont restés à la base de lancement de l'histoire de la philosophie. THALES, ANAXIMENE, ANAXIMANDRE, et quelques autres que j'oublie parce que je n'ai pas sous les yeux le manuel du parfait petit philosophe que mon professeur m'avait conseillé d'acheter et qui sait faire des « sages » à la manière des scientistes : de bonnes coccinelles voltigeant entre leurs vérités caduques, avaient le don de séduire. Ces « hommes de la mathématique », comme tous les penseurs grecs présocratiques, jugeaient des phénomènes de la nature qu'ils ne comprenaient guère. Cette ignorance pourtant, n'était pas à l'origine des croyances religieuses comme on l'admet couramment. Cette idée décadente, répandue par nombre

d'athées-sociologues, est fausse. La preuve : le premier philosophe grec consacré tel par la tradition, THALES, à qui l'on attribua un peu tardivement la démonstration du théorème qui porte son nom, était un « matérialiste » pur. Il fallut attendre d'autres Milésiens (1), comme PYTHAGORE ou EMPEDOCLE, pour que les religions soient institutionalisées, et les miracles décrétés d'utilité publique...

En ce temps, donc, la métaphysique ne régnait pas encore, car SOCRATE n'était pas venu, et PLATON n'en avait pas fait le bel artiste que nous connaissons ; nos scientifiques étaient des êtres sages (au sens étymologique ; sage : celui qui sait), c'est-à-dire qu'ils s'offraient à la connaissance du monde et de ses manifestations « objectives », de ses phénomènes et des rapports qui pouvaient exister entre eux et les vivants. Il est intéressant de voir combien le XX[e] siècle est en régression par rapport à celui de THALES, bien que nos connaissances « empiriques » paraissent plus développées : il n'existait pas alors d'institutions religieuses dogmatiques, ni de superstitions, encore moins de miracles. La Vierge de Fatima n'avait pas encore fait recette...

Mais revenons à nos scientistes qui mènent le monde, et qui passent aisément des livres à la technocratie. Nous pouvions espérer que ces braves gens poseraient définitivement les évidentes et nécessaires vérités face aux lugubrités de la contingence. Nous pouvions croire que ces « savants » démystifieraient le sentiment sacré de la vie et des passions, et bouleverseraient nos valeurs. Nous pensions qu'ils fermeraient le bec, une fois pour toutes, à la traînée de poussière que SOCRATE laisse encore derrière lui avec la métaphysique occidentale. Il n'en a rien été. Nos valeurs sont celles mille fois causes d'insomnies et de souffrances, et quand le temps se fait un peu plus gris, celles de PLATON, cet esthète plus que philosophe, épris d'un fanatisme religieux grossièrement répugnant, et dont le rêve est celui de la dictature théocratique où les sciences, les arts et les lettres seraient asservis, rêve qui peut aussi bien s'adapter à la société napoléonienne du XIX[e] siècle, qu'à la toute-puissance nazie, ou encore à l'oppression du réalisme socialiste. Car PLATON est bien plus un religieux intolérant qu'un philosophe ; bien plus un homme de la politique qu'un homme de la société. Sa philosophie n'est que l'articulation de son sectarisme belliqueux, ses raisonnements apparemment strictes que les reflets d'une âme trop éprise de domination et de pouvoir absolu. Le grand souhait de PLATON a été de balayer de la vie publique toutes les poulettes de l'art et de la pensée, responsables selon lui, de la mauvaise marche politique de la cité.

> *« Platon était un idéaliste de droite, convaincu que seule l'autorité peut faire régner la justice, une justice qu'il ne conçoit pas comme une égalité entre les hommes, mais comme l'exension à la société d'une loi cosmique, au contraire, profondément iné-*

---

(1) Nom donné aux philosophes ioniens qui enseignaient à Milet (ville d'Asie mineure) au VI[e] siècle avant J.-C., et qui s'efforcèrent de donner du monde une image cohérente et scientifique en tentant d'unifier toute chose en un élément.

galitaire. Ses sentiments antidémocratiques ne font pas de doute et, dans la « Lettre VII », *il considère l'installation des Trente Tyrans à la place de la démocratie comme une authentique et salutaire révolution. Par ailleurs, à travers toute son œuvre, Platon fait l'éloge tantôt de la théocratie égyptienne, tantôt de Sparte et de son régime de boy-scouts sanglants. Il se range parmi les « laconisants », parti semblable à celui qui, dans les démocraties européennes, entre* 1930 *et* 1940, *admiraient le fascisme italien ou Salazar. Il vante le « laconisme », c'est-à-dire l'imbécillité silencieuse ou le borborygme prétentieux.* » (2)

Heureusement que HEGEL a monté son cheval de bataille matérialiste (avant de cheminer sur la jument idéaliste, soit) pour partir en campagne contre ce sentiment métaphysique néo-socratique. Hélas pour HEGEL et surtout pour nous, hélas aussi pour tous les matérialistes, la métaphysique n'était pas des moulins à vent, et le philosophe, Don Quichotte de la Manche. La métaphysique qui se rattache à l'idéalisme, mais qui ne peut lui être confondue (3) demeurait aussi imposante que ses cathédrales qui en sont le reflet dans le monde des choses : hautes, sombres, froides, ténébreuses, mais fières et presque indestructibles sans une bonne charge de dynamite (matérialiste).

Le bien et le mal régnaient en maîtres, la morale était la dame doyenne du banquet mondial, et nos scientistes faisaient piètres figures, baissant lâchement la tête devant cette femelle patronesse, grasse et répugnante. Les vrais scientifiques avaient la parole coupée par les agitations de nos pseudo-savants qui ne savaient où donner de la tête, de la cuisse et du muscle pour s'attirer les sympathies de la matrone morale, qui sentait de plus en plus mauvais. Heureusement, **il restait les philosophes !**

« Pour entrer dans la philosophie, il faut commencer par en sortir » ***ALAIN***

---

(2) Cet extrait est tiré de l'excellent livre de Jean-François REVEL, **« Histoire de la philosophie occidentale »** dont il m'est arrivé de parler à plusieurs reprises dans cette même revue, et qui est un ouvrage essentiel pour comprendre l'histoire de « la » philosophie des premiers « philosophes » à ceux du Moyen-Age. Cet ouvrage est édité chez Stock et ne nécessite nullement des études très poussées en philosophie pour être lu, sans toutefois tomber dans le bain didactique de nos maîtres qui ont trop souvent tendance à nous prendre pour des imbéciles...

(3) J'entends par là que l'idée de la dualité de l'Etre, corps et âme, est l'instrument de l'idée de Dieu et de l'immortalité de ladite âme. L'idéaliste dit : tout n'est pas substance matérielle. Par exemple PLATON (pour revenir à lui...) pense que le monde des idées (au sens de « modèle premier ») existe en lui-même, en dehors du monde des **phénomènes,** que l'idée existe en tant qu'objet. Au monde des **phénomènes** s'oppose le monde des **noumènes** qui est celui des vérités éternelles et universelles : c'est pour PLATON le monde de la « science »...

Bien sûr, par **tous** les philosophes ; mais quelques-uns qui décidèrent de moucher la grosse dame, de lui flanquer une fessée, et de lui payer une sucette pour qu'elle aille pleurnicher dans son coin. Et la grosse dame morale perdit ses kilos, dépérit, tomba malade, et alla rejoindre Dieu au royaume de la dénonciation des mythes, où l'on met en cage les fausses vérités, devant lesquelles passe le peuple trompé en leur criant des injures, et en leur crachant au visage. Ainsi en advint-il de Dieu après que NIETZSCHE l'eut mise en terre, ainsi la morale fera-t-elle bientôt la joie de notre pauvre peuple, qui, soit dit en passant, ne mérite pas que nous lui fassions une telle faveur. Tant pis, le cœur y est ! Qu'on ne le rende jamais !... (4)

Choquer le scientiste est aisé, ainsi que le bourgeois ; puisqu'ils ont oublié tous deux en chemin cet ingrédient qui fausse toute logique, **l'esprit,** et qu'ils aiment les sornettes glaireuses ; ils ont le dégoût des sages pour l'ironie, et des grincements qui se font entendre autour de leurs oreilles. D'ailleurs comment reconnaître ces esclaves ? La morale est affaire d'homme de bon sens, d'honnête citoyen décoré, de curé passé au « mixer » du libéralisme, de l'homme de gauche habitué des pétitions et des défilés de protestation contre sa propre naïveté. Tous ces gens n'ont de cesse de pouvoir un jour lui retrousser les jupons et voir sa culotte, très sale à ce qu'il paraît...

Ce qui est Bien ou ce qui est Mal n'a de sens que pour celui qui reçoit les coups. Le Bien et le Mal sont des valeurs qui ne **valent** pas. La conscience des valeurs est la fleur active de la vie ; c'est du moins ce que nous enseignent les philosophes ratés. Elle s'attache à la chose, et s'inscrit sur l'instant ; on peut soigner les malades, nourrir les malheureux, comme on peut hâter les guerres ou boire du pétrole à pleins dollars. L'importance « morale » pour la conscience est de savoir quelle couleur ont les malades, et qui, du juif ou de l'anarchiste servira pour faire du savon de sa graisse et enfumer les champs alentour. La noble morale se fait dans cette démarche, qui, elle seule, est peut-être universelle. Nos scientistes le savent, et ils ne disent rien. **Aimer la vie n'est qu'aimer son plaisir.** La morale croit au plaisir de la vie que la mortalité nous accorde, comme la charnière absurde de cette progression mathématique de la race humaine sur un globe qui s'agite seul, dans l'immensité des temps. La morale fait bien piètre figure lorsqu'elle plane comme un nuage, à quelques degrés du sol, dans cette éternité-vie du système tout entier, et du mystère des étoiles. Le Bien et le Mal ont des acharnements sur notre vie cloîtrée, réduite à la simple réalité, à notre drôle de perception que nous prenons pour argent comptant, et que nous appelons nos sens. Ils ne nous trompent pas bien sûr, la relativité n'existe que dans l'âme des fous, et l'âme elle-même n'existe que dans les livres de ces fous et dans les églises, quelques heures par semaine, parce que le reste du temps il faut bien vivre, et que ce n'est tout de même pas la prière qui nourrit son citoyen. Cette perception ou cette pensée qui est

---

(4) Ce qu'on n'ose pas vous dire, c'est que la grosse dame morale s'assit un jour sur son trône (les bases métaphysiques), et que celui-ci s'écroula. La dame morale se retrouva les quatre fers en l'air. Voilà pourquoi on dit que la morale ne repose sur rien, si ce n'est sur son cul !

rapidement connaissance, ne se calque plus sur l'objet pensé mais sur le sujet pensant et pensé à la fois. L'objet, lui, ne nous fournit que des jugements contingents et non nécessaires ; les catégories sont dans l'être et non dans la chose externe qui faisait croire à ARISTOTE que la science est inexplicable puisqu'elle ne contient en elle-même aucune certitude, et que le temps est assimilé à l'Etre pensant. Notre connaissance réside en fait dans notre pouvoir de régler l'objet sur les formes **a priori** de notre sensibilité et de notre entendement (KANT). (5)

Depuis longtemps, et avec acharnement, on s'évertue à justifier ou à combattre **la** Morale absolue du Bien et du Mal. Combattre le cloisonnement est une figure courbe dont les lignes reviennent toutes à un point de départ appelé **vide primitif** (voir mon article **« Anarchie, philosophie, pensée révolutionnaire »,** « **La Rue** « N° 5). Pour qu'une Morale soit, il faudrait que l'universel appartienne à la conscience. Or le jeu n'en vaut pas la chandelle, puisque le cheminement de la pensée peut se faire **comme si** ou **comme ça.** Les philosophes ne jouent que lorsqu'ils sont certains de gagner, que lorsque leurs cartes sont truquées à leur avantage. Et ils gagnent toujours l'immortalité, même s'ils ne sont que de piètres guignols de la fleurette philosophique et écrivaillonne.

> *« Qu'il s'agisse de la responsabilité morale ou du droit, de la famille, de la vie politique ou de la personne, les auteurs veulent libérer le lecteur des concepts reçus aveuglément.*
>
> *Ils absorbent les plus graves problèmes de l'heure avec une claire franchise et une objectivité parfaite... Heureux les jeunes qui peuvent être philosophes sans cesser de vivre la vie de leur temps ».*
>
> *Louis RAGEY (Avant-propos du « Nouveau Traité philosophie » pour classes de mathématiques).*

Ainsi, dans l'élémentaire manuel pour adolescents et adolescentes ignares (on le croirait car ce livre confond aisément clarté et imbécillité !) qui est le plus couramment répandu dans les lycées et collèges de France, on peut longuement se pencher sur les « méditations » de tel SAINT-ANSELME, tel SAINT-THOMAS, tel DESCARTES (qui tient à lui seul le cinquième du livre. Rabelaisien, décidément...), LOCKE, CONDILLAC, Stuart MILL, DILTHEY, RIBOT, POINCARE (!), RAUH, qui sont (DESCARTES mis à part) d'honnêtes écrivains n'ayant strictement aucun intérêt en ce qui concerne la réflexion philosophique pure. Leur pensée est pourtant fructueuse, il faut croire ; c'est-à-dire qu'elle est dans la ligne idéologique, dans la norme conformiste, qu'elle est « raisonnable » à la peau de la bourgeoisie, comme la révolte nous colle au ventre. Cette idéologie bourgeoise n'est pas un mythe ; ce serait trop aisé. Nous ferions tous de la « bonne » philosophie, cohérente et respectable. L'idéologie bourgeoise est présente dans chaque texte, dans

---

(5) Pour plus de détails lire ARISTOTE (**« Ethique à Nicomate »,** **« La Politique »),** et KANT **(« Critique de la raison pure »)** qui vous expliqueront ça mieux que moi puisque c'est leur boulot...

chaque concept, dans chaque articulation du raisonnement : c'est le triomphe du libéralisme, la gloire du moyen terme philosophique, en toute objectivité, bien sûr. L'objectivité est une invention de faux pédagogues pour se donner bonne conscience ; l'objectivité c'est de cacher ce qui n'est pas « pensable », c'est de couper dans Rabelais les passages les plus turbulents (de remplacer par exemple le « je bande » du manuscrit, par un « je ressens quelque chose d'agréable » !) c'est d'enseigner la pensée métaphysique sur toute la lignée judo-chrétienne, et d'offrir, seulement, en pâture « à l'opinion de chacun » ces fougueux philosophes matérialistes-athées qui ont juré la **« décadence »** de notre civilisation. L'objectivité, c'est une invention de maître d'école laïque pour curés repentis. L'objectivité c'est du beurre rance qu'on prend pour du miel. C'est aussi du boudin pour intellectuel bon enfant et scientifique diplômé.

D'autres philosophes, dont on peut contester la justesse, aussi bien des idées que de leurs démarches, mais qui ont apporté à l'édifice philosophique, donc à l'édifice de la vie, leurs briques et un peu de ciment, sont au contraire laissés en marge comme des chiens galeux. On réserve à HERACLITE qui est le pôle de départ de **toutes** les philosophies contemporaines (6) douze malheureuses lignes choisies évidemment parmi les plus insignifiantes. Et si PLATON est gratifié de dix-sept chapitres

---

(6) Des phrases telles « Les contraires s'accordent, la discorde crée la plus belle harmonie : le Devenir tout entier est une lutte » ; « Ils (les hommes) ne comprennent pas comment les contraires se fondent en unité », tirés du seul texte qui nous soit connu de lui et intitulé **« Les Fragments »,** ne sont pas sans rappeler quelque chose que PLATON et que HEGEL après lui appelèrent la **dialectique,** qui semble pour **notre** philosophie très moderniste, qualifiée « marxiste », l'axe central de l'acheminement de la pensée, à supposer qu'elle existât, en dehors de tout cheminement purement mécanique du matérialisme gras et grossier. Puisque nous sommes sur le seuil du domaine philosophique héraclitéen, et puisque je tente présomptueusement de montrer qu'il est, tout comme NIETZSCHE d'ailleurs, l'inspirateur de nos anti-valeurs révolutionnaires, et ce, bien avant le président MAO, je me bornerai à citer ces quelques phrases que nos poètes surréalistes aimeraient sûrement graver en lettres d'or au-dessus de leurs cheminées :

— « Le soleil, large comme un pied d'homme ».
— « La foudre pilote l'univers ».
— « Le feu, progressant, jugera et emportera tout ».
— « Les hommes, dans leur sommeil, travaillent farternellement au devenir du monde ».
— « Le soleil n'outrepassera pas ses bornes ».
— « Approche ambiguë ! »

Cette phrase nietzschéenne aussi : « Un seul homme en vaut pour moi dix mille, s'il a le plus de noblesse ».

Et enfin, cette magnifique citation qui peut à elle seule résumer tout un monde : « A l'origine, le monde le plus beau est un tas d'ordures répandu au hasard ».

complets, SCHOPENHAUER se voit réserver une demi-page de livre, NIETZSCHE une page et demie, ainsi que FREUD, une page pour HEIDEGGER, peut-être le plus grand philosophe contemporain, et une page à CAMUS contre six à SARTRE bien sûr. Il n'est bien entendu pas dans ma volonté de réhabiliter le SCHOPENHAUER politique qui se glorifiait en 1848 d'avoir aidé les soldats à tirer sur ce qu'il appelait « la canaille souveraine ». Il s'agit simplement de lui donner son exacte place dans le carrefour qui mena aux philosophies modernistes, rien de plus.

> *« Les intermédiaires falsifient presque involontairement la nourriture qu'ils transmettent ; de plus, en récompense de leur méditation, ils demandent trop pour eux, de l'intérêt, de l'admiration, du temps, de l'argent et autre chose, dont on prive par conséquent les esprits originaux et producteurs... On peut certainement chercher une des raisons de la misère des conditions intellectuelles dans le nombre exagéré des professeurs : c'est à cause d'eux que l'on apprend si peu et si mal. »*
>
> *NIETZCHE (« le Voyageur et son Ombre » aph. 282).*

Ainsi l'immortalité gagne-t-elle les rives sèches de la philosophie. On apprend les phénomènes réflexes de la pensée, on forge à l'esprit une rigueur conformiste et absolue, et quand le maître vous dit « Morale », vous devez sortir votre **« Abrégé de la morale kantienne »** (en vente dans toutes les bonnes librairies) en disant avec ce signe scout qui signifie aussi « si de GAULLE est parti c'est POMPIDOU qui commande » : « Toujours prêts, Maître ! ». Au genre, la cravate en coin et la jupe retroussée, vous serez un bon philosophe ; vous connaîtrez les idées forces de l'éternelle philosophie : la Morale c'est KANT ; la caverne c'est PLATON ; la dialectique c'est HEGEL ; le nazisme c'est NIETZSCHE ; la France c'est DESCARTES ; Port-Royal c'est PASCAL ; et le progrès c'est MARX. Par contre, vous ne saurez rien, ou très peu de CAMUS car, c'est bien connu, c'est un sale bolchevick, au service d'on ne sait quel complot ourdi contre la Raison et l'Ordre moral, qui a profité de la détresse d'après-guerre pour nous refiler la nausée de l'absurde et nous faire retomber la pierre de SISYPHE sur les pieds. Cette remise en cause de « découpage » philosophique ainsi opérée ne peut se faire si elle n'est complétée par une remise en cause idéologique qui lui est corollaire. Le concept philosophique universitaire, en lui-même, n'a aucun sens, si on ne lui ajoute pas un contenu : c'est-à-dire qu'il se peut faire qu'une philosophie universitaire soit « mauvaise », même pratiquée à l'aide d'auteurs » de gauche », tels HEGEL, MARX, ou, bien sûr, SARTRE. Le contenu s'imprègne sur la forme et inversement.

> *« Deux races d'hommes : l'un tue une seule fois et paie de sa vie ; l'autre justifie des milliers de crimes et accepte de se noyer d'honneurs »*
>
> *Albert CAMUS.*

Voilà bien de la crotte là-dedans, livrée à des porcs qui aiment à s'y vautrer. Idées forces généreuses, les grandes valeurs de la liberté, de

la volonté, de la conscience, du devenir, de la vertu, de la justice, de la charité, du droit, de la famille, de la nation, de la vérité, sont malaxées à grands coups de naïveté consommée et de délicatesse. Voilà encore nos scientistes de la philosophie. Il n'est pas nécessaire de courir la renommée pour être un philosophe de la vie et de la mort. Les grands noms de la philosophie contemporaine, d'ailleurs, lorsqu'ils ont cessé de faire la girouette avec l'histoire, et de brosser leur fauteuil d'académicien qui a l'incontestable mérite d'avoir vu bien d'autres paires de fesses, ou encore lorsqu'ils pensent que le progressisme clignote dans la salle de rédaction des **« Temps modernes »** , montrent qu'ils n'ont que de petits prénoms. Nos philosophes regardent les autres mourir, et s'indignent ensuite parce qu'ils sont « de gauche ». D'autres philosophes, les plus maudits, ont attisé les crématoires, certains ont mis les juifs au four ; d'autres, les premiers, ont regardé faire et ensuite ont crié au scandale et pleurniché sur la « démocratie bafouée ». Nos attiseurs étaient fusillés ; les seconds se vendaient bien et gagnaient leur renommée.

> « *Vous serez insultés parce que l'insulte est une façon de communiquer. En insultant, nous devenons naturels. Nous avons prise sur vous. Nous renversons l'obstacle qui nous sépare. Nous renversons le mur. Nous allons vers vous. Mais avant cela, vous serez encore insultés.* »
>
> *Peter HANDKE* (« *Outrage au public* »)

Aujourd'hui tous les philosophes sont « de gauche ». Leur tâche n'en est que plus lourde, car ils ont en face d'eux des militaires et des politiciens qui, eux, n'ont guère l'habitude de pratiquer la philosophie : tous les bons combattants combattus nous le disent : « Pour tuer un homme, il ne faut plus penser ; pour en tuer plusieurs, il faut attendre ; et pour penser à tuer, il faut n'avoir jamais pensé ».

> « *Qu'importe les victimes, si le geste est beau* ».
>
> *Laurent TAILHADE.*

Nous nous disions bien, quand même, que la Morale avait son mot à dire dans tout cela. Car en fin de compte c'est toujours de la vie et de la mort qu'il s'agit. C'est de la respiration saccadée de ceux qui tuent, du râle lent de ceux qui meurent, et de la candeur de ceux qui rêvent qu'il s'agit d'un accident de parcours, et que bientôt, il en sera fini de toutes ces larves héroïques qui au Vietnam, au Tchad, au Nigéria, en Tchécoslovaquie, le long du fleuve Amour, en Amérique latine, sur le canal de Suez, en Palestine, dans les ghettos noirs des Etats-Unis, en Grèce et en Espagne, s'ingénient à défendre les valeurs de leur civilisation, qu'elles reposent sur les bases du capitalisme impérialiste ou du marxisme. Des deux côtés, la guerre est « juste », pour conserver ce bien moral qui s'appelle l'ordre et que la vertu ignarde n'a pas le don d'embellir. La Morale dit, par la voix du Christ (qui inventa le calendrier à roues convexes et surgénérateur hydraulique !) : « Tu ne tueras point ». Et elle ajoute : « Si tu tues, je te tuerai à mon tour ». Voilà une belle Morale qui a tout et rien à voir avec la philosophie. Lorsque KANT

dit (je résume, je résume, rassurez-vous...) que pour savoir si tel acte est « moral » il faut « l'universaliser » et considérer s'il n'implique pas « contradiction » en lui-même, le droit du plus fort serait de l'acte « moral » par excellence, puisqu'il peut en tout état de cause être la règle générale de la survie et ne pas impliquer qu'il **se nie.** Cette morale de la conservation de l'espèce, dont les fins sanglantes sont de toute évidence, à la manière dont Hans JOST considérait en tant que chef de file des « poètes » du IIIe Reich, poètes qui ne manquaient ni d'humour ni de sens putréfié, « l'homme (qui) n'est que viande et sang », cette Morale donc, semble fondée sur le principe kantien rabougri : **Je te tue parce que c'est la règle et que je suis le plus fort. Et j'offrirai ton âme à Dieu et ton corps au Diable !** C'est bien ce que KANT appelait la « Volonté bonne », que DESCARTES, bien avant, qualifiait de « vertu de générosité », et SPINOZA la « connaissance du Tout intellectuel dépassant la Raison ». (7) C'est peut-être à une certaine conception grecque qu'il faudrait revenir, dans l'intuition du Cosmos en accord avec son harmonie, où la communion se fait dans un tout qui est le Destin dépassant la simple acceptation d'un ordre immobile. Hé ! Voilà qui semble bien **révolutionnaire** en effet, bien... **anarchiste :** dépasser la simple acceptation d'un ordre immobile !

Mais nos philosophes, malgré les lunettes de SARTRE, ont la vue basse. Dans les caves de St-Germain-des-Prés, comme dans toutes les autres caves, mis à part le bon vin, on ne trouve jamais que des pommes de terre en train de germer. La philosophie de nos « penseurs » se dessine à la « mords-moi le doigt », balançant entre le cher désir de faire de la « raison pure », et de coller à la réalité concrète afin d'être de bons progressistes quand une bise légère souffle des terres perdues de ce globe. Ils sont mélangés dans leurs cercles. Clos, ébourriffés, salutaires, le langage des idéalistes à la boutonnière et le bâton de Maréchal sur les pentes enneigées de la pensée. Qu'ils finissent à la N.R.F. ou à l'Académie Goncourt, les feuillettes pour écoles progressistes sont toujours à leur portée. **La contradiction qui ne se dépasse pas, n'est qu'un chou-fleur !**

On peut craindre que ces hommes de peine, ces bêtes à penser, n'osent relier la pratique de leur théorie, leur travail d'écrivains et d'intellectuels, en quelque sorte, et la pratique de leur réalité, c'est-à-dire le rôle qu'ils jouent dans le système de rapports du capitalisme. **La théorie n'est pas ici la chienne pauvre de cette pratique militante.** Elle est simplement dégagée de la réalité, même si elle en part, dans une sorte de mouvement progressif, et retrouve une pratique inchangée, alors qu'elle s'est considérablement transformée au regard de sa propre subjectivité. L'arme consciente de la théorie est inséparable du véritable désir de bouleversement radical dans un rapport de cause à effet, c'est-à-dire de contenu réel.

« Celui qui doit créer détruit toujours »

NIETZSCHE (« *Zarathoustra* »)

---

(7) J'ai trouvé préférable d'écrire Raison avec un « R » majuscule, afin de ne pas la confondre avec la raison-cause. Mais vous savez, je n'en pense pas moins...

Dans notre volonté d'intellectuels libidineux, nous espérions mettre à jour une imagination qui donnerait au pouvoir une conscience universelle et quasi religieuse. « L'imagination au pouvoir » était encore un légume avarié à la sauce des névroses gauchistes. Comment pourrait-elle espérer vivre cette imagination, quand on sait que le pouvoir la tue ? Comment pourrait-elle espérer avaler ce pouvoir, en faire son bien et gouverner à sa guise une meute de pratiquants politiques néo-religieux ? L'imagination libérée, c'est la mort de la raison-bâton de gendarme et la fin du pourquoi de cette imagination. La création, qui est l'achèvement total de toute révolte, non déréglée qui oscillerait de la destruction de soi à l'anéantissement « définitif », la création est le fruit essentiel de cette mort existentielle de la raison. L'analyse des phénomènes est nécessairement une démarche formelle, une logique d'articulation, une manière frustrée et indesente de constater ce que l'on sent, mieux, qu'on ne peut l'appréhender dans la démarche de la conscience révélée. Ce qui est neuf, c'est ce refus radical des valeurs de la raison, des valeurs de l'objectif et du Bien, de l'« explicable » (!), de l'« anaysable » (!!) du « certain » (!!!), qui nous ont été offerts pour assimiler un monde tout entier, et livré en pâture aux maniaques du croc-en-jambe, et à la gueule baveuse des « intouchables ». Ces valeurs ne sont pas de la société antique, féodale, capitaliste ; elles seront de la société socialiste qui se prépare et qui sera un échec certain pour le Devenir humain. Ces valeurs sont celles d'une science, ce sont les dogmes de la toute-puissance divine qu'ils soient du Patron ou de son fils, le Christ crucifié la tête en bas, de l'infiniment Bon et Parfait, de la Grandeur, de la Charité, et du Bien, ce sont les valeurs d'un monde qui erre depuis plusieurs milliers d'années sur les rives de la souffrance et de l'insomnie. Bâtir le socialisme, avec ces égarements-là est une gageure insensée. Libertaire, il ne le serait que de nom, à moins qu'on y mette en prison ceux qui l'aimeraient plus beau et plus tragique. C'est croire qu'en donnant « les usines à ceux qui produisent » et « la terre à ceux qui la travaillent », comme ça, tout d'un coup, miraculeusement, dans une espèce de Fatima socialiste, et parce qu'il le faut, tous les hommes de bonne volonté, ces monstres globuleux, traîne-savates de l'érotisme, vont se réunir puis, main dans la main, et tout en ordre dans le slip, vont œuvrer à l'édification d'une terre socialiste indestructible et parfaite. Hélas, je tiens en trop haute estime le socialisme, le vrai, politique, économique, éthique, psychologique aussi pour ne pas craindre qu'on en fasse une caricature balourde, où régneraient l'esprit de caste, la phobie de l'organisation, la paresse de la structure (tout structuralisme qui se veut libertaire est dépassé de lui-même. Il se conduit seul au marxisme !), la mollesse écrasante de « vérités » défroquées héritées de notre bas-monde. Oui, il faut et il faudra « essayer le socialisme » chaque fois qu'il sera possible, et à l'échelle la plus grande, quitte à retomber dans les erreurs autoritaristes qui sont trop ancrées en nous pour que nous puissions nous en débarrasser par notre seule « honnêteté » : seulement, ces erreurs, si elles ne sont pas reconnues et combattues, nous mèneront au même chemin que celles d'hier, qui s'appellent Cronstadt, U.R.S.S., Budapest, Prague, ou bien Espagne libertaire. C'est qu'on veut nous servir une sorte de paradis préfabriqué et étiqueté à la norme MARX ou BAKOUNINE, où l'homme n'aura pas à choisir sa propre réalisation, mais seuls la mort, le suicide, l'oisiveté, la calomnie, le mensonge, l'exploitation, la jalousie, et

croira que la vie est un bien en elle, et que la maladie n'est qu'illusion. A supposer qu'elle le soit, l'illusion, elle, n'en est pas une. L'illusion des maux du vieux monde est la réalité de l'illusion : comme quoi quelque chose est enfin vrai.

BAKOUNINE, dans **« Dieu et l'Etat »** (8), constate à l'homme ces deux nécessités premières, à savoir « la faculté de penser et le besoin de se révolter » ; ces deux nécessités étant d'essence identique et d'existence corollaire il va de soi, BAKOUNINE signifie, sans le noter : **je pense donc je me révolte** ; et CAMUS ajoutera plus tard dans **« L'Homme révolté » :** « Je me révolte donc je suis ». La détermination ainsi faite d'un homme doué de pensée (de part sa fonction même), cette « chose » si mal connue qui lui permet pour s'accomplir de se révolter, n'est pas une idée neuve. L' **« Antigone »** de SOPHOCLE en est un clair exemple, malgré les tourbillons « psychanalytiques » qui n'ont pas manqué de l'accompagner voilà quelque temps comme d'ailleurs nombre de tragédies grecques dont **« Oedipe »** est la plus en vogue, et pour cause. ANTIGONE dépasse de loin SOCRATE dans son accomplissement. Elle représente une sorte de permanence humaine face au Mal et à la Vie, face au commandement du pouvoir élu.

> « *Telle est mon infortune :*
> *je suis encore et ne suis plus parmi les hommes ;*
> *séparée à la fois des vivants et des morts.* »

Peut-être peut-on saisir ici, une fois n'est pas coutume, une certaine grandeur de l'humain. Mais cela ne suffit guère, et BAKOUNINE ne s'est pas arrêté à cette spéculation sur la nature et la qualité de l'être, et a proposé des débouchés autrement importants et irréversibles pour le mouvement libertaire en général. Mais les critiques sociales et politiques entreprises par BAKOUNINE ne sauraient être sensibles sans ce présupposé de l'esprit humain qui chemine dans un premier temps de la pensée à la révolte, puis de la révolte à la révolution comme l'idée maintenant répandue dans les milieux de l'extrême gauche socialiste et révolutionnaire. Ce cheminement est affaire de temps, donc de mouvement. Et dans les consciences individuelles des générations, et dans celles collectives des peuples, et des groupes humains, le travail est en marche. Il corrobore, dépassant le niais « Je pense donc je suis » cartésien, et ouvre la voie à la révolte de CAMUS, révolte tout inspirée par la Pensée de Midi, que le Zénith éclaire, traduite par ce raisonnement : « Je me révolte, donc je suis » achevé dans « je me révolte, donc nous sommes ».

CAMUS semble être l'étape universelle de cette démarche de la

---

(8) Je me sers de BAKOUNINE comme d'un autre, et n'en suis nullement un inconditionnel. J'y prends ce que j'y trouve à mon pied, et je rejette ce qui est trop étroit. Je conseille néanmoins de lire assidûment **« Dieu et l'Etat »**, qui est un excellent ouvrage, tant dans son contenu que dans sa forme.

pensée à l'être et à la révolte. Il n'en est pas moins le philosophe singulier nié par tous les maîtres diplômés, et considéré uniquement comme « un homme de théâtre quelque peu remarquable » et « un romancier doué d'un certain talent ». Pour CAMUS, aussi, c'est affaire de temps. Il renaîtra soudain neuf et libéré des vieilles reliques polissonnes qui font profession d'enseignement, et qui tirent leur substance de derrière les rayons poussiéreux des Presses universitaires de France, installés comme il se doit dans la proche banlieue de la Sorbonne.

CAMUS a déjà raison dans la pensée du monde en mouvement. Son doute est trop clairvoyant et son mépris des écoles et des sectes trop sincère et généreux pour qu'il reste enfoui. Il ressortira des cavernes de l'être, il remontera le sentier de la pensée et débouchera un jour sur un monde en plein bouleversement, comme chez lui, retrouvant ses phantasmes, pur visionnaire de l'histoire de l'homme et des sociétés, unique destructeur des valeurs de la charité et du mythe, et militant acharné du véritable socialisme où l'homme n'aurait pas besoin de sacrifier sa conscience pour laisser parler sa musculature, et n'être pour l'« Etat du peuple » qu'une machine à produire. Il a eu le tort de mourir trop tôt et n'a pas eu le temps de finir de moucher les militaires de la pensée moderniste, ceux qui pétitionnent et philosophent dans les bars enfumés de la rive gauche, avec l'accent cubain parce que c'est très prisé par les demoiselles en pantalon « San Francisco » dont la lenteur d'esprit n'a d'égal que la rapidité qu'elles ont d'écarter les cuisses sur le canapé de la N.R.F. quand Monsieur SARTRE ou un autre roquet du genre cherche un arbre pour s'adonner à la mixion, **acte existentialiste par essence,** si je puis m'exprimer ainsi.

CAMUS est accessible et repoussant à la fois. Accessible pour la vérité des siècles à venir qui ne viendront jamais, et repoussant pour les raisons modernes qui marqueront le triomphe de l'esprit cartésien. La plume de CAMUS est l'autel de cet Esprit que la Raison ne connaît pas ; il écrit avec des couleurs étranges des mots terribles, où le rouge du sang détruit les destinées humaines après avoir aidé les battements de leur cœur.

« La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit, N'a souci d'elle-même, ne désire être vue. »
Angelus SILESIUS (*« Le Pélerin chérubinique. Description sensible des quatre choses dernières »*)

On dit, et je l'admets avec grâce, que **pour qu'une vérité soit vraie,** il faut qu'elle soit universellement ressentie. Ainsi la vie est-elle la vérité première de l'être et de la chose même, qui s'inscrit sur le temps. Ce temps est sa nécessaire condition d'existence sans laquelle elle ne pourrait nous être révélée. La métaphysique n'est pas chose commune : les problèmes sont des inventions. Mon chat n'a pas de problèmes métaphysiques et jamais encore il ne m'a demandé une permission pour se rendre à l'office du dimanche matin, ou pour consulter les **« Evangiles »,** pas plus que n'en ont ma table et ma chaise ou ma machine à écrire. La vérité est **quand je vis, quand j'aime,** et que le monde est l'apocalypse du visage humain (étymologiquement, **apocalypse** signifie **révélation !),** que

nul Bien est bien, ou que nul Mal est mal. Tout se dévore, et la valeur « en soi » de la chose n'est que par son reflet et sa clarté. **Tout ce qui ne se reflète pas dans les yeux de ta femme, tout cela est inutile, vain et écœurant pour ta jouissance.**

Depuis FREUD, et que la Morale soit « à droite » ou « à gauche », que le pêché soit judaïque ou chrétien, le principe de réalité s'oppose toujours au principe de plaisir. Et, en quelque sorte, il n'y a pas à sortir de là. Tout ce qui s'oppose au principe de plaisir est non moral et doit être combattu comme tel. La civilisation est celle du réel : elle joue la touche de l'anti-plaisir réglée sur le métronome des préjugés politiques, religieux, sociaux et philosophiques ; elle joue l'aération de la survie.

Voilà bien des digressions qui n'ont pas le privilège de rester dans le secret. Je ne m'accorde aucun besoin moral, et surtout pas celui de faire partie de la majorité silencieuse de la philosophie, silencieuse parce qu'elle n'a rien à dire en comptant ses sous et ses lecteurs. En compliquant les philosophes nous ont simplifié le choix : **il s'agit d'être** pour **ou** contre **la liberté !** et il n'y a pas d'autre issue possible. Et un jour, nous trouverons les moyens de l'assurer à tous et à chacun, non pas la liberté ratatinée des démocraties libérales, mais celle du **« tout est permis puisque Dieu est mort ! ».**

Parler en termes de concept, d'analyse, de signifiant... est agréable, comme peuvent l'être une partie de tennis et un bon western. Cela fait corps avec les catégories qui sont en nous, mais cela n'est que la réalité pure et simple. Les vérités ne s'y trouvent pas ; elles ne sont dans aucun livre, aucune revue, aucune idéologie. Elles sont simplement dans la vie, sans origine ni fin, mais secouée de cataclysmes majestueux qui peut être un jour nous changeront en « autre chose » que biologiquement et idéalement nous ne pouvons imaginer. L'homme **est toujours** fait pour être dépassé. Ses valeurs le suivront, au demeurant plus gigantesques : la transvaluation est un fleuve indomptable qui balayera les vieilles choses jaunies de la Morale du Bien et du Mal, de la pitié et de la multitude, sans souci du bonjour et du **bonsoir !**

> *«Pourquoi craignons-nous et haïssons-nous la possibilité d'un retour à la barberie ? Serait-ce peut-être parce que la barbarie rendrait les hommes plus malheureux qu'ils ne sont ? Hélas, non ! Les barbares de tous les temps avaient plus de bonheur : ne nous y trompons pas... Voulons-nous que l'humanité finisse dans le feu et dans la lumière, ou bien dans le sable ? »*
>
> *NIETZSCHE* (« *Aurore* » *aph.* 429)

La transvaluation commence par ces mots que les actes couronnent : **aime et jouis !** Alors, il sera possible de comprendre et d'espérer une fin tragique...

QU'EST LE PIRE QUAND TOUT BRULE ? DANS LES TENEBRES, CHERCHER UNE LAMPE...

Note : François CHATELET vient de publier chez Grasset un honnête petit livre intitulé « La Philosophie des professeurs », où il s'attache, partant des faits universitaires de l'enseignement, à dénoncer les pratiques de l'académisme philosophique représenté par la philosophie scolaire et universitaire (P.S.U.) ! CHATELET entreprend une critique vigoureuse de la forme et du contenu philosophiques dipensés depuis plusieurs décades, montrant leur rôle idéologique de classe. Et lorsqu'on a assisté au cours du professeur CHATELET, on peut se demander si cette critique ne peut lui être retournée. Il n'en reste pas moins que le livre est à lire, ne serait-ce que pour la mise au point définitive qu'il donne sur certaines confusions philosophiques admises comme vérités éternelles dans les classes de lycées et dans les cours de faculté.

A. M.-M.

le mot, voilà l'ennemi

par Léo FERRE

Le mot, voilà l'ennemi. Il n'y a pas d'arbre sans le mot « arbre ». Rien n'existe que je ne doive nommer. Par-delà les matins crispés de novembre, je pense à des étés de marmottes. Dans les soleils de givre de mon âme engourdie, je sue, mieux qu'au désert. Mon âme, ton âme. Si je ne puis nommer, je flanche. Les larmes ? Pourquoi les larmes ?

Je suis né une métaphore au bec. Rien ne m'a surpris jamais que ma surprise n'arrangeât aussitôt en une scène ou deux de drame. Enfant, j'ai pris de la métaphysique au pis de ma mère. D'autres diraient du lait... Parlons-en de ce jus de principe. Au commencement était le lait. Moi, j'en reste au sceptre, aux sauces, à la sueur délicate qu'il m'est encore loisible de respirer aujourd'hui en reniflant sous moi. J'ai des aiselles barbues par où je pénètre dans le monde des obscurs, des hymnes, des jazz gras, des passions d'orthoptères. Lis donc la vie de ces insectes, c'est rupinant au possible. Je vis multiple.

La poésie ? Un glaïeul qui se pique, un ventre de fille ovipare, un paradis sous une chaise, avec un œil de verre. Je tiens que la vie n'y passe au travers qu'à force de poignets, d'ombelles noires, de paquets d'alpague, de riz. Rien ne me blesse et tout sourd, objectivité comprise — pour le mal-être, l'anti-droit et la marelle à coucous. Nous avons cent ans, dix mille siècles, un pourpoing, un jet de caillou, un paravent japonais. Pourquoi une voûte ? Je meurs d'une solitude gothique, architravée... Misère !

Un jour je te dirai pourquoi j'écris. La poésie s'arrange toujours ; il suffit d'être là, truelle en main et sueur suintant au soir, devant la soupe, comme un maçon. Tu es maçon, je suis maçon avec au bout de ma plume des tonnes de ciment gueulant de soif dans le désert de mon « inspiration ». J'ai une muse suspecte qui a des bas de châtaigniers toujours verts, des avoines à Mercédès et de l'eau claire qu'elle pompe à longueur de minutes séchées dans ma gourde frileuse. Et je musarde malgré çà !

J'ai le culte d'un certain désordre, une porte mal ouverte sur un assemblage imbécile où flirtent, maladroitement, une vieille page de garde d'un livre ancien, roux d'ennui, une grosse boîte d'allumettes, une paire de bretelles, une boîte à mauvais violon acheté pour rien chez un mauvais chineur, un tube de produit pharmaceu-

tique, un emballage de film. J'ai le culte des mares où volètent des moustiques, des mouches, toute une floraison de veinules griffées d'ongles. Dans le désordre de ma maison, dans celui de la mare, je projette de m'aliéner, bêtement, fumant cigarette sur cigarette, grattant, ressassant dans le pénible crépuscule de la cinquantaine. Je m'aliène dans les mots. Quand je dis : « Je vous méprise », je me donne à vous quand même sous le couvert d'un mot, d'une injure. Vous m'avez à portée de mépris, vous aussi. Je boite.

Rien n'égale en ivresse cette attente au bout de l'ennui, quand bâillent les violettes, quand plongent les lourds nuages de Baudelaire, là-bas, vers les météorologies secrètes et dont jamais aucun météorologue pourra dire l'exacte définition. Tout est dans tout. Mon âme ainsi, pareille aux désordres qui m'assaillent se trouve toujours aux confins des miettes, du regain, du déjà fait. J'arrive toujours en retard car je ne pars jamais. Et pourtant je vis dans d'autres cas. Je me décline secrètement à l'aide de suffixes bien à moi. Je suis un langage fermé. Les mots, voilà votre misère et ce par quoi vous êtes aux fers, irrémédiablement. Aucun espoir, aucune ouverture au delà des pièges à sots. J'ai la vertu qu'il faut pour ne m'encanailler jamais qu'en connaissance de cause et de code pénal. Il est beau ce monument gravé dans la mémoire des cous de jatte !

On ne fait pas la poésie avec des tracts. On la fait avec sa gueule, bien ouverte sur les verbes habituels et de préférence actifs.

C'est par le style, où qu'il loge, que je me déshumanise et grimpe aux cimes du non-dit, de l'incontrôlé. Le style c'est cette personnalité du doute enfin traqué. C'est une ombre en détresse qui cherche à se lover sous le soleil de l'admis, du tout fait, du symbolisme courant. Le style ? Chaque fois qu'il montre son bout du nez, la tourbe crie « au secours », elle se décharne pour s'épurer dans le conformisme. Le conforme est abject. Les parallèles d'Einstein me semblent fort à l'aise dans le triangle de l'amour. Tout se joint.

J'avais de l'écriture une opinion indescriptible. Le vent écrit des songes, des valeurs. Tel arbre ployant, à telle heure et sous l'énergie d'autan m'est un dessin furtif que je catalogue et qu'il m'est bien difficile de traduire. Pour traduire un paysage il faudrait que je me décapite. Alors, il n'y aurait rien eu. RIEN : c'est un mot qui pratique une philosophie non gravitée. La seule dont on doive se méfier. C'est dans la dimension du rien que la loi se casse la figure. Je rêve d'une criminologie rétroversée. Sans crime. Une criminologie négative qui me servirait à monter des positifs jamais vus. Je songe à des photos du « moins ».

La poésie ainsi formulée — dans le manque — obligerait à tout réinventer, ce qui est absurde. Un arbre « non arbre », un arbre innommé, autant dire qu'un sexe de femme est égal au chiffre 2546. Chez moi, je donne un nom aux chênes. Je les case et les glands ne sont plus perdus. Ils m'en veulent de n'être plus dans cet anonymat du groin, sentant craquer tout leur volume sous les dents de la bête. Ils souffrent dès lors de l'identité. Si je ne m'appelle pas, je ne suis pas. La vie sociale c'est de l'anthropométrie.

L. F.

L'homme malade de la rage

par Bernard CLAVEL

Je l'ai rencontré il n'y a pas très longtemps. Il vit dans un pays tranquille. Il gagne assez bien son pain et élève convenablement ses enfants. Le samedi, il prend sa voiture et emmène tout son monde à la campagne où il a loué une petite maison. Sa vie est celle de Monsieur Tout le Monde, ou, plus exactement « Monsieur Presque Tout le Monde ».

Je dis tout cela au présent, mais c'est au passé que je devrais parler, car si cet homme a toujours sa petite vie de travail et de loisirs, sa voiture, sa maison de campagne et ses enfants, il a contracté une maladie qui va sans doute l'empêcher de jouir de tout cela durant pas mal de temps.

Cet homme-là est malade de la rage. Il a été mordu un vendredi soir. Pas par un chien, mais par une nouvelle. Une nouvelle vieille comme le monde mais qui ne l'avait pas encore touché assez directement pour que le microbe qu'elle transporte fasse des ravages en lui. Il savait bien, comme vous et moi, qu'il y a toujours quelque part au monde un endroit où l'on massacre des femmes et des enfants, un endroit où on les laisse mourir de faim ou de maladie. Il avait souvent entendu dire que ces gens-là mouraient de notre indifférence, mais ça n'avait rien changé à sa manière de jouir de la vie.

Et puis, un vendredi soir, tout près de chez lui, un enfant a été emporté, comme on dit, par un mal que nulle médecine ne peut combattre. Il se trouvait sur place. Et il a vu.

Il a vu mourir un seul enfant. Ça s'est passé chez ses voisins, mais ça aurait tout aussi bien pu se passer chez lui.

Le soir même, il a lu un chiffre sur son écran de télévision. Le nombre approximatif des enfants morts de faim au Biafra. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des chiffres semblables. Cependant, ce soir-là, il n'a pas dit : « Voilà qui fait tant d'enfants morts » il a dit : « Voilà qui fait tant de fois UN enfant mort ».

Alors, soudain, tout a changé.

L'homme s'est levé d'un bond.

Les autres ont dit :

— Il est fou.

Non, il n'était pas fou. Il était soudain devenu d'une extrême lucidité.

Il avait soudain compris que l'on ne peut additionner des cadavres d'enfants pour en faire des statistiques. Avec des enfants morts, la seule chose que l'on puisse faire, c'est de les prendre un à un sur ses bras.

L'homme a vu cela.

Du même coup, il a senti tout le poids de la douleur et tout le poids de la mort.

Il s'est levé, et il s'est mis à crier que c'était fini. Qu'il fallait arrêter cette tuerie. Que le monde ne pouvait plus la supporter. Que plus personne ne pouvait admettre cela et continuer de vivre en homme !

Il a hurlé ces phrases qui lui semblaient lumineuses. Il a hurlé en pensant que le monde entier allait l'entendre et changer soudain de visage.

Puis, comme personne ne semblait comprendre, il s'est souvenu de l'homme qu'il était la veille encore. L'homme qui n'avait jamais vu mourir un enfant.

Il n'a plus rien dit.

Il s'est recroquevillé sur sa blessure, sur sa rage d'impuissance ; et depuis ce soir-là, les autres s'étonnent qu'il ne soit plus le même.

B. C.

L'odeur de l'amour

par Maurice FROT

L'odeur de l'amour, que j'avais non seulement sur les mains mais dans les narines les plus secrètes de ma tête, s'accommode-t-elle si mal des fureurs de la guerre, de l'idée de la mort ?

Dans l'immense plaine des jours, sous les nuées d'un crépuscule, chaque jour à chaque minute quelque part dans le monde deux êtres s'avancent l'un vers l'autre, lourds d'un arsenal redoutable, la guerre au fond des yeux. Provocation, les lames se croisent... le regard fixe, le souffle court, possédés, démesurés soudain, ils se heurtent, ils se happent... empoignés, meulant, cognant, cherchant la faille dans l'armure, combat au corp à corps... l'arme darde et les ongles harcèlent, la bouche mord, les membres se nouent, le ventre se rebèque, les reins rendent coup pour coup... possession ne va jamais sans le furieux plaisir de pourfendre, d'être pourfendu la soumission... la peau fume.. .la douleur stimule, les mains qui tordent, griffent, pognent, meurtrissent... le cœur bombe, les visages deviennent masques, les yeux déments, terrifiés, assassins... la folie s'installe.. vaincre ! vaincre !... l'estoc frappe et fouille cette grande blessure qui perd la vie à flots... halètements cris râles et le dernier soupir... Jouir c'est mourir, et les gerbes de feu s'appellent dynamite, et la déflagration, et les cadavres, après, échoués, transfigurés.

Mourir d'un coup d'arquebuse vaut bien mourir de l'ennui. Et l'ennui veille, souvenez-nous-en, au chevet des litières nuptiales : il attend son tour, il est prêt. Et l'amour fait le lit de la guerre. Et l'odeur de l'amour embaumait mes massacres, mes incendies, mes embuscades, s'exhalait des psaumes qui couvraient mes cris d'agonie : partout où bande un drapeau, où crache un flingue, où tombe une tête, tout près fleure et poivre et mouille une culotte de madone.

Dévalant par les gradins géants de traversiers à demi éboulés, parmi les oliviers que décimaient les batailles du temps et qui mouraient debout avec dans leurs bras mutilés des gestes de théâtre, nous avions, doigts soudés ma jolie guerre et moi, ma guerre de mes troubles et de ma perdition, ma guerre à la rose depuis peu survenue dans mon ornière comme toujours survient l'événement grandiose et dévastateur, nous avions atteint le plus creux de la combe, un chaos de rochers noirs qui dramatisaient pour nous l'eau paisible du torrent.

C'était si beau, si calme, il régnait là un tel silence que longtemps, en peine de choisir, nous l'avions cherché notre coin. Enfin protégés d'une bise couteau qui cisaillait les châtaigniers, en éventails nos pieds nus dans le soleil copain, nous gisions, esquissées les premières mesures du ballet, dans les braises encore tièdes du plaisir. Seuls au monde, perdus au sein du peuple Arbre, c'est là qu'elle vint nous assaillir l'odeur de l'amour, l'odeur de notre amour. Amère et pourtant si douce, du lourd drapé de son andrinople presque aussitôt ils surgirent, saccageant notre bout du monde, les centaures dragons et les ors de leurs casques et leur Dieu bazar tout cliquetant de leur quincaille, leur Dieu charnier de haillons haillons fleur-de-lys enfagoté, étincelant dans une gloire de sabres moulinets, ils surgirent, superbes au claquement de leurs capes de laine, ces insensés et leurs faux et leurs fourches et leurs surins à châtrer les curés et leur juste révolte et leurs chants d'espérance s'élevant des brasiers, des décombres de leurs maisons, des ruines de temples ou d'églises, casbahs d'un même bon-dieu, leurs chants d'amour jaillis des ruisseaux de sang. Et l'odeur de l'amour, sur nos mains, avait le goût de ce sang jamais tari qui débonde, Christ ! pour la Croix ! des ventres crevés... Esprit-Saint ! pour les clous pour les épines ! des poitrines transpercées... pour l'Agneau, Seigneur ! et la miséricorde ! des crânes fracassés, dans un gargouillement horrible où, en écoutant mieux qu'avec ses oreilles, on peut entendre clapoter le mot capitaine qui les résume tous, l'éternel mot alibi, panacée, virus fauteur de tumulte et d'apocalypse : le mot AMOUR.

Amour ! Et chargeant les escadrons d'acier, le Sauveur brandi comme une hache... Amour ! La Vierge ouvre ses bras, l'Ineffable, en tenailles, et le feu gagne, jusqu'aux hameaux perdus, de colline en colline... Amour! Les patriarches jabotent et crachotent dans leur barbe au point de Venise, les sages, les vénérables, et le fer laboure les champs de femmes et d'enfants... Amour ! pour l'interdiction ou le droit de dire autrement les mêmes fables... Amour ! on taille... Amour ! on perce... Amour ! on occit, on écrase, on estourbit... Amour ! Amour ! par Elie, Esaïe, Ezechiel, par Matthieu ou Pierre Paul Jacques, pour semblable galerie de vieillards, semblable coterie sinon le même tiroir-caisse, on abat, on décime, on ratiboise... Amour ! pour les Commandements et la béatitude, on tranche, on rompt, on égorge... Amour ! pour l'hostie et la rémission des péchés, pour la confession et la charité, pour l'infiniment bon et l'infiniment aimable, le tabernacle et la messe et le sacré bastringue, Amour ! on chourine, on zigouille, on bute on crève on dégringole... Amour ! la pierre de l'angle, le tribut à César, le grain de sénevé, autant de turlutaines autant de raisons pour saigner, trucider, violer, flamber, étrangler et passer par les armes et planter une croix dans le dos des vaincus... Amour pour le pardon des offenses et le sel de la terre et le troun de l'air qui les prend les mectons lorsqu'un poison embrase leurs veines, un poison qui toujours et quel qu'il soit répond quand on le siffle au doux nom d'Amour... Au jeu de l'amour comme au jeu de la guerre n'y mourront que les plus malades !... Amour ! Amour ! Ils feront tant que bientôt, lorsqu'il retentira ce cri, nous finirons tous, nous calterons loin, et nos dents claqueront d'épouvante. Et c'est alors qu'ils auront gagné, car nous serons maudits.



C'est fini. Je suis un homme dévasté. Ma guerre et ses yeux algue, beau visage cristal de mangeuse d'enfants, ma fabuleuse, impitoyable guerre, pierre sur pierre ne m'a laissé : le Rasement des Cévennes, c'est moi. Moins que cela : un pays sans écho et sans nom. Un désert, je me retrouve, pour seule âme le souvenir des chevauchées. Et, seule vivante maintenant, caresse douloureuse, obsédante, sous ma peau que bossèlent des fosses, à travers la forêt inversée de mes racines, une main d'osselets qui gratte, qui gratte, qui furète dans les gravois, en cortèges les bouchers, en colonnes les courtilières qui nettoient la vermine, tout ce qui d'elle me restait.

L'amour a passé. Loin, loin dans le ciel, mes yeux crevés voient couler les fleuves, s'y noyer les oiseaux épuisés. Regardez, camarades. Je suis une ombre déjà froide, un pays de terre brûlée. Combien de temps faudra-t-il pour que l'herbe repousse, combien de temps pour les foins mûrs ?...

Et moi, tout mort que je sois, écartelé, exterminé, exsangue, réduit en cendres — et vous me reluquez, camarades, et vous me reluquez... — je ne peux m'empêcher de rire, de rire, de rire... Je suis un homme libre.

M. F.

Dans le prochain numéro une nouvelle de notre ami écrivain

RAYMOND MARQUES

Retour de la littérature populaire

Le Livre de Poche vient de rééditer six volumes de l'œuvre de Michel Zévaco qui au début du siècle fut un des écrivains les plus lus de cette branche particulière de la littérature populaire qu'est le roman de cape et d'épée.

Mais qu'est-ce que la littérature populaire ? Une littérature écrite pour le plus grand nombre ? Une littérature qui fait appel aux émotions frustes qu'on prête au peuple ? Une littérature d'anecdotes ou de sentimentalisme romantique exaspéré ? Une littérature de bons et de mauvais sentiments sans ces demi-tons chers aux esthètes ? Ou plutôt et simplement une littérature que le peuple achète d'une part parce que le prix demeure à sa portée et qu'elle reflète les problèmes qui sont les siens à un moment donné, ce qui ne veut pas dire qu'ils le soient constamment ? Pour ma part, tout en soupçonnant que la littérature populaire doit être à peu près tout ce que je viens d'énumérer, je pencherai plutôt pour la dernière proposition, à savoir que la littérature populaire est d'abord une littérature bon marché et qu'elle reflète les sentiments de tous les jours que ressent le lecteur.

Mais arrivés-là, nous ne sommes guère plus avancés. En partant de ces définitions on peut se demander, justement dans le domaine du roman de cape et d'épée pourquoi « Cinq Mars » d'Alfred de Vigny est du domaine littéraire et « Les Trois mousquetaires » d'Alexandre Dumas du domaine populaire et dans un autre genre pourquoi « Les Misérables » relève de la littératuree et « Les Mystères de Paris » du populaire.

Question de style. Je doute que ces ouvrages lus et comparés en dehors des autres œuvres de leur auteur puissent donner des appréciations bien différentes de la part d'un critique. En réalité, c'est autant le personnage qui écrit, que l'œuvre qui est jugée. Et d'ailleurs le jugement peut s'établir sur un ouvrage qui est une exception dans l'œuvre. Enfin remar-

quons, souriant, que le jugement du Larousse par exemple sur les ouvrages populaires est réservé à des auteurs qui n'ont pas accédé aux consécrations académiques.

Je crois donc que la littérature populaire est une littérature lue par le peuple, c'est-à-dire par le plus grand nombre et en ce sens le Livre de Poche est une collection populaire même si elle nous offre parfois des ouvrages confidentiels qui par les vertus du tirage deviennent à leur tour populaires. Tel est par exemple le cas des poètes symbolistes. Le Livre de Poche qui nous avait déjà donné Alexandre Dumas et Balzac, qui possède un certain nombre des mauvais côtés de la littérature populaire (en admettant, ce qui est discutable, que les défauts de Balzac et de certains romanciers populaires, puissent être attribués à un genre plutôt qu'à l'auteur), le Livre de Poche donc vient de ressortir la série des « Pardaillan » de Michel Zévaco.

Il y a trente ans on aurait crié à un scandaleux mélange des genres. Le surréalisme en réactualisant une certaine littérature populaire de caractère fantastique a changé le cap. Et aujourd'hui nos littérateurs distingués, même s'ils ne consentent pas encore à se laisser classer dans ce genre décrié dans les salons qui sont les antichambres des académies, concèdent volontiers en baissant les paupières qu'ils se sont parfois laissé tenter par ce vice qui n'a pas eu plus de conséquence pour eux que leur première visite au «claque». Les portes du roman populaire, je dirais classique et je m'en excuse auprès des maisons d'édition, sont grandes ouvertes et il est symbolique que ce soit le Chevalier de Pardaillan qui s'y engouffre le premier.

Les éditeurs ont joué la difficulté car le roman de cape et d'épée qui fut à la mode au milieu du siècle dernier, tous les grands romantiques s'y sont essayés, et qui au début du siècle avec Amédée Archard, Paul Feval, Ponson du Terrail et Michel Zévaco avaient atteint des tirages fantastiques, semblaient passés de mode, détrôné par le roman policier, le roman d'espionnage et le roman d'anticipation. Ce fut cependant par excellence le roman de la jeunesse dynamique de mon époque et pour ma part à treize ans j'avais dévoré toute la série des «Zévaco» parue dans la collection à soixante centimes des Editions Fayard dont un des attraits était la couverture ornée d'un dessin flamboyant aux couleurs crues. Le roman populaire de cape et d'épée va-t-il retrouver sa vogue, telle est la question que nous pose le Livre de Poche.

De toute façon les textes de Zévaco ont la plus grande chance d'obtenir un résultat encourageant, car ses personnages de pointe sont des contestataires avant la lettre.

Sur un fait historique haut en couleur et envers lequel il n'a pas plus de respect que son prédécesseur Alexandre Dumas, Zévaco battit une histoire où le chevalier sans peur et sans reproche châtie les méchants, récompense les bons, défie les puissants, soutient les faibles. Les rois dénoncés, les prêtres fustigés, les peuples protégés, les truands de la cour des miracles associés à ces œuvres-pies. Zévaco assagi se souvient de ses amours de jeunesse et son Pardaillan est le type même de l'individualiste fortement armé par la justice de sa cause en lutte contre les groupes

d'oppression. Il y a du Don Quichotte dans son héros et l'auteur qui l'a bien senti trouvera le moyen dans d'autres romans de mettre Cervantes lui-même en scène.

Oui bien sûr avec Zévaco le roman populaire court à nouveau sa chance et fraie la voie à quelques disparus qui eurent leurs heures de gloire et je pense à Gustave Aymard, lui aussi injustement oublié.

Et peut-être verrons-nous un de ces fins lettrés, lecteurs de nos grandes maisons d'édition, qui ont l'habitude de régler définitivement le compte de jeunes auteurs en inscrivant en marge des manuscrits « Pas assez littéraire, style roman populaire » se mettre en chasse pour redécouvrir un Pierre Décourselles susceptible de faire monter les tirages.

Maurice JOYEUX

De la putain au voyeur

Maurice JOYEUX, dans le dernier numéro de « La Rue », profitant du film de José BENAZERAF, « Le désirable et le sublime », posait le problème suivant : les rapports entre le récit et l'image répondent-ils à ce que le spectateur attend ? Si non, le film est un spectacle ; si oui, il est un art.

C'est croire en fin de compte que le film est fait pour être vu (et entendu aussi, car il ne s'agit pas simplement d'images, mais également de dialogues, de monologues et de musique) seulement, c'est le saisir comme une démarche offerte à l'appréciation du public. Le rôle du cinéaste me paraît autrement important qu'il est à lui seul la trame de l'œuvre : non que le spectateur, comme dans le roman, cherche à se retrouver dans la peau de tel héros ou héroïne, mais qu'il lui est donné de saisir ce que, par le moyen du film (un des moyens d'expression artistique qui permet le plus de fantaisie, et qui offre le plus de possibilité de dévoilement), l'auteur entend diffuser, d'idée, de sentiment, d'insolite, de recherche purement technique, d'angoisse, d'insouciance, etc.

Un film est toujours un spectacle, et un art aussi, dans le sens où il montre ce qui est, même hors de la pure réalité, du moins dans la main et la conscience de l'artiste. BENAZERAF est de ces cinéastes en qui on peut avoir une confiance extrême. Bien que ses films m'aient toujours parus insignifiants, voire ennuyeux (« Bacchanales 69 », « Joé Caligula ») il y a, dans le récit, quelque chose d'émouvant, à peine saisissable, qui rejoint parfois le tragique. On a souvent l'impression de voir un mauvais « policier », parce que BENAZERAF met « trop » d'ironie dans sa violence et son sexe.

Le problème du cinéma (de celui qui dépasse à peine du sous-sol et qui nous offre les plus beaux films) est de savoir, si grâce à cette arme toute neuve pour l'art, l'auteur peut rendre complice chaque spectateur pris isolément. De toute évidence, il s'agit des rapports de deux subjectivités (celle de l'artiste et celle du spectateur), qui s'accordent ou se repoussent par l'intermédiaire de la forme objective qu'est le film. Il s'agit aussi de saisir les déviations opérées par le passage du projet ou du sentiment artistique, à la réalisation de l'œuvre, et celles inévitables, de « l'interprétation » subjective du spectateur.

Il n'est plus seulement question alors de voir, d'entendre, il reste à sentir la démarche de l'Autre, canalisée dans un texte et des images qui ne peuvent, à coup sûr, qu'être les coulées de laves d'une conscience, celle d'un homme « qui a quelque chose à dire ».

Ce processus est général, et se pose à tout créateur. La création dans ses prolongements est nécessairement le dépassement de celui qui crée .Qui plus est dans le cinéma, où la vue et l'ouie sont en éveil, et où, apparemment, aucun effort n'est requis pour aborder l'œuvre.

Le problème du cinéma, n'est pas ailleurs. Il est de l'accord sentimental, presque charnel, entre celui qui crée et celui qui voit. C'est à n'en pas douter, puisqu'on sait que tout spectateur est un peu voyeur, et que tout cinéaste est un peu putain. Il n'en reste pas moins que dans ces « bordels » de luxe que sont les salles de projections, le droit d'entrée est toujours un peu trop cher comparé à la jouissance que le spectacle est sensé procurer...

Arthur MIRA-MILOS.

P.S. - Nous venons d'apprendre en dernière minute que le film de José BENAZERAF « Le désirable et le sublime » vient d'être interdit par la Commission de censure. Tout porte à croire que ce ne sont pas spécialement certaines images agréables que ces sales voyeurs de censeurs ont visées (ils en ont vu d'autres, et nous aussi...), mais plus certainement, la figure de Pompidou et de quelques autres politiciens qui apparaissaient en comparaison, bien déprimantes - ce qui ne devait pas plaire à ce bas-monde. Nous nous élevons contre une telle mesure (qui n'est pas isolée hélas, cf. l'Idiot International n° 4) qui montre la splendide platitude de ces messieurs qui nous gouvernent. Il y a longtemps qu'ils ne bandent plus !...

Tonton Georges

Il est entré dans ma vie à travers le ronron d'une boîte à musique, d'un de ces moulins à idéologie dont nous a fait cadeau la technique. Ça sentait la rengaine, et c'était chaud. On avait envie que ça revienne. Mais une fois passé le court instant de vie, la boîte à musique a continué de moudre sa fadeur.

On raconte que Brassens, c'est un poète, et tout un tas de conneries dans ce genre. Toute l'académie en tête, on entame la série des cérémonies officielles : thèse en Sorbonne, mise au concours dans les « grandes » écoles, prix littéraire... Brassens, un poète ? Moi je crois que c'est un bobard. Evidemment, on peut toujours appeler poésie n'importe quoi, et poète n'importe quel plouc ayant déjà écrit deux ou trois vers libres. Mais d'abord, qu'est-ce qu'il fait Brassens ? Il chante, il ne déclame pas, il ne publie pas de vers. On a bien essayé de publier en vers ses chansons. Ça donne tout juste envie de chanter, ou de dire : merde, il n'y a pas les accords, ou encore : qu'est-ce que ça fait con sans la musique. Et puis, Dieu sait qu'il a du mal à arranger ses mots pour en faire des chansons : au début, il le faisait pour bouffer ; maintenant, il le fait parce qu'il est trop gentil, pour faire plaisir au public ou à ses copains. Ce boulot fini, il baise ou il va à la campagne, selon l'occasion. A-t-on jamais vu pareil culot ? Certes, on connaissait des excentriques, des gens qui allaient jusqu'à ne pas fréquenter les salons littéraires — des gens qui se disaient poètes et qui refusaient de poser leur cul sur les chaises des bistrots de Saint-Germain-des-Prés. Pensez-donc ! Mais au moins ces gens-là s'exprimaient, ils écrivaient dans des revues littéraires, fût-ce du fin fond de leur province. Lui ne le fait pas. Alors pourquoi s'obstine-t-on à vouloir le confondre avec ces olibrius, à lui coller la même étiquette sur le dos ? Que les gens du gratin s'y amusent, on s'en balance. Laissons-les à leurs partouzes. Hors leur loi ! C'est là qu'il se trouve bien. Ne le dérangeons pas.

On nous rebat les oreilles de la valeur littéraire des textes de Brassens. Ça aussi, ça n'est pas vrai. Oui, il y a des astuces, des tournures marrantes, des phrases extraordinaires. Mais pas de littérature.

« La belle disait j'tadore à un sale type qui l'embrassait »

Cette phrase, chantée, replacée dans le contexte de la chanson, est une phrase extraordinaire : elle nous met en joie et en même temps elle nous remue le cœur, elle est un petit morceau de notre vie. Il faut être taré pour prétendre qu'on a là un morceau de littérature. Quelle phrase peut être plus banale ? Je vois d'ici les professeurs de cinquième ou de

quatrième faisant étudier à leurs potaches, pour être dans le vent, « l'art » de Brassens. De quoi se fendre la gueule. Il y a juste à écouter la chanson, sans mots inutiles. A vouloir décortiquer, on risque bientôt de tout perdre.

« L'Auvergnat » est une chanson qu'on peut mettre sur le tourne-disque jusqu'à ce que le saphir passe à travers. Pourtant le texte tout nu ne veut presque rien dire. La musique toute seule non plus. Et quand d'autres chanteurs essaient de la mettre à leur répertoire, on a aussi l'impression qu'ils ont soudain perdu tout ce qu'ils avaient à dire. On peut cependant la chanter le soir, près d'un feu de bois, ou sous les étoiles et les châtaigniers. On peut toujours dire « C'est de l'art ». On n'a rien dit de plus. Il faut à l'art intellectuel et bourgeois des tonnes de notices explicatives. Il ne faut rien à l'art vivant et populaire, sinon savoir écouter, quelquefois se taire, quelquefois au contraire éclater de joie en commun. On ne peut se plonger dans la chaleur de « l'Auvergnat » sans renier tous les faux dieux. Tonton Georges ne fait que nous raconter un bout de sa chair, de son cœur, de sa vie, pudiquement déguisés par des mots simples et quelques accords de guitare.

Récemment, la boîte à musique a diffusé une de ses toutes dernières chansons, qui commence par « Heureux qui comme Ulysse... » Comme le jour du premier coup de foudre, il m'a semblé que le grand vent passait. Sur le fleuve sale qui roule les excréments de la société marchande, le silence et le vide s'étaient fait. Il ne restait plus que son cheval, sa Camargue et lui. Ecrasant tous les faux prophètes d'une liberté abstraite qui sert de paravent à toutes les oppressions, Brassens chantait sa liberté, et le grand vent m'emportait aussi dans cette liberté-là.

Allons, tonton Georges, tu n'es encore ni foutu ni pourri. Bien sûr les « grands révolutionnaires » de notre époque ne manqueront pas de te traiter de tous les noms parce que tu ne marches pas dans le même troupeau qu'eux. Ils se surprendront quand même à fredonner de temps en temps une de tes chansons, qui les a un peu dépucelés du côté cé ébral. Tu as encore du bon temps devant toi, et pour chanter, à l'occasion, quelques petites chansons. Nous, quand tu t'en iras, et si la racaille ne nous a pas réglé notre sort avant, on ira boire un canon dans le bistrot le plus proche, en disant tous en chœur : « A la tienne, l'ancêtre ».

Michel BONIN.

En glanant dans le folklore négroïde

Les Math Sambas

Lorsqu'on se trouve devant une expression artistique : peinture, sculpture, musique, danse... qui se réclame selon l'expression de Césaire « de la négritude », cette forme d'esthétique du continent africain, on est brusquement ramené à la fois dans sa propre enfance et dans l'enfance de l'humanité et nous sommes saisis au même moment par la fraîcheur et l'ambiguïté de cet art... On voudrait se souvenir de sa genèse, de son origine, en construire en soi les impressions de notre premier âge qui coïncide avec les premiers âges.

Rien ne crée autant cette impression baroque que le folklore négroïde où se mêlent à la fois : le chant, la musique, la danse et la couleur.

Lorsque le corps se disloque, les voix se mêlent, les visages se contorsionnent en des masques grimaçants, on comprend qu'avant d'inventer le trait qui souligne et qui rapproche, les hommes ont inventé le rythme qui coule ensemble l'espoir et le malheur.

Les MATH SAMBA ont jailli de l'Afrique noire pour nous rappeler l'origine des choses et lorsqu'ils interprètent la danse du feu, on se remémore que c'est auprès du brasier que l'homme enfin réchauffé a commencé par manifester ces deux sentiments qui le placent à la proue de la création : la joie et la crainte.

Oui, les MATH SAMBA atteignent au grand Art originel qui est fait de naïveté, de dynamisme, d'enthousiasme et de rêve. Lorsqu'ils chantent la misère, leurs voix rauques nous font pénétrer dans le monde de la mélancolie qui enserre l'Homme bercé par le murmure du fleuve, l'oreille tendue vers les bruits de la forêt, l'Homme qui n'est pas heureux mais qui ne sait pas encore pourquoi. Mais lorsqu'ils dansent avec allégresse la joie d'exister au son de leurs tams-tams et de leurs maracasses, leurs pas, leurs gestes sont hymne au soleil sous les rayons desquels la flore et la faune se dorent.

Les MATH SAMBA c'est un tourbillon, un élan, un souffle envoûtant qui arrivent sur scène avec des couleurs à faire éclater les rétines, une fièvre exubérante qui nous plonge immédiatement vers les horizons lointains et inexplorés d'où ils viennent.

Leurs mélodies originaires de la Côte d'Ivoire, du Sénégal, du Mali évoquent parfois ces « lais » d'antan que les eaux abandonnaient sur les rives.

La chanson pimpante « Au Pays du café » exprime toute la joie d'une bonne récolte durement gagnée.

Des chœurs aux sons sauvages, étranges, parfois douloureux... Des gestes qui veulent être pleins de sortilèges...

Des danses où leur corps, à la beauté brute, expriment avec fougue, irradiée de ferveur, dans un sens admirable du mouvement, l'amour qu'ils vouent à leur savane, aux vastes espaces, à leurs frères restés là-bas, mais elles expriment également toute la révolte d'une race cruellement exploitée et bannie.

Tous ceux qui recherchent des impressions sincères, ceux qui veulent s'évader un peu, ceux qui sont imprégnés d'une chaleureuse curiosité et qui désirent ressentir le bouleversant message d'hommes depuis toujours opprimés et malheureux, iront applaudir dès qu'ils les verront programmés, les MATH SAMBA, les plus authentiques artistes de ces pays inconnus et passionnants.

Suzy CHEVET

IMPRIMERIE 718 — 7, rue Poulet, Paris-18e — Tél. ORN. 05-49